

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XII. No 12
Montreal, 18 Aout 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



GALERIE ARTISTIQUE. — MAXINE ELLIOTT.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & C^{ie},

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

Propriétaires.

La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain, le "Monde Illustré" compris. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 18 AOUT 1900

UNE DÉCEPTION



— Soutiens moi, John, voici une autre grosse lame qui vient de ce côté-ci. (1^{re} part.) C'est pourtant vrai que ces choses ne viennent jamais jusqu'à moi!

CAUSERIE

Des Chinois aux Hindous, il n'y a qu'un enjambement. La semaine dernière nous parlions des jeux des petits du Céleste Empire. Parlons aujourd'hui de ces "jeux" stupéfiants qui nous sont venus d'une autre partie de l'extrême Occident.

Les jongleurs, équilibristes et prestidigitateurs de l'Inde sont célèbres entre tous. Longtemps trois de leurs tours étaient demeurés inexplicables, ceux de la corde, du baquet, et du *mango*. Mais M. Charles Bertram, est allé s'y faire initier sur place, et il vient de dévoiler les "trucs" employés par ses exotiques confrères.

La corde, d'abord. Celle-ci est grosse comme l'index, et longue d'environ six pieds. Le jongleur la lance dans l'espace, et d'elle-même elle se tend comme si elle avait un point d'attache à chacune de ses extrémités, comme si, en d'autres termes, un danseur allait se livrer sur elle à des exercices de voltige. Au moment où elle va retomber, "l'opérateur" la reçoit sur les paumes de ses deux mains, et elle rebondit sans se détendre. Après avoir joué ainsi à la balle pendant quelques instants, il saisit brusquement la corde par son milieu et la fait tourner ainsi qu'une canne de tambour-major toujours sans qu'elle se détende.

Or, il y a simplement un fil de fer dissimulé au cœur de la corde.

Le tour du baquet est très impressionnant. Longtemps les autorités anglaises l'ont interdit. Il a fallu que les jongleurs leur révèlent le "truc" pour qu'on lève cette prohibition. L'opérateur est toujours accompagné d'un *boy*, jeune garçon qui est généralement son fils ou son neveu, et qui l'aide à porter son petit matériel spécial, et fait la quête. On emprunte au premier ménage venu un baquet en bois, d'une forme particulière l'Inde. C'est plutôt une sorte d'énorme gourde extrêmement aplatie, au goulot large et court, à la panse renflée en un bourrelet très volumineux.

L'opérateur fait constater que le baquet n'est point percé, et que le terrain où il l'installe ne dissimule aucune trappe. Le *boy* entre dans le baquet en feignant d'éprouver beaucoup de difficulté à s'y caser, car il faut

que les assistants s'imaginent que le corps du jeune homme remplira complètement le récipient. Quand le *boy* a ainsi disparu dans celui-ci, l'opérateur prend une pièce de mousseline dont il couvre le baquet en ayant soin de tout solidement maintenir avec de la ficelle, — comme pour un pot de confitures, — et feint de prononcer des formules magiques.

Puis il saisit son épée, et après avoir fait constater aux spectateurs qu'elle est de bonne trempe, et bien pointue, il en donne de grands coups, à travers la mousseline, jusqu'au fond du baquet. Après quoi il s'écrie: "Ne craignez rien pour l'enfant: il avait disparu avant mon premier coup d'épée, ce que j'ai fait n'était que pour vous épeurer." Et pour prouver que le baquet est bien vide, il y pénètre à son tour, s'accroupissant au milieu, dans la partie cylindrique formée par le goulot. Après être sorti de là, il annonce qu'il va y faire reparaître le *boy*. Et en effet celui-ci sort du baquet en souriant, et sans une égratignure. Il s'était simplement couché en rond, comme une couleuvre, dans le renflement circulaire de la base.

Le tour du *Mango* consiste à prendre une graine de cet arbre, et à en faire soi-disant sortir, devant les spectateurs, en quelques minutes, une pousse pourvue de feuilles et de fruits. L'opérateur montre une graine, et la fait planter par un assistant dans le terreau dont un autre a rempli un bassin de cuivre, ou bien quelques marmites empruntées dans le voisinage. Il place ensuite la marmite sous une tente en miniature, formée par quatre bâtons sur lesquels est tendu un châle. Puis il se met à ses prétendues incantations.

Au bout de deux ou trois minutes, il ouvre la tente et fait constater que déjà la graine est munie d'un embryon de tige. Ensuite, il montre que le *mango* commence à "monter" et à avoir des feuilles. Enfin, il sort, de dessous la tente la pousse définitive, et l'on peut manger les fruits. Les feuilles sont toutes mouillées, mais l'on ne s'en étonne pas, car l'opérateur a dû arroser la plante par deux fois "pour activer la végétation".

En réalité, il a dissimulé dans ses vêtements: 1^o une petite tige de *mango*; 2^o une pousse très jeune avec deux ou trois feuilles; 3^o une pousse très feuillée, et à laquelle des fruits étaient adroitement attachés. En manipulant le châle pour bien fermer la tente, il a planté la pousse n^o 1. En arrosant la plante une première fois, il a retiré la pousse n^o 1 pour la remplacer par la pousse n^o 2. Et ainsi de suite. Et il a réellement arrosé la plante, pour que les feuilles, froissées dans ses vêtements, se redressent convenablement. Certes, le tour exige une surprenante habileté; mais après tout, on en pratique en Europe d'aussi difficiles.

MISTIGRIS

LES DOUX MOYENS

L'avocat. — Vous avez droit de lui demander des dommages vu qu'il refuse de vous épouser après toutes les promesses faites, mais il me semble absurde d'exiger \$10,000.

Elle. — Je veux lui demander un tel montant qu'il sera bien obligé de m'épouser, la canaille qu'il est!

LE SEUL CAS

Box. — Une femme n'a pas toujours le dernier mot?

Tox. — Oh! non... quelquefois elle parle à une autre femme.

DOMMAGES-INTÉRÊTS

Jeune dame. — Que voulez-vous?

Le tramp. — Lors de mon dernier passage, vous m'avez donné un morceau de pâté que vous m'avez dit avoir préparé vous-même.

Jeune dame. — Bien?

Le tramp. — Bien, je voudrais savoir qui de votre famille va m'indemniser pour le temps que j'ai dû passer à l'hôpital?

NOS CHAGRINS

ENQUÊTE

Le patron. — Drôle d'écriture ce matin... Une autre sorte de plume?

Le comptable. — Non.

Le patron. — Encre nouvelle?

Le comptable. — Non.

Le patron. — Quoi donc?

Le comptable. — Névralgie.

CE QU'IL AIME

Pierre. — Jean grogne quand il fait froid.

Paul. — Jo le sais.

Pierre. — Il grogne encore quand il fait chaud.

Paul. — C'est vrai.

Pierre. — Mais alors qu'aime-t-il?

Paul. — Il aime à grogner.

OBSERVATION

Un vieux jeune homme ne fait jamais un jeune vicillard.



— Voyons, monsieur Duflanchard, il faut noyer vos chagrins, que diable!

— Oh! mon ami, ce n'est pas la perte de ma femme qui me fait de la peine, mais c'est que je vais me marier!

BONNE RAISON



Le client (furieux).—Voyons, garçon, je vous avais dit de me réveiller à six heures, et voilà qu'il est dix heures ?

Le garçon.—Excusez, Monsieur, mais en ce moment vous êtes le seul client de l'hôtel, et nous avons tenu à vous garder un peu plus longtemps.

MOSAÏQUE

Il paraît qu'une des caractéristiques de la transformation des mœurs du Japon, c'est l'indifférentisme en matière religieuse. Dans une communication qu'il vient de faire à la Société d'ethnographie sur le *Sintauisme* — la religion officielle du Japon — M. Charles Favart note que c'est à peine si, dans les campagnes, il existe encore de véritables adeptes des croyances primitives des ancêtres.

Le sintauisme ou culte des génies n'existerait même peut-être déjà plus, si cette sorte de religion nationale ne se rattachait étroitement à la question politique du droit des Mikados au gouvernement de l'Empire du Soleil levant.

Le bouddhisme lui-même, s'il conserve encore des adhérents en raison des remarquables théories scientifiques et positives qu'il représente, semble condamné à disparaître en tant que religion, pour ne plus être cultivé que comme philosophie. Les pratiques formalistes de ses bonzes tombent partout dans le discrédit et provoqueraient maintenant, chez les indigènes, bien plus de sourires moqueurs que d'actes de foi.

* * *

Presque partout on fabrique les allumettes à la machine ; mais en France, on a reculé devant les réclamations du personnel des manufactures, et l'on continue à fabriquer à la main.

Aux Etats-Unis et au Canada le coût de la production, grâce aux machines, n'est plus que le huitième de ce qu'il était, alors que la fabrication se faisait tout entière à la main. Actuellement, quatre opérations seulement doivent être demandées à la main alors que la machine en exécute dix.

En effet, la machine découpe, fend le bois en picots, place l'allumette brute dans la forme à tremper, opère cette trempée dans le soufre et dans la pâte phosphorée, enlève les allumettes des formes et les met dans les boîtes. Reste seulement à faire l'emballage, opération exécutée par des femmes.

En moins de huit heures, 1,444,000 allumettes sont ainsi préparées, alors pour que le paquetage seul il faut six femmes travaillant près de vingt-deux heures.

Au total, dans la somme de 25 cents que coûtent 100,000 allumettes, le paquetage entre pour 18 cents ; et malgré l'augmentation d'un tiers du salaire des femmes, les 1,000,000 allumettes qui, en 1844, revenaient à \$2.00, prix de fabrique, ne reviennent plus maintenant qu'à 25 cts.

* * *

Le *Journal Officiel* de France a publié ces jours-ci un supplément tellement volumineux que le papier seul en représentait une valeur supérieure à celle du s u que coûte le journal. Aussi le numéro était-il devenu introuvable, certains marchands ayant jugé qu'il y avait plus d'avantage pour eux à garder ce papier qu'à le vendre.

A ce propos qu'un d'assez bien informé faisait la remarque suivante :

Un abonnement au *Journal Officiel* coûte \$12.00 par an. Or à cet abonnement correspond une quantité de papier d'une valeur d'environ \$20.00.

Conclusion : un Monsieur qui posséderait \$12,000 et qui trouverait le moyen de convertir ce capital en mille abonnements au *Journal Officiel*, et de revendre à la fin de chaque année ce papier-là, se constituerait \$8,000 de rente, le plus simplement et le plus honnêtement du monde !..

* * *

A propos de gants protecteurs pour les électriciens.

Les précautions à prendre pour mettre les électriciens à l'abri des

dangers que présentent les courants à haute tension ont fait l'objet de diverses réglementations. Parmi les mesures conseillées figure au premier rang l'emploi de gants en caoutchouc destinés à protéger les mains des ouvriers dans les travaux que nécessitent les canalisations ou les appareils électriques.

Tels qu'ils existent actuellement, ces gants sont incommodes, gênants et parfois inefficaces ; il est, par suite, désirable de voir créer un type de gants protecteurs de la main et de l'avant-bras, d'un usage à la fois sûr et pratique.

En vue d'obtenir ce résultat, l'Association des Industriels de France contre les accidents de travail ouvre un concours public international de gants isolants protecteurs pour les ouvriers électriciens.

Ces gants devront être efficaces et solides, résister à la tension électrique ainsi qu'aux perforations accidentelles, être faciles à porter, commodes pour toutes les mains et donner à l'ouvrier une liberté de doigts qui lui permette d'exécuter son travail dans de bonnes conditions.

Les concurrents devront faire parvenir, avant le 31 décembre 1900, au Président de l'Association, 3, rue de Lutèce, à Paris, une notice explicative et deux paires de gants qu'ils présenteront au concours.

Une commissions spéciale sera chargée de l'examen et des essais de ces protecteurs, ainsi que de leur classement. Un prix de \$200. sera décerné au candidat placé au premier rang, ou divisé entre plusieurs des concurrents, classés les premiers suivant leur mérite respectif.

* * *

Le développement des tramways dans la région comprise entre Boston, New-York et les environs est tel, qu'un M. Sherman a eu la fantaisie, tout dernièrement, d'effectuer en tramway un véritable voyage au long cours.

Il est parti de Fall River, pour arriver à Exeter, en voyageant presque exclusivement dans des tramways à trolley électrique.

Dans ce long itinéraire, M. Sherman a utilisé successivement 32 lignes de tramways, séparées seulement entre elles par 3 solutions de continuité qu'il a dû parcourir en chemin de fer.

Sa route traversant la ville de New-York, il a dû effectuer aussi en ferry-boat une traversée entre New-York Jersey City.

La durée du voyage a été de 52 heures et le total du prix des places en tramway d'environ \$6.

M. Sherman a rapporté une excellente impression sur cette manière de voyager qu'il recommande aux touristes, et qu'il considère comme bien plus agréable que le voyage en chemin de fer.

OMNIBUS.

UN DE MIEUX

Le juge (irrité).—Sachez, monsieur, que le tribunal a étudié la loi avant que vous soyez né.

Le jeune avocat (impassible).—Je l'admets, Votre Honneur, mais je vous ferai remarquer que moi je l'ai étudiée depuis.

LA FORCE DE L'HABITUDE

Un photographe prend l'Arc de Triomphe de l'Etoile et, au moment de démasquer ses lentilles, lance au monument cette sage recommandation : —Ne bougeons plus !

A LA CUISINE

Madame.—Comment, encore du café !

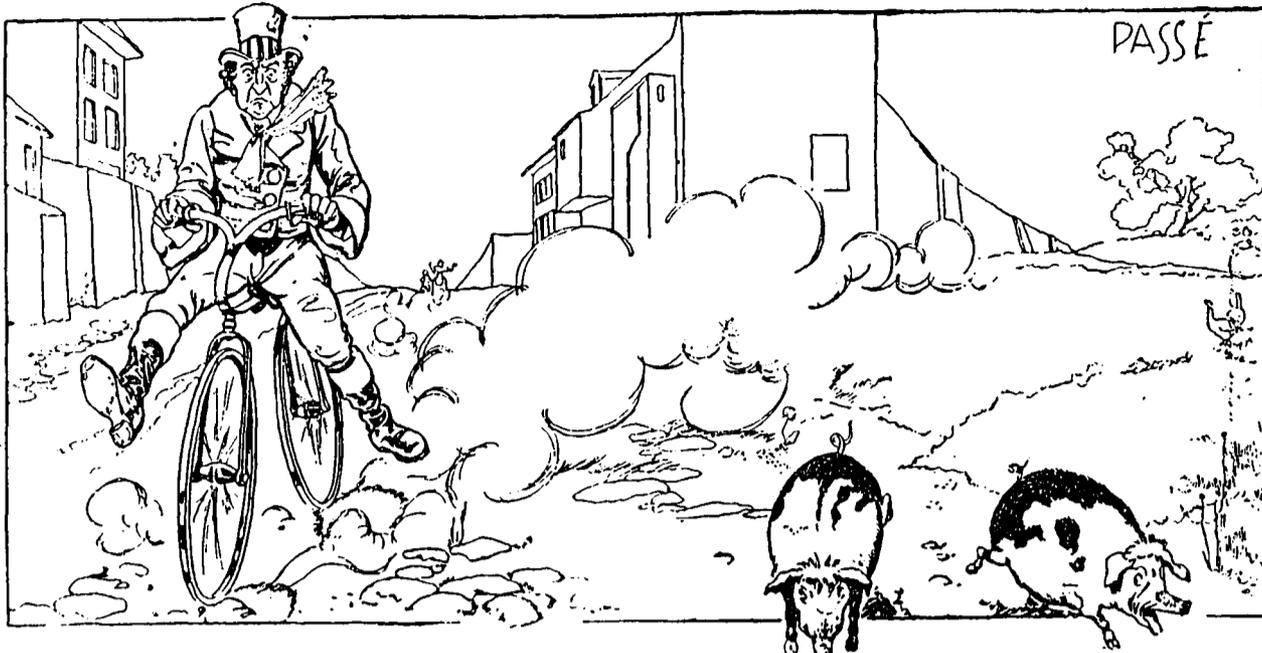
La cuisinière (une nègresse).—Non, madame, moi sortir, moi préparer poudre de riz.

TOUT EST RELATIF



Mme Porcine.—Entends-tu le cycliste s'emporter contre l'état des routes ? Elles sont pourtant en excellente condition.

ÉVOLUTION DE LA BICYCLETTE



I. — PASSÉ.

UN REVENANT

Sur le bord de la route, à l'entrée du village, immédiatement dominée par le haut clocher qu'entourent, suivant l'antique usage des campagnes, les blanches tombes de l'étroit cimetière, construite à mi-côte d'une pente rapide au bas de laquelle s'étend la riante vallée où l'Oiso, encore près de sa source, déroule son ruban d'argent, sinueux et mince, une maisonnette en briques, composée d'un rez-de-chaussée et d'un grenier couvert d'ardoises, avec une enseigne qui se balance au vent, affriolante pour le voyageur averti : *On est mieux ici qu'en face...*

Un perron de cinq marches ; une porte vitrée s'ouvrant sur un couloir central, qui traverse l'habitation d'outre en outre ; de l'autre côté, de plain-pied, un enclos bordé d'une haie, ni cour ni jardin, où des volailles picorent en liberté ; à gauche, une niche meublée d'un gros chien de garde, Tom, attaché tous le jour, et qui passe son temps à aboyer furieusement, en tirant sur sa chaîne ; à droite, une construction rudimentaire en planches, adossée à la maison, et servant à la fois de poulailler, d'étable à pores, et d'écurie à un âne magnifique, répondant au nom de Siméon ; tel était le domaine de Jérôme Coquisart, aubergiste, ainsi qu'en faisait foi le revers de l'enseigne : JEROME COQUISART, DÉBITANT.

Jérôme, le père Jérôme, comme on l'appelait, bien qu'il n'eût pas d'enfants, était marié. Zélia Coquisart, une forte commère, haute en couleur, s'entendait comme pas une à faire marcher un ménage. Avec eux demeurait Alfred Coquisart, le frère cadet de Jérôme, un vieux garçon, auquel la maison appartenait de moitié. Il occupait le côté gauche, Jérôme et sa femme le côté droit. Tous trois vivaient en parfaite intelligence, d'une vie uniforme et réglée, se partageant la besogne avec une régularité mathématique. Le matin, pendant que Zélia faisait les lits, et que Jérôme balayait la salle commune, Alfred veillait à la nourriture des animaux, faisait le pansage à Siméon, lui donnait la botte, le menait boire, et lui apportait, même, un peu d'avoine. L'après-midi, Alfred travaillait à la terre, jardinait, et c'était Zélia qui se chargeait du repas des bêtes.

L'auberge prospérait. Pas un piéton et pas un voiturier, qui, séduit par la propreté de la maisonnette, le carrelage rouge toujours fraîchement couvert de sable jaune, les vitres bien nettes, les rideaux bien blancs, et la mine avenante de Mmo Coquisart, n'entrât se rafraîchir un brin chez le père Jérôme, en arrivant au village. Comme on avait de l'ordre, on réalisait quelques économies ; et comme on n'avait aucune confiance dans les notaires, les hommes d'affaires, non plus que dans les grandes compagnies industrielles, on enfouissait ces économies dans un vieux bas, dûment roprésé, et dont Zélia avait la garde. Elle et Jérôme, seuls, con-

naissaient l'existence de ce trésor. Alfred ne le soupçonnait même pas. Insouciant par nature, il n'avait pas de besoins, et se contentait de demander de temps en temps à sa belle-sœur une pièce de quarante sous, les jours de marché, quand il allait à la ville.

Cependant le père Jérôme se faisait vieux. Un matin qu'il était descendu à la rivière, pour pêcher à la ligne, le pied lui glissa, et il tomba dans l'eau. Un passant, accouru à ses cris, réussit à le tirer d'affaire. Mais le pauvre homme rentra chez lui trempé, grelottant. Il se mit au lit. Une fluxion de poitrine se déclara, et bientôt son état fut désespéré. Avant de mourir, il fit à sa femme ses dernières recommandations :

— J'crais ben... que j'sons perdu, lui dit-il, je sens que j'n'irons pas long

t'à c'heure. Acoute... Zélia... Acoute-moué ben... Faut et'juste... Alfred est mon frère... Tu sais ben... c'magot... c'bas d'laine... Quand je n'srons pu là, t'y en donneras la moitié... Ammon?... promets-le moué...

Zélia pleura à chaudes larmes.

Elle promit ; et le père Jérôme s'éteignit paisiblement.

On l'enterra dès le lendemain, dans le petit cimetière, tout près de son enclos, à quelques mètres de sa maison.

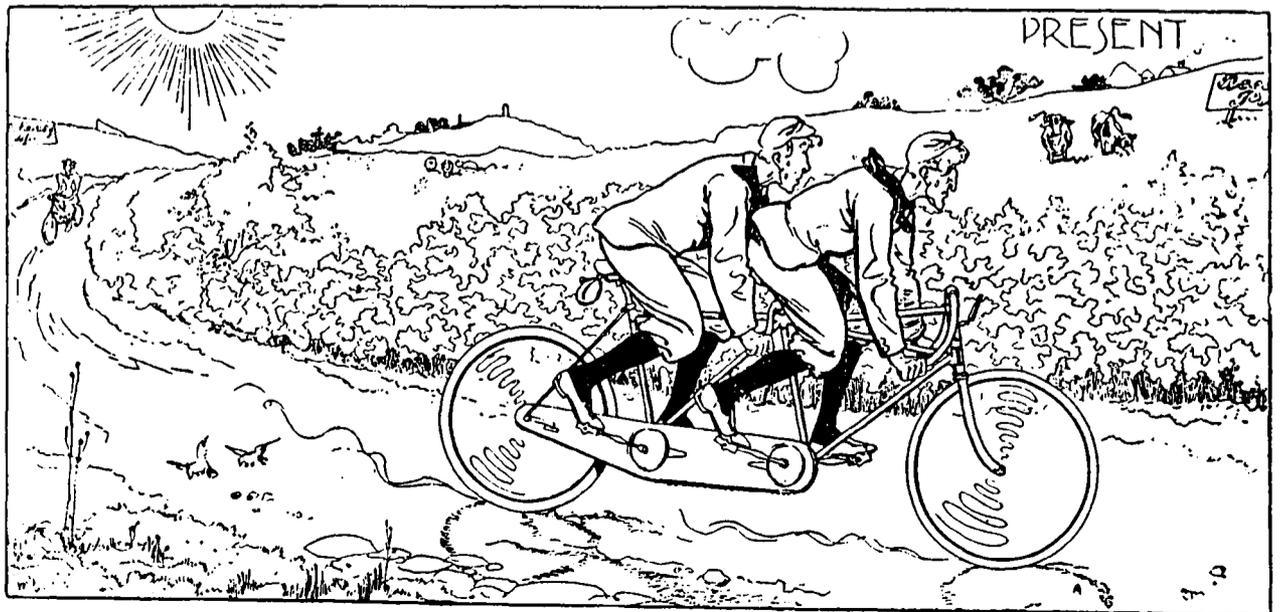
Au retour de la funèbre cérémonie, Alfred se dépouilla de sa redingote noire, passa sa blouse, M^{me} Coquisart ôta son long voile de deuil, mit son tablier, et tous deux déjeunèrent tristement, l'un en face de l'autre, sans mot dire.

Aussitôt que son beau-frère fut parti aux champs, Zélia, restée seule dans sa chambre, ferma sa porte avec soin, souleva le matelas du lit, plongea la main dans la paillasse, en tira le fameux bas de laine, gonflé d'argent et d'or, et en versa le contenu sur la table.

Il y avait là des monnaies de toutes les époques et de toutes les provenances, depuis les larges pièces de cent sous jusqu'aux petites pièces de vingt centimes, et des pièces de dix francs, et de beaux louis d'or, et aussi quelques billets de banque : en tout, un peu plus de trois mille francs.

Zélia, ayant compté la somme, en fit deux parts égales, et poussa un énorme soupir.

— Y a pas à dire... faut qu'j'y donne... pisque Jérôme l'a voulu... c'est sacré... c'égale, c'est dur tout d'même... quinze cents et des francs, ça s'trouve point dans l'pas d'un cheval... Quoi qu'y va fair' ed'tout c't'argent-là, bon Dieu?... L'dépenser, bié sûr... C'est malheureux pour ça... Y n'y songe point... y n'a mie b'soin... N'a-t-il point tout c'qui l'y faut ici ? C'pauv' Jérôme !... à quoi qu'y pensait d'mavoir dit ça ?... Y n'avait pas sa connaissance, bié sûr... Ah ! ma fine ! j'y donnerai point c'est trop bête... Qui qui l'saura ?...



II. — PRÉSENT.

Elle ramassa l'argent sur la table, l'engloutit dans le bas de laine, et replongea le bas de laine dans la pailasse.

* * *

Le soir Mme Coquisart fut très longue à s'endormir.

Les mille bruits insignifiants que le grand silence de la nuit décuple — le vent qui souffle dans la cheminée, une armoire qui craque, des rats qui trottaient au grenier — l'agitaient, l'énervaient, et la tenaient éveillée,

A peine était-elle parvenue à s'assoupir, qu'elle crut percevoir une plainte étouffée, quelque chose comme un gémissement prolongé et sourd...

Elle se dressa sur son séant, écouta...

C'était dans le mur, du côté de la ruelle...

Un frôlement d'abord léger, à peine distinct...

puis un frottement... puis, soudain, des coups... des

coups violents frappés contre la muraille... Pan !... pan !... pan !... pan !...

—Hélas ! mon Dieu !... Doux Jésus !

Mme Coquisart bondit hors de sa couche, effarée, tremblante.

Les coups, à intervalles inégaux, se succédaient, tantôt lents, tantôt rapides, puis cessaient, puis reprenaient de nouveau, puis s'arrêtaient pour recommencer encore.

Pan ! Pan ! Pan !... Pan !... Pan !... Pan !...

En chemise, les pieds nus sur les dalles, la malheureuse femmo courait dans la chambre, affolée !

—Quoi qu'est-ce ?... Quoi qu'est-ce ?

A tâtons, dans l'obscurité, elle réussit à trouver la porte, l'ouvrit, et s'engagea dans le couloir, plus morte que vive.

—Si j'appelions Alfred tout d'même ?... Non... Y s'gausserait d'moué. Véyons vouer.

Avec des précautions infinies, elle entrebâilla l'huis qui donnait sur la cours, et n'entendit plus rien...

—N'y a rien... C'est moué qui s'trompe... C'quien, il aboierait... Tom !... y dort... C'est curieux pour ça !...

Et elle revint se coucher, toute frissonnante.

Le lendemain, à la même heure, les mêmes bruits se reproduisirent.

Alors elle ne douta plus : c'était son mari, c'était Jérôme qui revenait la nuit, pour lui reprocher de n'avoir point exécuté sa volonté suprême !

Dès que le jour fut levé, elle franchit les quelques pas qui la séparaient du cimetière, et se posta en observation devant la tombe.

Rien n'était changé : la terre n'avait point été remuée, depuis l'avant-veille ; et la croix provisoire était toujours à la même place, avec ses deux couronnes de perles noires : *A mon mari, A mon frère.*

—Il était pourtant là bié tranquille, dit-elle.

Mais la nuit suivante, les coups dans le mur ayant redoublé d'intensité, elle n'y tint plus et résolut de demander son avis à l'abbé Potillon, curé de la paroisse.

* * *

—M'sieu l'curé, c'est-y qu'les morts reviennent ?

—Pourquoi cette question, madame Coquisart ?

—Pourquoi ?... quen... quen... pour savouer, pardine !

—Pour savoir quoi ?... A propos de quoi me demandez-vous cela ?... Vous avez une raison !...

—Eune raison ! bié sûr... C'est-à-dire... c'n'étaient pas moué... m'sieu l'curé... mais y a des gens qui racontent d's'histoires ed' l'out'monde... que sti-là qu'étaient morts venient l's'embêter la nuit... C'est-y possible ?...

—Tout est possible, madame Coquisart, quand les morts ont à se plaindre des vivants...

—V'yez-vous ça !... Mais core, quoi qu'y pouvoient leu faire, m'sieu l'curé, puisqu'y z'étaient morts ? Pouvoient-y leu faire du mal ?... C'est-y possible ?

—Comment ?... du mal ?... Expliquez-vous... Que voulez-vous dire ?

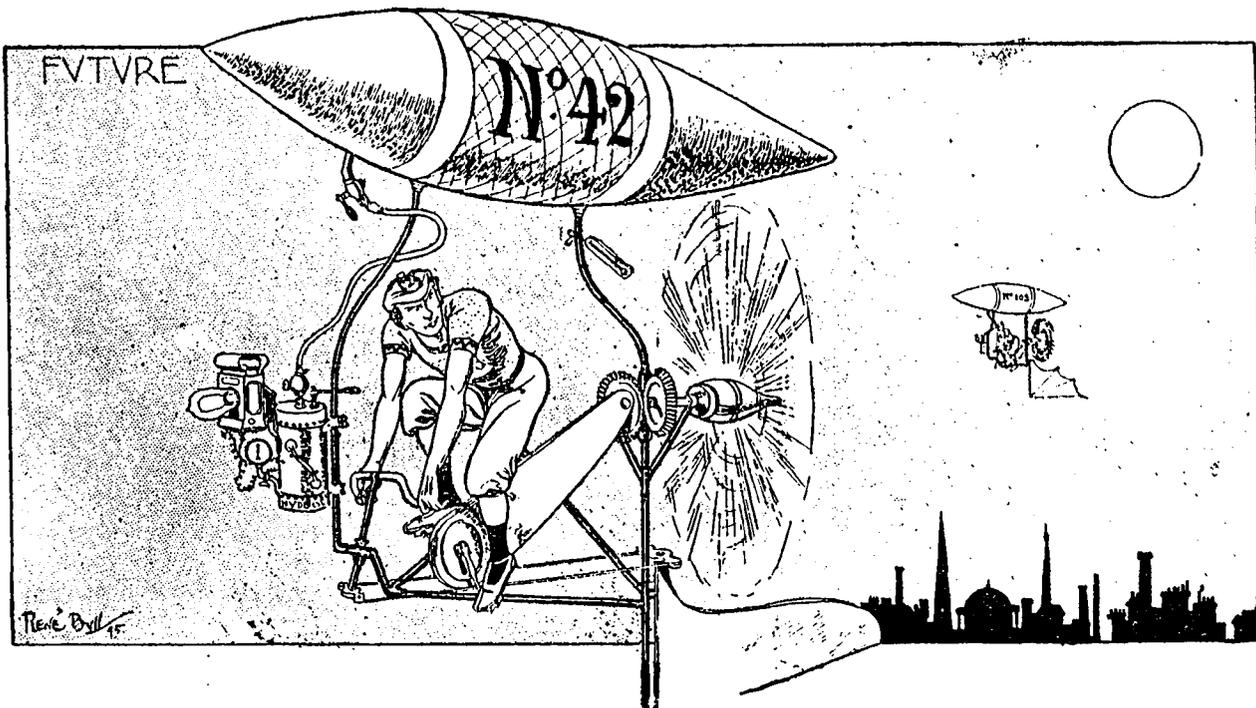
—Oui... pouvoient-y... les tirer par les pieds... leu z'y cogner la tête su l'plancher ?

—Madame Coquisart, dit l'abbé Potillon, qui connaissait ses ouailles, et qui flairait un cas de conscience, les desseins de la divine Providence sont impénétrables, et les morts, comme les vivants, sont, entre ses mains, des instruments dociles dont elle se sert pour les accomplir...

—V'yez-vous ça... vous n'pensez point qui m'arriveront malheur !...

—A vous !... Je n'on sais rien... C'est tout ce que vous avez à me dire ?...

—Mais... oui, m'sieu l'curé... J'vous r'mercio tout d'même.



III. — FUTUR.

Avec une obstination farouche, Zélia s'entêtait à ne point partager avec Alfred l'héritage de Jérôme.

—Non !... non !... j'y donnerai point, répétait-elle sans cesse... C'est trop bête !... C'est trop bête !... Quoi qu'y pout m'faire, Jérôme, puisqu'il étiont mort ?

Deux nuits se passèrent encore... La seconde, ce fut un sabbat infernal, des coups interrompus, précipités, terribles, à croire que la muraille allait s'érouler...

C'était intolérable !

Zélia prit son parti, retourna chez le curé, et demanda à être entendue en confession.

Elle raconta tout, les dernières paroles de son mari, et comment, après avoir compté la somme, elle l'avait recelée dans sa cachotte, et le spectre de Jérôme venant, toutes les nuits, frapper dans la muraille...

L'abbé Potillon — qui n'y comprenait rien — lui promit néanmoins qu'elle trouverait le sommeil, aussitôt la restitution opérée entre les mains de son beau-frère, lui infligea une forte pénitence, et lui donna l'absolution.

Elle s'exécuta sur-le-champ et remit intégralement à Alfred la moitié de ce qui contenait le bas de laine.

Celui-ci ne demanda pas d'explications, serra l'argent dans son tiroir, et mit la clef dans sa poche.

Soulagée d'un poids immense, Mme Coquisart retrouva incontinent toute sa gaieté et se remit, comme par le passé, à vaquer aux soins du ménage... Tout à coup, prise d'une idée subite, elle se frappa le front, comme suffoquée :

—Ah ! bon sang d'bon Dieu !... bon Dieu d'bon sang !... ah !... ben !... ah ! ben !...

—Quoi qui gnia donc ? dit Alfred.

—Y gnia... y gnia... que v'là pu d'huit jours que j'nous donné à manger à ce pauv' Siméon...

—C'est donc ça, cria Albert, illuminé, c'est donc ça qu'y fait toutes les nuits un potin paroil ?

Du coup, Zélia faillit tomber à la renverse.

—Quoi qu'vous dites !... Quoi qu'vous dites ?

—C'ment ?... vous ne l'avez point entendu ?... Faut que vous payez dur... avec vout'lit qu'est tout contr' el'mur de s'n'curio... moué, j'y ons donné s'ration tous les matins, comme à l'habitude... J'n' m'étonne pu, t'à c'heure...

Mais Zélia ne l'écoutait point. Elle s'était précipitée dans l'écurio... Le dégât était effroyable. En cinq ou six endroits, les planches des cloisons étaient défoncées par des ruades : le mur, lui-même, était sérieusement endommagé ; par place, les briques s'effritaient et tombaient en poussière.

—Ah ! l'pauv' âno ! l'pauv' âno... gémissait Alfred, tandis que Zélia, ivre de fureur, grommelait entre ses dents :

—L'âno... l'âno... j'savoas ben qui c'est... c'est moé !

RENÉ LAFON.

PRÉCAUTION

L'épouse. — N'oublie pas que tu dois aller aujourd'hui chez le dentiste te faire extraire toutes tes dents.

L'épouse. — Mais, je...

L'épouse. — Oh ! fais cela, car, vois-tu, j'ai commandé un beau dentier pour ta fête.

AFFAIRE DE MÉTIER

Mlle Julie parle, au fruitier du coin, de son maître qui est aéronaute :

—Il a ça de bon qu'il n'est pas regardant.

—Bien sûr ! Ces gens-là sont habitués à passer par dessus beaucoup de choses !

DERNIER ESPOIR



L'amateur — Depuis deux heures que je pêche, je n'ai rien pris.
Le professionnel. — Ne perdez pas patience. Il peut se faire que quelque poisson se prenne de l'envie de se suicider.

CHRONIQUE

Dans une récente causerie de Mistigris il était question de la crise du livre au Canada et en France. Cette crise n'a certes pas ralenti l'ardeur des auteurs et des éditeurs français. En effet, le *Cercle de la Librairie* nous apprend qu'il a paru 12,985 livres en 1899. Le détail ne manquera pas d'intéresser. Il s'établit comme suit :

Littérature française.....	1,959
Education et enseignement (Instruction publique. Livres de pédagogie, d'enseignement et de récréation).....	1,697
Histoire et études accessoires.....	1,444
Sciences médicales.....	1,290
Religion (Culte catholique, culte protestant, cultes orientaux).....	764
Droit.....	583
Sciences morales et politiques (Economie politique, finances, commerce, administration, politique).....	432
Sciences militaires, Marine et navigation (y compris l'aérienne)....	396
Ouvrages de vulgarisation (Vulgarisation des Sciences, éditions populaires, chansons, livres de propagande).....	291
Géographie (Ethnographie, voyages, guides, etc.).....	269
Philosophie et morale.....	233
Sciences naturelles (Physique, chimie, histoire naturelle, géologie, médecine vétérinaire).....	230
Arts industriels (Ponts et chaussées, arts et métiers, fabrication, économie domestique, etc.).....	222
Littérature étrangère (ancienne et moderne, et traductions en prose ou en vers).....	222
Sciences agricoles.....	114
Beaux-Arts.....	164
Divers (Académies, sociétés savantes, encyclopédies, franc-maçonnerie, chasse, pêche, courses, équitation, jeux divers, bibliographie).....	138
Littérature ancienne.....	62
Sciences mathématiques.....	56
Mysticisme et sciences occultes.....	34
Total.....	10,700

Ce chiffre total de 10,700 diffère de celui qui se trouve indiqué tout à l'heure. La raison en est que, dans la table générale où les livres sont inscrits par matière, les rédacteurs de la statistique, pour éviter l'embarras, ont supprimé beaucoup de thèses d'étudiant, œuvres obligatoires et généralement sans valeur et quelques publications d'une nullité absolue.

Un mot encore au sujet de la Chine et des Chinois. Je l'emprunte au *Journal Illustré*.

Les voyageurs ont remarqué que les Chinois ont l'habitude de faire toutes choses à l'envers. L'étrangeté de leurs usages nous intrigue.

Pourquoi portent-ils leurs cheveux en une longue tresse ? pourquoi se déforment-ils les pieds ? pourquoi portent-ils les ongles d'une longueur démesurée ?

Ces coutumes se perdent dans la nuit de leurs temps, et ils en ont d'autres vraiment singulières.

Ainsi les plus polis d'entre eux, quand ils abordent un Européen, lui font aussi dire par un interprète gracieux :

“ Vous aurez des cheveux blancs ; votre visage se couvrira de rides, etc.”

Au premier abord, cela semble rosse presque autant que “ Frère, il faut mourir ! ” mais il paraît que ces formules sont des hommages, à cause du grand respect qu'ils témoignent aux vieillards. Ils voudraient vous voir très âgés pour vous en témoigner davantage.

Dans une visite, vous ôtez votre chapeau, le Chinois le garde sur la tête.

Alors que vous donnez cordialement la main à un ami, lui, s'empressé de fermer les poings et de serrer ses mains l'une contre l'autre, puis de les balancer de haut en bas pour vous saluer.

Dans un dîner vous commencez par le potage et le poisson, et vous finissez par les fruits et les liqueurs ; lui, suit un ordre inverse : commençant par la pâtisserie et les fruits, il termine par le potage.

A leurs noces les dames européennes se mettent en blanc, couleur interdite à une dame chinoise. De graves matrones habillées de robes noires entourent la mariée.

A un enterrement on porte du blanc.

Dans les cérémonies la place d'honneur est à la gauche et non à la droite.

L'écolier qui récite sa leçon tourne le dos à l'instituteur.

La mère qui embrasse son petit enfant le porte à son nez comme une fleur dont elle voudrait respirer le parfum.

Ce n'est pas sans poésie.

A Paris, à côté de la Société protectrice des animaux vient de se fonder la Société d'assistance aux animaux. Celle-ci, sans différer de principe et de doctrine avec son aînée, dont elle déclare vouloir surtout seconder les efforts, vise cependant un but distinct. Ce but, qu'indique bien le titre adopté par la nouvelle société, n'est autre qu'une sorte de complément effectif de l'œuvre entreprise par l'ancienne. Pendant, écrit M. E. Muller, que la première prend pour tâche spéciale de veiller à reprimer les cruautés, à encourager les actes de compassion, de bienfaisance individuels, la seconde se propose d'accomplir les actes mêmes dont l'autre loue et récompense les auteurs ; de telle sorte que, pourrait-on dire, la seconde tend à mériter en bloc, mais sans les ré-

clamer, les nombreuses couronnes particulières que décerne la première. Elle s'intéresse de toutes façons au sort des animaux malheureux, souffrants, abandonnés, et elle fait pratiquement le possible pour leur être secourable. Elle ouvre aux maîtres pauvres des dispensaires gratuits, où ils peuvent venir faire traiter leurs animaux malades ; elle recueille les délaissés, à qui elle tâche de trouver une demeure amie, s'ils sont bien portants ; elle crée des refuges, où ils sont reçus et soignés en attendant leur placement ; elle a dès maintenant, près de Versailles, un vaste asile où ils sont, au cas échéant, convenablement hospitalisés. Elle entretient sur la voie publique un service d'inspecteurs secouristes et des postes spéciaux d'assistance, avec recours aux vétérinaires qui ont adhéré à la Société. Enfin elle s'efforce, par tous les moyens possibles, d'atténuer pour nos frères inférieurs — comme les nomma jadis le doux François de Sales — toutes les éventualités de douleur et d'abandon. Et c'est là, certes, une mission qui vaut d'être vivement applaudie par tous ceux qui aiment à croire que dans ce monde, où le bonheur est si rare, la guerre à la souffrance est encore la meilleure, la plus profitable que les hommes puissent faire.

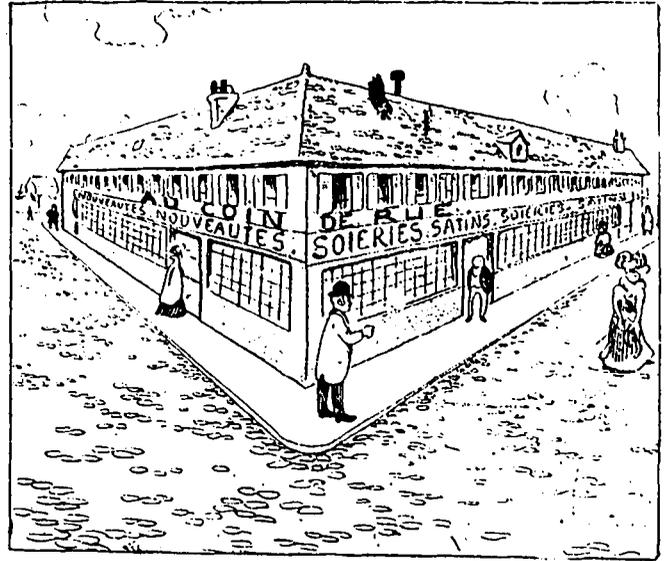
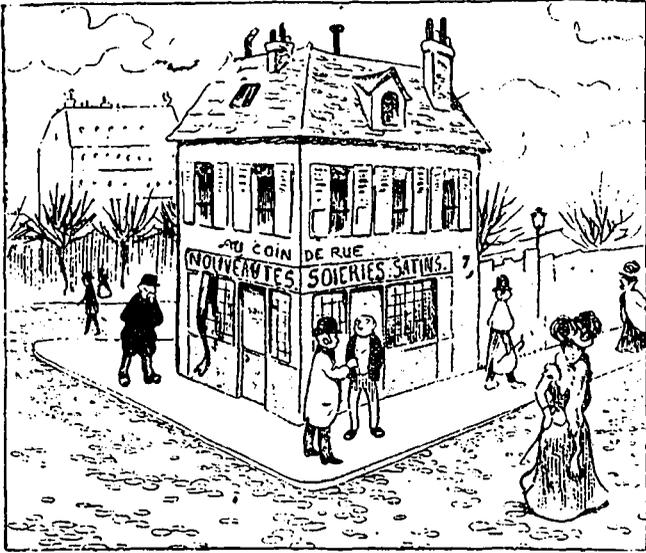
KODAK.

ENTRE COPAINS



Boffe. — Tu pourrais bien te servir de ton mouchoir.
Toffe. — Je l'ai oublié ce matin sur mon piano.

QUESTION DE PERSPECTIVE



I
—Mon magasin, dessiné le même jour et à la même heure par un peintre naturaliste...

II
... et par l'imprimeur qui me confectionne mes entêtes de facturos.

RIMES D'ÉTÉ

*Mais ma bien-aimée est la fleur des fleurs,
L'oiseau des oiseaux, le rêve des rêves,
Qui fuit, dans le bois, palpiter les séves,
Et fondre d'amour la rosée en pleurs.*

*Et ma bien-aimée embellit les choses ;
Sa voix juit plus doux les rosignolets,
Et ses grands cheveux, légers et follets,
Ravivent encor le parfum des roses.*

*Et quand, à travers les feuilles, je vois
La blonde aux yeux bleus, en claire toilette,
Simple et douce, ainsi qu'une violette,
Je crois voir passer l'âme des grands bois.*

MAURICE BOUCHOR.

COURRIER FEMININ

L'histoire que je vais vous conter et que j'extrait d'une revue féminine, est, hélas ! bien commune ; et les affaires précipitamment brassées, la fréquence des fortunes faites par un coup d'audace, ont multiplié ce genre de catastrophes.

Il s'agit d'un grand industriel dont les entreprises avaient été, pendant de longues années, aussi fructueuses que téméraires ; sa famille profitait largement de cette richesse facile et lui-même, confiant en son étoile, innovait sans cesse pour accroître le bien-être des siens. Il lui arriva ce qui arrive souvent à ces favoris du sort, la chance l'abandonna ; il échoua dans quelques projets, s'entêta, et engagea successivement des capitaux qui, tour à tour, s'engloutirent.

Mais ceci n'est point la leçon de morale que je veux vous donner cette semaine. La fille unique de cet industriel était une enfant gâtée, habituée à voir tous ses vœux satisfaits, tous ses caprices exécutés et, peu à peu, elle avait exigé de son père des achats dispendieux, sans soupçonner un instant que la source de leur fortune pouvait être tarie.

La première fois qu'on essaya d'opposer à sa volonté une résistance d'économie, elle s'étonna fort et pleura sans relâche, comme un bébé à qui on refuse un petit mouton de laine. Le père, ému de ce chagrin, incapable d'y résister, céda d'abord et jura de cacher jusqu'au bout la vérité à sa fille, afin de lui épargner toute peine. Celle-ci, ignorante, ne modéra pas ses dépenses et hâta la ruine totale.

Lorsque la catastrophe éclata, la jeune fille, saisie de consternation, comprit vite quel avait été son rôle d'égoïste insouciance ; et, devant les angoisses que ses parents avaient supportées seuls pour la ménager, constatant les dépenses folles qu'elle avait faites au lieu des sages économies qu'elle aurait dû s'imposer, elle s'écria d'un ton de reproche plein de tendresse et de regret à la fois :

— Pourquoi m'avoir tout caché ? Pourquoi avoir souffert seuls, vous être privés sans moi ?

Pourquoi ?

La raison en est simple.

A la première tentative faite pour la mettre au courant des soucis de la famille, pour limiter ses habitudes de luxe, on avait senti son âme trop faible, ses épaules trop débiles.

Eh bien ! sans que l'exemple en soit aussi éclatant et aussi cruellement indiscutable, n'y en a-t-il pas beaucoup parmi vous, mes chères lectrices, à qui on épargne même des angoisses qu'elles devraient partager ?

Si l'on vous ménage de la sorte, c'est que vous n'avez pas su montrer un cœur vaillant dans les circonstances pénibles ; vous vous êtes, pour ainsi dire, dérobées à la douleur commune, vous n'avez pas voulu porter le fardeau qui devait peser sur tous ; et les vôtres se sont partagé la besogne sans vous en laisser.

Elles sont trop nombreuses les jeunes filles étourdies et coquettes qui ne savent pas accepter le souci familial, qui pleurent et se lamentent à l'annonce d'une faillite, d'un échec, au lieu de la supporter courageusement.

Les parents, énervés et lassés par ces plaintes, préfèrent se taire, garder pour eux-mêmes la peine ou l'angoisse et laisser à la jeune fille son inconscience égoïste.

Que de fois, aussi, le mari, rongé par une inquiétude, se tait-il devant son épouse faible, parce qu'il sait bien qu'en elle il ne trouvera que regrets futiles, larmes passives, au lieu de rencontrer l'appui moral et le réconfort.

Pour moi, je blâme hautement tous ces êtres qui se font gâter par leur entourage et qui arrivent à se créer une vie douce, tranquille, aux dépens des autres, renonçant à trouver dans ces petits cœurs mesquins, aux aide quelconque.

Nous devons, en commun, porter le fardeau commun ; nous devons prendre notre lot de chagrin, nous devons partager l'épreuve ; tous les membres d'une même famille ont droit au bonheur ou au malheur qui frappe la famille.

Ce n'est que dans ce secours mutuel, dans cette confiance en la force morale des siens, que l'on peut marcher courageusement dans la vie, sans être un galérien travaillant pour le confort et le bonheur égoïste de ceux qui l'exploitent.

XXX.

ENTRE NOUVEAUX AMOUREUX

Elle.—T'es photographe ? Oh ! alors y a rien d'fait !

Lui.—?...

Elle.—Pour que tu me plaques tout de suite !

CONSOLATION

Le chirurgien (après l'amputation).—Eh bien, vous avez tout de même de la chance, maintenant une paire de chaussettes va vous faire un an au lieu de six mois.

A LA CAMPAGNE

(La voix de M. Gripesou.)—Attends un peu, vaurien, je vais t'apprendre à me voler mes fruits.

Gripesou fils (au petit maraudeur)—Te presse pas, prends ton temps, papa peut pas courir, il est asthmatique.

OH ! ALORS...

Le médecin.—Si vous n'envoyez pas votre femme faire un séjour à Cacaoua, je ne répons de rien ; je ne vois que ce traitement pour la sauver.

Le mari.—Mais, docteur, cette forte dépense m'empêchera peut-être de payer vos honoraires.

Le médecin.—Bigre... attendez donc ! je vais trouver un autre traitement.

LE DUEL DU MARSEILLAIS

Z'enfermai mon rival dans la cambro d'hôtel

Et zo lui dis, mon çer, terrible et solennel :

“ Un seul de nous, vivant, doit sortir de la cambro ! ”

Alors, zo traversai la petite antiqambre,

Et m'en allai... content de mon aimable sort.

Depuis le temps, mon çer ze pense qu'il est mort !

IMPOSSIBLE

Mme Verrole.—Pensez-vous, docteur, que je vais mourir !

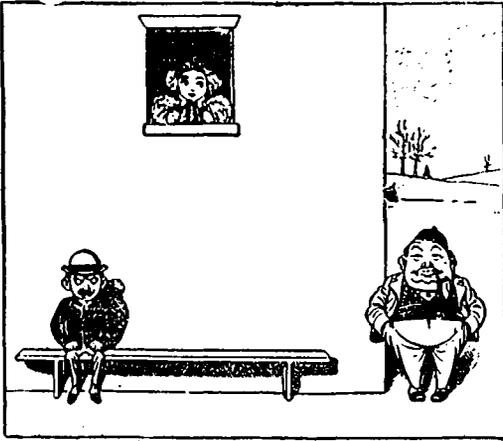
Le médecin.—Je ne l'espère pas, grand Dieu ! Je n'ai pas encore perdu un client depuis mes deux mois de pratique et je vous avoue que je serais bien en peine de rédiger un certificat de décès.

AU BUT

Lui.—Quel nom préféreriez-vous pour une jeune fille.

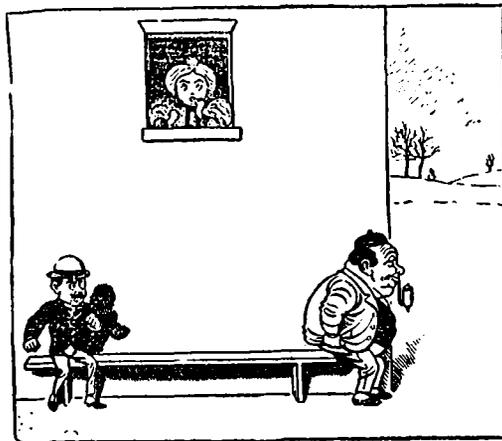
Elle.—Cela dépend de la jeune fille. Ainsi votre nom m'irait très bien.

COMPLICE SANS LE SAVOIR



I

L'amoureuse.—Voilà bien une heure que j'attends ma chance de donner un baiser à ma belle et le vieux a l'air planté là pour y mourir...



II

...Mais voilà le reste ! S'il s'assoit, je puis me faire une croix sur le bec...

À MON CHIEN

*O mon beau chien ! depuis qu'en ma demeure
Ton beau regard ne répond plus au mien,
Autour de moi je te cherche à toute heure ;
Je dis ton nom, je l'appelle, je pleure :*
O mon bon chien ! mon brave chien !

*Vive amitié, jamais anima-t-elle
Cœur plus sincère et tendre que le tien ?
De la constance humble et parfait modèle,
Je ne t'ai plus pour compagnon fidèle :*
O mon bon chien ! mon brave chien !

*La mort t'a pris : maintenant dois-je croire
Que de ton être il ne reste plus rien,
Qu'un peu de poudre éparse en l'ombre noire,
Et dans mon cœur la riante mémoire ?*
—Non, mon bon chien ! mon brave chien !

*Car s'il est vrai qu'en des sphères plus belles,
Lorsqu'est rompu le terrestre lien,
Dieu réunit nos âmes immortelles,
J'espère bien te retrouver chez elles,*
O mon bon chien ! mon brave chien !

E. MULLER.

COUP D'ÉPÉE A L'AMIABLE

Sous les frais ombrages du Bois de Boulogne, la lune, vérécondieuse et pâle, vient de voiler pudiquement sa bure à l'apparition du soleil, pourtant timide, et décati par le dernier hiver.

Ignace Bouchenceur, chargé de la chronique des sports au *Canard vélocipédique* ; Il porte superbement ses trente ans et... une forte moustache.

Paul des Pneus, bicycliste distingué, 35 ans devant les dames, dix de plus devant l'État civil.

Ces deux intéressants personnages sont face à face, l'épée à la main, "à égale distance l'un de l'autre".

Les témoins se tiennent respectivement à une distance respectueuse.

DES PNEUS, à part.—Il va m'embrocher tel un vulgaire poulet !

BOUCHENCEUR, à part.—Ma lame nue a froid et voudrait, j'en jure, des Pneus pour fourreau.

DES PNEUS, après un instant de sage réflexion.—J'aurais deux mots à vous dire.

BOUCHENCEUR.—Pas long, hein ? car je suis impatient, et offre volontiers aux grands mots les grands remèdes : je pique !

DES PNEUS.—Ce sera bref et bien senti... avez-vous réfléchi, jeune homme, avant d'entraîner sur ce terrain, sur ce terrain homicide ensanglanté déjà par maints combats... sanglants, un brave citoyen qui a une nombreuse famille sur les bras.

BOUCHENCEUR.—Oùicho !

DES PNEUS.—Monsieur, je suis cadet de quatorze enfants. Réfléchissez ! L'instant est solennel. Vous allez commettre un honteux sénicide ? En retirant la vie à un homme qui n'a jamais tenu une épée...

BOUCHENCEUR.—Si ce n'est l'épée... dutes (les pédales).

DES PNEUS.—... votre fer...

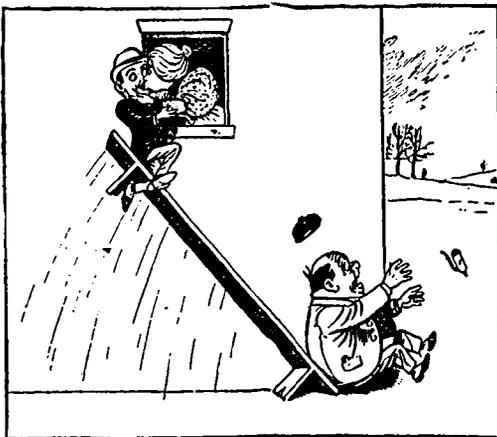
BOUCHENCEUR.—... va nager entre deux os.

DES PNEUS.—Votre fer, dis-je, rougira de honte.

BOUCHENCEUR.—Le traître !

DES PNEUS.—Et pourquoi vouloir vous repaître de mon sang ? Pour une gracieuse épithète à peine injurieuse, remémorée de Victor-Hugo lui-même !

BOUCHENCEUR.—En effet, vous m'avez traité de vil espagnol... Allons, il nous faut vider la question... et vos artères. En garde !



III

...Houp ! Quelle chance...

DES PNEUS.—Un instant ! nous pourrions peut-être nous arranger à l'amiable... Tenez voulez-vous que je vous fasse une petite égratignure, et tout sera dit ?

BOUCHENCEUR.—Tudieu ! vous plaisantez !... Une idée. Vous savez que je suis un bon diable, eh bien ! Malgré ma qualité d'offensé, je vous laisse le choix... de l'endroit où je dois vous toucher.

DES PNEUS.—Je refuse cet avantage. Frappez où bon vous semblera, partout ailleurs qu'à la tête, qu'aux membres, qu'au...

BOUCHENCEUR.—A l'œil, n'est-ce pas ?... Veuillez, je vous prie, m'indiquer un endroit bien dodu, bien en chair, où d'entrer tout à l'aise, ma colichemarde ait la liberté.

DES PNEUS.—J'aurais bien votre affaire, mais il faudrait me retourner comme un lâche... Si vous pouviez vous-même passer par derrière.

BOUCHENCEUR.—C'est contre les règles. (*Des Pneus pousse un hurlement rauque.*) Qu'avez-vous donc ?

DES PNEUS.—Aïe ! mon rhumatisme qui me repinco ! aïe !

BOUCHENCEUR.—Il vient fort à point. Heureusement, j'ai là ma morphine, et une piqûre vous remettra... Ma seringue... mon flacon... voici le tout. (Il le pique de sa seringue.)

DES PNEUS.—Grand merci !

BOUCHENCEUR, lui serrant la main.—L'honneur est satisfait ! Entre nous, je n'avais, moi non plus, de ma vie tenu une épée !

HENRI BLEU.

CES MARIS !

Madame.—Lève-toi, Augustin, tu as dit que tu tondrais l'herbe de la pelouse avant le déjeuner.

Monsieur.—C'est vrai, Clara, mais j'avais oublié d'ajouter que je ne déjeunerai pas avant dix heures.

QUE VOULAIT-ELLE DIRE ?

Lui.—On dit que pour faire le vin de champagne le vin est pressé six fois.

Elle.—Si tel est le cas vous ne feriez pas un bon manufacturier de champagne.

UNE FINANCIÈRE

La mère.—Pourquoi payer \$30 pour une robe quand tu aurais pu en avoir une aussi jolie pour \$20.

La fille (qui est mariée).—Je n'aurais pas eu davantage les moyens de la payer

PROPOS D'APRÈS SESSION

—Je vous en conjure, Simonnet, ne devenez pas sceptique. Notre parti a besoin longtemps encore d'hommes comme nous.

ACTUALITÉ PARISIENNE

Le loustic.—On nous avait dit que tout augmenterait durant l'Exposition. C'est pas vrai ! les verres de vins sont encore plus petits qu'à l'ordinaire.

PERLE DE CASERNE

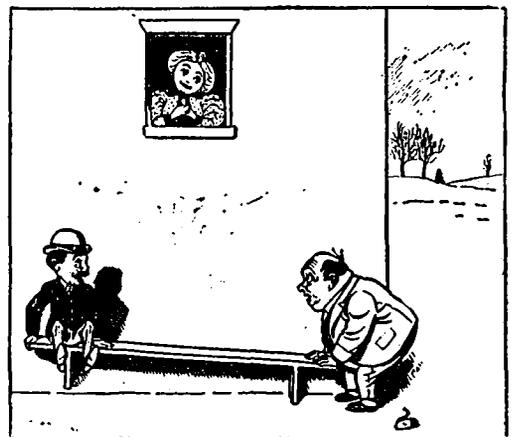
—Vingt-quatre heures de consigne au soldat Larincette, ordre du sergent de semaine ; motif : a recousu un bouton de culotte avec du fil blanc et l'a noirci avec de l'encre rouge.

EST-CE UNE INVITE ?

Lui.—Toto n'est pas gêné. Il m'a demandé hier soir si j'allais vous épouser.

Elle.—Le cher enfant... Il me porte un si grand intérêt.

COMPLICE SANS LE SAVOIR — (Suite et fin)



IV

Le père.—Mille pardons, jeune homme. Vous ne vous êtes pas fait mal, je l'espère ?
L'amoureuse.—Au contraire.

ÉPOUSE AIMANTE



Monsieur. — Croirais-tu que cette petite méchante-là n'a pas cessé de crier depuis que tu es partie.
Madame. — Alors, tu n'es même pas capable d'amuser une enfant pendant que je m'éreinte à courir les magasins, pour l'acheter une cravate !

À LA VÉRITÉ

Austère Vérité, du fond de tes abîmes,
Réponds au long appel de tes pâles victimes
Qui t'implorent obstinément ;
Jalouse Vérité, laisse tomber ton voile,
Dis-nous l'âge et le lieu de la plus vieille étoile
Qui vit l'essor du mouvement.

Révèle-nous au loin la première pensée,
L'effort originel qui l'ont un jour lancée
Dans l'infini désert et noir :
La cause unique, Amour, Nécessité, Caprice,
Toute-puissance ardue ou Raison créatrice,
Qu'il nous faut nommer sans la voir !

Tout semble s'écouler : dis-nous ce qui demeure.
La forme est apparence, et l'apparence un leurre ;
Le fond, tâté, s'évanouit ;
Et, sentant l'être en nous, si nous y cherchons l'âme,
Notre intime regard vainement l'y réclame ;
En nous comme ailleurs il fait nuit.

Donne enfin son salut à la tâche si dure
Qu'impose le mutisme ingrat de la nature
À tes amants laborieux !
Écoute enfin leur noble et fidèle prière !
Mets à nu ta splendeur, fût-elle meurtrière,
Dût-elle leur brûler les yeux !

SULLY-PRUDHOMME.

Les Métamorphoses de l'Enfance

J'ai une certaine somme de mécontentement sur l'esprit, et comme peine partagée est d'autant allégée, dit-on, je m'empresse de vous en faire part : Je suis furieux contre mon époque.

Cette déclaration va surprendre plus d'un de mes lecteurs, à coup sûr, car chacun sait que je ne ressemble pas à ces hommes écrivains qui, les yeux constamment tournés en arrière, entrevoient le passé au milieu d'un nuage rose et or, le prennent à propos de tout et croient s'être montrés très intéressants quand ils ont prononcé, d'une voix quasi-tragique : *Nos pères !... nos bons aïeux !... le bon vieux temps !...* et autres rengaines, *ejusdem farinae*, tandis que le présent ne leur apparaît qu'à travers un crêpe funèbre, et qu'ils ne voient que des monstres dans leurs contemporains.

Non, je suis de mon siècle, je l'aime, parce que, malgré ses défauts et ses vices mêmes, je trouve qu'il vaut encore mieux que ses aînés ; mais, c'est, précisément, à cause de l'amitié que je lui porte, que je tiens à lui signaler ses travers. Il a dépoétisé l'enfance et je lui en garde rancune.

Du berceau à l'âge d'homme, l'enfant a toujours eu ses appellations diverses. En naissant, il recevait, autrefois, de sa mère, le doux nom de Chérubin ; commençait-il à se tenir sur ses jambes, en s'appuyant d'un meuble à l'autre, c'était le gentil bambin, le bouton de rose, le cher amour, et mille autres noms inspirés par la plus vive tendresse ; noms qui n'avaient rien de choquant, un peu naïfs, peut-être, mais agréables à l'oreille et laissant dans l'âme les plus douces impressions.

Aujourd'hui, ces appellations ont fait place à d'autres ; le Chérubin est remonté au ciel avec les anges ses frères, il ne reste plus à la jeune mère qu'un *baby*.

Prononcez *bébé*, si vous tenez à vous anglo-maniser de plus en plus ! — *Bébé !... par-ci ; Bébé !... par-là ;* c'est à se croire dans un quartier de Londres, à Mary-le-Bone, par exemple, où ce genre de petits citoyens fourmille.

A deux ans, l'enfant subit, dans son appellation, la première métamorphose ; je ne blâme pas celle-ci, elle a, jusqu'à un certain point, sa raison d'être : le bébé disparaît devant le *moucheron*.

C'est bien, en effet, un moucheron que ce petit être, qui remue sans cesse, va d'un coin de l'appartement à l'autre, ou tourne autour de vous, articulante avec peine quelques mots d'une langue qui sera la sienne, mais qu'il ne comprend pas encore ; tantôt sur les pieds, tantôt sur la tête, il pleure, il rit et chante tout à la fois ; un rien l'amuse : le papillon qui

vole, le joujou orné de grelots acheté à la foire, le polichinelle qui lève la jambe... comme fou Rigolboche ; tout cela le captive pendant de longues heures ; il a déjà l'instinct de l'homme, la possession de certains hochets le rend heureux.

Mais le moucheron grandit : il va atteindre sa sixième année ; sa taille s'est développée, sa tête, intelligente et mutine, plaît à tout le monde ; il sait lire et il commence à former de bonnes grosses lettres entre les énormes pâtes d'encre, qui couvrent la plus grande partie de son cahier d'écriture ; il a la répartie vive, le geste prompt ; on l'aime, on serait tenté de l'embrasser, s'il n'était tout barbouillé de confitures.

Quel nom va-t-on lui donner à cet enfant gâté, qui fait déjà la joie de sa famille, en attendant qu'il en soit l'orgueil ? — Un nom adorable, sans doute, un nom qui résume à lui seul, le gentilhomme, l'espièglerie, l'innocence ? — Ah ! bien oui !... Ne cherchez pas, ce serait peine perdue ; j'aime mieux vous le dire : C'est un *gosse* !

Gosse !... comme c'est gracieux !
J'ai cherché longtemps l'étymologie de ce mot barbare sans pouvoir la trouver. Un de mes amis prétend que c'est une corruption du mot anglais *goose*. — Oïe !

Ah ! non, pour l'honneur de notre nation, n'en croyons rien ; appeler une oie cette jeune âme, ce serait absurde, si ce n'était odieux.

L'enfant a dix ans, il a jeté, par-dessus les moulins sa timidité d'autrefois ; c'est un luron, qui a voix prépondérante dans le conseil des écoliers ; d'ailleurs, il sait, au besoin, appuyer sa démonstration — sur la figure de ses condisciples — par des arguments bien sentis. Aussi que de pensums, que de larmes, que de pain sec !

— Où est le *même* ? demande le père, en rentrant au logis.

— En retenue, répond souvent la mère.
— Vaurien, va !... Après tout, j'ai fait comme lui et je n'en vaud pas moins pour cela.

Même est une variante de *gosse* ; les deux s'emploient également. — Avis aux linguistes.

Quinze ans viennent de sonner pour l'enfant ; plus de jeux, plus d'école ; la voix austère du travail s'est fait entendre ; l'apprenti s'est rendu à son appel ; parfois, il jette à la dérobée, un regard d'envie sur ses frères, plus jeunes que lui ; mais le sentiment de son élévation le soutient ; ne va-t-il pas, dans peu de temps, être un homme !

Dans cet âge critique de la vie, où l'enfance va subir une métamorphose complète, où il aurait besoin de conseils pour l'aider à surmonter les mille difficultés qu'il va rencontrer et à vaincre les obstacles si nombreux, qui entravent sa route nouvelle, je le dis avec regret, l'enfant est trop souvent abandonné à lui-même. Il est le souffre-douleurs des loustics de l'atelier ; c'est à qui lui fera des niches. Il devient sombre, taciturne et quelquefois méchant ; ce n'est pas un adolescent, pour ceux qui vivent à ses côtés et si souvent le malmènent, c'est un *crapaud*.

Oui, vous avez bien entendu : *Crapaud* !... c'est sa dénomination nouvelle.

— Avance ici, crapaud !
— Va donc là, affreux crapaud !
C'est très spirituel, n'est-ce pas ?
Je le répète, en terminant, je suis furieux contre mon époque, elle a dépoétisé l'enfance et longtemps, bien longtemps, je lui en garderai rancune.

SOPHONYME LOUDIER.

LE NOMBRE 13

Boff. — Es-tu superstitieux au sujet du nombre treize ?
Teff. — Pas du tout. Si une jeune fille me refusait sa main pour la treizième fois, je me considérerais bien chanceux de ne pas épouser une personne aussi entêtée.

LA CATASTROPHE

Elle. — Enfin, Hector, me direz-vous pourquoi, depuis une heure, vous me faites une tête pareille ?
Lui. — J'ai craché sur mes souliers jaunes.

UN ENDURCI

A. — Comment ! Il est trois heures de l'après-midi et je te retrouve encore à ce restaurant...
B. — Tu ne t'imagines pas que je vais rester caserné chez moi par un aussi beau temps ?

LA CAUSE DE SA TRISTESSE



Elle. — Pourquoi êtes-vous si triste ?
Lui. — Hélas ! la mer est devenue le tombeau de ma première femme...
Elle. — Vous êtes-vous remarié ?
Lui. — Oui, et ma seconde femme ne veut pas même s'approcher de l'eau. La situation est amère, allez...

UN PEU DE LOGIQUE, S. V. P.



I

PROMENADE DANS LA FORÊT

Librement mon cœur se dilate
Et s'épanouit au soleil ;
La douceur du matin carminé,
La splendeur du soir écarlate,

La tranquillité des midis,
Là bas, dans les forêts prochaines,
Et le sommeil au pied des chênes,
Sur des lits de mousse attiédies :

Enfin, la vie heureuse et douce
Va me bercer entre ses bras,
Tandis que moi, franc d'embarcass,
J'éconterai l'herbe qui pousse.

Je pourrai donc, libre et rêvant,
Être joyeusement poète !
Avec le cri de l'Alouette
Tous mes vers s'en iront au vent,

Au vent frais qui, sous les ramures,
S'en va mêlant, parmi les fleurs,
La chanson des oiseaux siffleurs
Et le parfum des fraises mûres.

M. B.

UN CHICOT OBSTINÉ

Il faut n'avoir plus la tête à soi (et en effet Grossel prétend qu'il n'a plus la tête à lui) pour faire la réponse *ad rem* que voici :

—Avez-vous des antécédents judiciaires ?

GROSSEL (*tenant son mouchoir sur la joue*).—Mais non, m'sieu, puisque quand on m'a arrêté, je n'avais rien sur le corps, et que les effets que j'ai là, on me les a donnés à la prison.

Mouvement de surprise dans l'auditoire, qui semble se demander ce que le prévenu entend par antécédents judiciaires.

M. LE PRÉSIDENT. — Je vous demande si vous avez déjà été condamné ?

GROSSEL.—Mais non, m'sieu, puisque je ne suis pas encore jugé ; qu'on me condamne si on veut, pourvu qu'on m'arrache ma dent. Oh ! ça me tire !

M. LE SUBSTITUT. — Le sommier judiciaire est muet.

M. LE PRÉSIDENT.— Vous êtes prévenu de vagabondage.

LE PRÉVENU.—J'ai demandé à la prison du chloroforme pour mettre dessus avec un peu de coton, on m'a dit qu'on n'en avait pas.

M. LE PRÉSIDENT. — Je vous dis que vous êtes prévenu de vagabondage ; on vous a trouvé couché sur un four à plâtre.

LE PRÉVENU.—Il y faisait pourtant chaud ; eh bien, ça ne m'a rien fait du tout ; je ne ferme pas l'œil... Oh ! ça m'éclance !

M. LE PRÉSIDENT.—Vous convenez que vous êtes sans domicile et sans ressources ?

LE PRÉVENU (*à un garde municipal*).—Vous n'auriez pas un peu de tabac à fumer à me prêter pour mettre sur ma dent ?

M. LE PRÉSIDENT. — Répondez donc à ma question : Vous êtes sans domicile et sans ressources ?

LE PRÉVENU. — Un domicile ?... c'est pas la peine, je peux pas tenir en place depuis quinze jours, faut que je cours, quo j'aïlle, quo je vienne. Oh ! vingt-cinq chiens ! ça mo fait-y mal !

M. LE PRÉSIDENT. — Vous ne travaillez pas ?

LE PRÉVENU.—Comment voulez-vous que je travaille avec ça ? J'ai mis dessus de l'eau-de-vie, du poivre, de l'oignon, du fromage de Roquefort, de la moutarde, du radis noir, ça n'y fait rien ; v'là quinze jours que je crie comme une *andouille* de Melun.

M. LE PRÉSIDENT.— Enfin, comment vivez-vous donc ? Quand on vous a arrêté, vous n'aviez pas un sou.

LE PRÉVENU.—Pardié, si j'avais de l'argent, je me ferais arracher ma dent.

M. LE PRÉSIDENT.— Je vous pose de nouveau ma question : Comment vivez-vous ?

LE PRÉVENU.—Mais je ne vis pas ; comment voulez-vous que je mange avec ça ! Il y avait un de mes amis qui m'avait indiqué un de ses parents, un ancien dentiste retiré qui n'arrache plus de dents que pour son plaisir ; j'ai été pour le voir, il venait de partir en voyage. Je ne sais plus ce que je fais, j'ai pus la tête à moi, je cours comme un cheval, ou je tourne comme un tonton ; qu'on me condamne si on veut : quand on souffre comme moi, on se fiche pas mal d'être en prison !

Le tribunal condamne le prévenu à un mois de prison.

M. LE PRÉSIDENT.— Emmenez cet homme.

GROSSEL (*au garde*).— Vous n'avez pas la valeur d'une chique ?

Il sort en causant avec la garde.

JULES MOINAUX.

QUESTION D'HEURES

Biff.—Es-tu resté à danser jusqu'aux petites heures du matin ?

Tiff.—Non, mais assez longtemps pour perdre le dernier tramway et être obligé de faire cinq milles à pied. Ça été les plus longues heures que j'aie encore trouvées.

???

Michaud.—... Ainsi, vous qui êtes blond...

C'estin (*absolument chauve*).—Qu'est-ce que vous en savez ?



II

UN ÉCHANTILLON

Dans la rage de faire de l'original les écrivains parisiens poussent tellement loin l'esprit fantaisiste que l'on est surpris de voir leurs produits trouver asile quelque part. L'un d'eux avait commencé dans un journal un très piquant petit feuilleton. Au moment où les lecteurs le suivaient avec le plus grand intérêt, voilà qu'ils lisent (textuel) :

Chapitre VII

DANS LEQUEL, TOUTE RÉFLEXION FAITE, IL NE SE PASSE PAS GRAND'CHOSE

Le paquebot filait dix-sept nœuds à l'heure.

Chapitre VIII

DANS LEQUEL, EN FIN DE COMPTE, IL NE SE PASSE U TOUT

Chapitre IX

QUI EST LA SUITE DU PRÉCÉDENT

IL NE MENTAIT PAS

La mère.— Dans ta dernière lettre, tu disais que tout allait bien et que tu faisais de l'argent, et je te retrouve en prison !

Le fils.— C'est justement ce que je faisais aussi.

LA MÉNAGÈRE IDÉALE

Monsieur.— Tu achètes un tas de choses dont tu n'as aucun besoin.

Madame.— No dis pas de niaiseries... Comme s'il peut y avoir quelque chose dont je n'ai pas besoin.

LA PENDULE

Je ne vois pas trop ce qui, en dehors d'une pendule, peut vous donner l'heure à la maison, expliqua le jeune et sémillant Onésime à son chef de bureau Perdidier.

— Alors, jeune homme, écoutez mon histoire, répliqua sévèrement le chef de bureau :

“ Je n'étais encore, en ce temps-là, qu'un petit surnuméraire, et je bouclais mon budget de vingt francs récoltés par ici, et de vingt cinq francs arrivés de par là. Ma jeune femme et moi, nous ne vivions que de privation et ma nomination, sur laquelle cependant j'étais en droit de compter, se fai-ait désespérément attendre. Chose tout à fait curieuse, la misère et les ennuis d'argent nous avaient presque muré la bouche.

“ A l'heure des repas, ma femme apportait tout ce qu'elle pouvait sur la table et jamais l'idée ne lui était venue de me dire : “ Perdidier, il manque de l'huile dans la salade et du mouton dans le ragoût. ” De mon côté, je n'ignorais pas que toute la fortune du garde-manger et du buffet de cuisine se trouvait étalée sur la table et je n'avais garde d'insister. Ma femme aurait pu parfaitement me dire qu'elle ne s'était pas mariée pour manger du ragoût de mouton sans mouton, ce qui lui aurait valu la réponse suivante : “ J'attends toujours tes deux mille francs de dot ; ” mais nous n'en faisons rien. Bien mieux, nous ne causions véritablement d'abondance que lorsque les feuilles publiques nous révélèrent quelque gros scandale parisien. Ah ! dame, là-dessus, nous de tarissions pas de détails et d'appréciations sévères. Il fallait bien, n'est-ce pas, nous prouver l'un à l'autre que l'argent ne saurait constituer le bonheur à lui



III

tout seul, et qu'il faut autre chose que la pauvreté d'une table pour désunir deux existences honnêtes. J'ai souffert cinq ans durant, monsieur Onésime, l'atroce vie des petits ronds-de-cuir malheureux, et je puis dire que c'est une école admirable de prudence avisée et de délicatesses rares !

“ Bref, ma nomination n'arrivant pas, nous songeâmes par raison d'économie à changer de logement. Or, vous le savez sans doute, monsieur Onésime, trois déménagements valent un incendie, avec cette différence toutefois, que l'on assure contre l'incendie, tandis que je vous défends bien de vous prémunir contre les maladresses et les brutalités de nos déménageurs. Quand tout fut mis en place chez nous, je constatai avec stupéfaction que l'unique pendule qui, jusqu'ici, nous avait donné l'heure partout où nous l'avions transportée, avait maintenant son balancier brisé. Au moins, pensai-je, il nous reste encore, à moi la montre en or de mon père, à ma femme la petite montre en argent et sa chaîne, précieux souvenirs de sa grand'mère. Avec cela, nous ne serons pas pris.

“ Mais j'avais compté sans la vie. Le terme d'octobre approchait et le ménage se trouvait dans une gêne terrible. Depuis plus de huit jours, ma femme et moi, nous ne desserrions plus les dents, au point même que les grands scandales parisiens demeuraient pour nous sans attrait. Le quatorze octobre, au matin, je me glissai furtivement du côté du Mont-de-Piété et ma montre alla dormir d'un léger somme dans une petite boîte obscure. A partir de ce moment, je vécus dans des transes. Voulant laisser ignorer à ma femme l'absence du bijou, je compris qu'il fallait à tout prix ne jamais lui demander l'heure et, bien plutôt, m'ingénier à la lui donner au premier appel. Je cherchai alors à profiter des moindres incidents de la rue pour m'y reconnaître un peu.

“ Toutefois, le lever du jour, la clarté de la chambre, le bruit des fiacres, le cri de telle ou telle marchande étaient des indications par trop insupportables. C'est ainsi que, de fil en aiguille, je fus amené à m'inquiéter d'un singulier bruit qui, quatre fois par jour, troublait la sérénité de mon escalier. On entendait d'abord quelque chose de sourd, d'indéfinissable, puis le bruit se rapprochait, tout en restant dans la note grave, puis enfin s'éloignait sans esprit de retour. Et c'était sur chaque marche que l'effet se produisait. Au bout de la deuxième ou troisième journée, je me rendis compte qu'il y avait ascension et descente : descente, le matin de bonne heure, ascension à l'heure approximative du déjeuner, descente encore une heure ou une heure et demie après et, enfin, ascension définitive à la nuit et toutes les lampes allumées tout partout. C'était véritablement curieux. Il n'y avait guère que le dimanche que ces divers mouvements variaient un peu. Sur la semaine, au contraire, ces deux descentes et ces deux ascensions se faisaient régulièrement, comme obéissant à une indication de pendule ou de montre : la première descente de bon matin, la première ascension à l'heure approximative du déjeuner.

“ A la fin, un beau jour n'y tenant plus, j'ouvris à grand fracas ma porte du palier et je me trouvai tout à coup en face d'un grand diable de colosse, vilain, poilu comme un Barbo-Bleue, mais alligé d'une jambe de bois ! . . . Ah ! ah ! je vois que vous riez, monsieur Onésime !

— Eh ! oui, c'est que je vois d'ici votre pendule !

— Parfaitement, monsieur Onésime, et une pendule admirable, sonnant ses heures en toute discrétion, mais avec fermeté et persévérance, et ne se détraquant un peu, comme je l'ai dit, que le dimanche. La colosse poilu était un gardien de square qui avait sa chambre au cinquième. Il se rendait à son jardin à sept heures, rentrait à midi, repartait à une heure et demie et ne rentrait se coucher qu'à neuf heures. Vous concevez très bien maintenant, monsieur Onésime, qu'avec ces quatre points de repère solides, et quelques notions suffisantes du temps de la durée, je ne pouvais plus être un homme embarrassé. Aussi, c'était avec la plus entière, la plus absolue des convictions que je disais à ma femme : “ Sept heures viennent de sonner, j'ai encore une heure un quart devant moi ”, ou bien : “ Il est midi, mettons-nous à table. ”

“ Un soir, pourtant, je me suis trompé.

“ J'avais cru entendre mon gardien de square monter ses cinq étages et, refermant mon livre, je murmurai à ma femme :

“ Petite, neuf heures viennent de sonner aux pendules bien réglées, allons faire dodo.

— Il n'est pas neuf heures, répondit-elle

— Comment cela ?

— Non. *La jambe de bois n'est pas encore montée !*

— *La jambe de bois ! . . . (Quelle jambe de bois !)*

“ Et je me précipitai vers ma femme. La petite chaîne d'argent était effectivement là, bien en apparence sur le corsage, mais il n'y avait pas de montre au bout.

“ Ce soir-là, nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre et nous avons mêlé quelques bonnes larmes.

“ Ah ! jo vous assure, monsieur Onésime, que l'existence des petits ronds-de-cuir malheureux est une route toute parsemée de silences éloquentes et de résignations touchantes !

HENRI FRÉMONT.

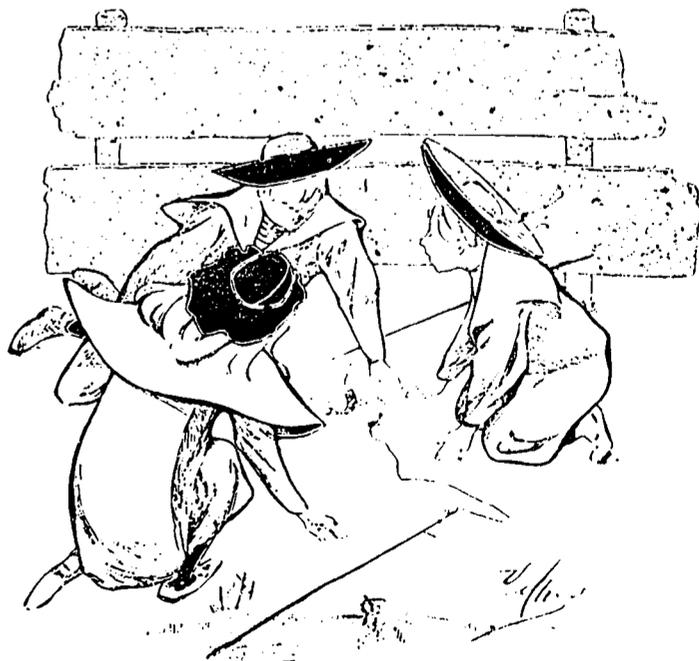
ACTUALITÉ

L'employé municipal. — Y n'pleut plus, v'là l'moment de cesser l'arrosage.

SON BILAN

Elle. — Avez-vous beaucoup de dettes ?

Lui. — Si peu que je pourrais presque me marier pour l'amour.



IV

Le poisson. — Ce n'est pas bien malin ce que vous venez de faire là, vous vous êtes mis trois contre un.

MERVEILLEUSE DÉCOUVERTE

{ Nous enverrons gratuitement des indications complètes pour la repousse des cheveux sur les cranes les plus chauves ; de même pour arrêter la chute des cheveux, le "Dandruff" et les boutons qui se forment sur le scalp. } Cette composition rend les cheveux des Dames soyeux, brillants et fournis. Écrivez aujourd'hui : ROWELL & BURY, 85 rue St-Jacques, Montréal.



SUR L'HERBETTE.

DEVINETTE



—Ce gendarme cherche un voleur... Voyez-vous où il est ?

LE TRAIN RAPIDE

*En son cahotement de colossal joujou,
Laisant derrière lui sa blanche chevelure,
Brusquement, le rapide arrive, à plein allure,
Et sort d'un noir tunnel comme un serpent d'un trou.*

*C'est, en de courts instants, le halettement fou
De la bête d'airain à la large encolure ;
Une sensation de heurt et de brûlure...
Puis tout cesse, et le train s'enfuit on ne sait où.*

*Ainsi passe la vie. Inquiète, agitée,
Vers un but invisible elle glisse, emportée
Par l'ambition vaine, au souci décevant ;*

*Tout à coup la mort vient, implacable et funeste...
Et de tout cet effort inutile, il ne reste
Qu'un lambeau de fumée entraîné par le vent.*

JACQUES NORMAND.

LA FEMME ET LE SPORT

Avez-vous vu quelquefois un sacristain sonner la cloche quand la messe est dite ? C'est un acte à peu près semblable que vient d'accomplir la "Revue des Revues" en organisant dans ses colonnes une "consultation" sur la part que doit prendre la femme dans les exercices sportifs. Il est peut-être, il est certainement un peu tard pour "consulter" les gens là-dessus quand depuis plusieurs années déjà nous voyons les femmes s'exercer et même exceller dans ces exercices. Femmes-cavaliers, femmes-chauffeuses, on ne voit que cela dans les cirques, dans les maisons et sur les routes.

Il est probable que les "avis motivés" publiés dans la "Revue des Revues" ne changeront rien à la situation acquise ; on lira ces consultations, on en rira si elles sont coniques, on les discutera si elles sont sérieuses, et rien ne sera changé. Les femmes de sport continueront à chevaucher, à pédaler, à chuffer comme par le passé.

Les avis envoyés à la "Revue des Revues" sont d'ailleurs assez sévères. M. Sully-Prudhomme admet qu'on favorise chez les jeunes filles le développement physique, mais il ne veut pas que la femme "emprunte à l'homme des qualités qui la dénaturent et nuisent à ses charmes". Pour M. Marcel Prévost, au contraire, la femme de l'avenir "fera les mêmes choses que l'homme : sciences, arts, exercices du corps et de l'esprit". M. Henri de Bornier pense que "le meilleur sport pour la femme est d'aller entendre des pièces de théâtre", "la Fille de Roland", par exemple. M. Zola est du même avis ou à peu près que M. Marcel Prévost.

Du côté des dames consultées sur la matière, la "Revue des Revues" a reçu les avis de la duchesse d'Uzès, qui veut des femmes vigoureuses et vaillantes... j'allais dire viriles, et non des "femmolettes de chaise longue" et des "objets d'étagère" ; de Mme Clémence Royer, qui se prononce aussi carrément pour la pratique des sports, et de la reine de Roumanie (Carmen Sylva).

Nous avons gardé celle-ci pour la fin. Elle admet parfaitement que les femmes pratiquent les sports, mais elle y met des conditions un peu dures :

"J'admets, dit-elle, pour la femme tous les sports de nos jours, si elle est gracieuse et touchante comme Sakountala, si elle porte secours aux malheureux comme sainte Geneviève, si elle fait de la musique comme sainte Cécile, si elle nourrit autant de ses enfants que Blanche de Castille, si elle file comme la reine Berthe, si elle tisse comme Pénélope, si elle brode comme les anciennes princesses roumaines, si elle peint des livres d'heures comme Anne de Bretagne, si elle soigne les blessés comme Florence Nightingale, si elle fait des vers comme Marguerite de Navarre et comme l'impératrice Elisabeth d'Autriche, si..."

Arrêtons-nous là, car cela suffit, et c'est bien le cas de répéter : "Aux qualités que Carmen Sylva exige d'une femme qui veut faire du sport, combien de dames et l'on peut même dire combien de reines seraient dignes d'aller à bicyclette !"

XXX.

PERLE DE CASERNE

—L'apoll et Navet — 4 jours de salle de police : — se sont battus et n'ont cessé que lorsqu'il ont eu fini.

SANS CELA...

Y.—As-tu remarqué cette jeune fille sur la plage, celle qui était en costume masculin ?

Z.—Oui, je l'ai remarquée tout de suite et, n'ont été son regard effronté, je l'aurais prise pour un homme.

DIPLOMATIE FÉMININE

Justin.—Qu'a répondu Mlle Féline quand tu as eu l'impudence de lui demander son âge ?

Philidor.—Elle a pris la chose très froidement et m'a répondu qu'elle était aussi jeune que n'importe quelle autre personne de son âge sur la terre.

RAISON CAPITALE

L'éditeur.—Je refuse d'acheter le manuscrit de votre roman parce qu'il est rempli de choses qui tiennent de l'impossible.

L'auteur.—Je ne vois pas...

L'éditeur.—Ainsi vous dites que votre héroïne a gardé un secret pendant des années...

IRONIE DU SORT

Gatien.—Eh bien ? qu'est donc devenu l'ami Lafrique ?

Fabien.—Il est mort du charbon, piqué par une mouche !

Gatien.—Oh ! ironie du sort ! voilà un pauvre diable qui est resté sans feu tout l'hiver et qui est tué par le charbon au moment des grandes chaleurs.

A LA LOTERIE

Le gérant.—Désolé, messieurs, mais je n'ai pas d'argent !

Les porteurs de billets.—Eh bien ! les \$5000 de prix !

Le gérant.—Le caissier a pris la fuite avec ! Il aura pensé lui aussi qu'il était toujours \$5000 de pris !

MŒURS COMPARÉES

Chez les Zoulous les jeunes gens se battent, puis se marient. Ici ils se marient, puis se battent.

CAS DIFFICILE



Le mendiant.—Ayez pitié, Monsieur, d'un pauvre père de famille, ouvrier sans travail.

Le philanthrope.—Mon ami, je ne donne jamais d'argent, mais je ne demande pas mieux que de vous employer à mon service si vous pouvez m'être utile. Quelle est votre profession ?

Le mendiant.—Fabricant de cercueils.

Le philanthrope.—!!!...

BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE FAMILLES

De l'Univers. — Reconnus infaillibles et proclamés de véritables spécifiques par tous les médecins du monde. Aucun charlatan ou prétendu médecin de tribu sauvage n'est associé à ces remèdes. Leur efficacité seule fait leur popularité. Des millions en ont fait usage et le même nombre de guérisons a été obtenu.

POUR TOUX ET RHUMES

Le Menthol Oough Syrup, dans tous les cas de Toux, Rhumes, Enrouement, la Grippe, Asthme, Bronchite, la Coqueluche, il est infaillible et recommandé par plus de médecins que tous les autres remèdes du monde ensemble. En vente partout. Prix, 50 doses, 25c. la bouteille, 3 onces. Voyez que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque bouteille.

CONTRE LA DYSPESIE

L'Elixir Digestif de Brault. La plus grande découverte en médecine du siècle contre la Dyspepsie. L'Europe, l'Asie et l'Amérique, tous ont proclamé ce remède infaillible, et lui ont accordé diplôme et médaille d'or comme premier prix, à Londres, Angleterre, 1886; Bruxelles, Belgique, 8 mai 1895; Jérusalem, Palestine, 1895; Caïre, Egypte, 1896. L'Elixir Digestif de Brault est en vente partout, \$1 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5.00. Directions sur chaque bouteille.

POUR LES FEMMES PALES

Les Pilules Fortifiantes, de Roy & Boire Drug Co. Ces pilules sont d'une très grande valeur pour tous également. L'homme, la femme et l'enfant. Elles renforcent en purifiant le sang, elles rendront l'homme faible fort; à la femme pâle, ses couleurs; à l'enfant en langueur, la vigueur. En vente partout. Prix, 25c. la boîte, 50 pilules.

LA CONSOMPTION

Menthol Lung Regulator. Il arrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une guérison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleurésie et les maladies de Poumons et de Gorge. Prix, \$1 la bouteille.

DOULEURS DE REINS ET DU DOS

L'Emplâtre du Dr Pico. Préparé seulement pour les maladies des femmes. Peut être employées avec n'importe quel remède dans les cas de faiblesse, douleurs de reins, du dos, de l'abdomen, points de côté, beau mal. Prix, 25c.

MAUX DE TÊTE

Les Pilules O. T. O., Headache Pills. Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c. la boîte.

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

Manchester, N.H. ROY & BOIRE DRUG CO., Montreal, P.Q.

Assurez-vous que le nom de Roy & Boire Drug Co. est sur chaque Remède.

Dépôt Général pour la Puissance : **JOSEPH CONTANT, Pharmacien de Gros, Montréal, P. Q.**

LE RHUMATISME

La Rhumatine lectrique de Rho. — Ce grand remède français est sans contredit le meilleur découvert jusqu'aujourd'hui contre les rhumatismes. C'est un remède sûr et infaillible contre cette triste maladie considérée jusqu'ici comme incurable. Une seule application fait disparaître comme par enchantement, les Maux de Tête nerveux, le Mal de Gorge, le Torticolis, les Entorses, les Foulures, l'Engorgement. En vente partout. Prix, \$1 et 50c. la bouteille.

LE PLUS PUISSANT TONIQUE

Huile de Foie de Morue Composée de Boire. Très agréable au goût. Elle contient un quart de son volume d'huile de foie de morue, la partie huileuse et grasseuse étant complètement éliminée. Les propriétés sont extraites de l'huile quand elle est encore dans les foies frais de morue, et combinées avec les meilleurs vins, extraits de prunes vierges, extraits d'orge et les sirops hypophosphites, composés de manganèse, de chaux, de fer, de soda quinine et de strychnine. Cette préparation est prescrite et recommandée par des milliers de médecins. Le véritable tonique et le plus puissant. En vente partout, \$1 la bouteille.

CONSTIPATION, MALAISE GENERAL

Les Dragées Purgatives, de Roy & Boire Drug Co. Pour maladies du Foie, Rognons et Constipation. Elles sont très petites et faciles à prendre. Purement végétales, elles agissent sur le foie et les intestins, naturellement, sans douleur. Prix, 25c. la boîte.

INDISPENSABLE AUX ENFANTS

Le Régulateur des Enfants, Sirop Calmant Menthol. Ce sirop peut être administré aux enfants, dans les maladies telles que manque de sommeil, vents, coliques, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, toux et rhumes, car il est préparé avec des substances médicamenteuses propres et recommandables au traitement de ces maladies. Recommandé par les médecins. En vente partout, 25c. la bouteille. Donnez-le aux enfants qui pleurent.

Dans une pétition adressée à la chambre des députés allemands un habitant de la ville de Hanovre, proposa très sérieusement de trouver l'argent nécessaire au renforcement de la marine militaire de l'empire d'Allemagne par le moyen suivant. On frapperait d'impôt tous les mots d'origine étrangère employés en Allemagne. Nul doute qu'il y aurait là une très importante source de revenus. Les Allemands ont en effet une déplorable facilité à germaniser les mots français. Ce ne serait pas une mince besogne que de relever chaque jour les mots non germaniques employés dans les journaux, revues et livres qui paraissent dans les différentes parties de l'empire.

Jeunes

Epouses

The Regent Pharnical Co., E. F. 1009, Montréal.

Phosphatine de Wood.

Le Grand Remède Anglais. Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyez sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, s'il guérit. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.

The Wood Company, Windsor, Ont. B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montreal

AU CONCOURS MUSICAL

—Ma chère enfant, vous avez parfois crié au lieu de chanter.
—Il fallait bien réveiller le jury, je voyais qu'ils s'endormaient tous.

A l'époque actuelle tout est décrépité en un jour : qui vit trop meurt vivant.

INFLUENCES PERNICIEUSES

Les influences du chaud et du froid sont souvent pernicieuses. On les combat avec le *Baume Rhumal*. 97

RECONNAISSANCE FATALE



Bonne dame. — Prenez ceci, mon brave. J'admire les travailleurs.

Certificats de Personnes Connues

Convent de St-Ferdinand d'Halifax, 29 juillet 1900.

J'ai le plaisir de vous informer que les résultats obtenus depuis que nous faisons usage du VIN DES CARMES, votre excellent tonique, sont très satisfaisants, et nous nous faisons un devoir de vous donner un certificat, s'il peut vous rendre quelque service.

Votre humble servante,
SR STE-JULIENNE,
Supérieure.

Autrefois la vieillesse était une dignité, aujourd'hui elle est une charge.

ENTRE ÉPOUX ET ÉPOUSE
—Mais alors, il faudra peut-être re vendre les bijoux que tu m'as achetés si tu dois rembourser ce que tu as indûment touché comme Conseiller Municipal!
—Ça serait insuffisant, ils sont en toc.

DEBARRASSEZ VOS LITS DES PUNAISES,

POISON LIQUIDE DE LYONS.

Une application les détruit, sinon votre argent sera remis. 25c. En vente partout.

JOHN T. LYONS, coin des rues Craig et Bleury

ACTUALITÉ PARISIENNE
—Vous voyez, m'sieu, il est très avantageux l'appartement... et fraîchement décoré...
—Lui aussi! pour services exceptionnels sans doute, comme tous ceux qu'on décore à ma place.

La Mort compte pour rien ce que nous fîmes.

PENSÉES D'UNE REINE
Vous êtes fiers de vos ancêtres, à cause de leur quantité. Vos petits-fils, élevés dans ces sentiments, ne verront en vous qu'un numéro d'ordre.
La fierté unie à la force, ennoblit; unie à la faiblesse, elle dégrade.

La prospérité ne reconnaît pas l'université, sa sœur.



Poils Follets

BAUME MAGIQUE de CLÉOPATRE

C'est le meilleur, le plus sûr et le plus prompt des Epilatoires jamais connus. Quatre ou cinq applications, une chaque matin, détruisent pour toujours tous les poils follets.

PRIX : \$2.00 LA BOUTEILLE.

En vente chez tous les Pharmaciens en gros et en détail.

Aussi en vente pour toujours au moyen de l'ELECTRODE.

Toutes communications strictement confidentielles.



Mme GEO. TUCKER, DERMATOLOGISTE PRATIQUE. Entrée Privée, 437 RUE CRAIG, Montréal.

GRATIS.
Nous donnons cette magnifique carabine à air aux personnes qui vendront à 10 cents chacun, seulement 25 douzaines de jolis boutons ornés de photographies, entre autres celle de sa Sainteté le pape Léon XIII, et celle de Sir Wilfred Laurier. Ces magnifiques boutons sont ornés de véritables photographies prises au Camera et sont des plus artistiques. La carabine est des mieux faites et du plus nouveau modèle et est éprouvée avec soin. C'est exactement ce qu'il faut pour le petit gibier et les exercices à la cible. Envoyez et nous vous enverrons les boutons, quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons la carabine, tous frais payés. Art Supply Co., Boite 12, Toronto.

N'achetez pas un Nouveau Chapeau de Paille

Pour teindre et polir un vieux chapeau de paille et le faire paraître neuf il n'y a rien de tel que le "May-pole Polish" pour Chapeau de Paille. 10 c. et 10 minutes, voilà tout le temps et l'argent que l'opération coûte. Le poli en question vous donne toutes les couleurs fashionables et les chapeliers de bonne renommée le vendent. Si, par hasard, vous ne pouvez vous le procurer, envoyez le montant aux Agents Canadiens, en spécifiant la couleur voulue.

ARTHUR TIPPET & CO., Agents
8, Place Royale, 23, rue Scott.
Montreal. Toronto.



CAMERA GRATIS Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 3 1/2 pouces et n'importe quel garçon intelligent peut apprendre comment le faire fonctionner, en quatre à cinq heures. Le tout comprend l'appareil, une boîte de plaques sèches, 1 paquet de "hyper" 1 cadre à imprimer, 1 plateau à développer, 1 paquet de "développer", 1 set de directions, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez également en vendant seulement 15 de plumes en verre à 10c. chacune. Elles ont au delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement encastrée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez reçues envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la camera tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite 1, G., Toronto.

RECONNAISSANCE FATALE — (Suite et fin)



II
Le brave. — Merci, m'dame ..

"International Limited," via Grand Tronc

Service rapide sans égal. Laisse Montréal tous les jours à 9.00 heures a. m., arrive à Toronto à 4.25 heures p. m., Hamilton, 5.25 heures p. m., Woodstock, 6.45 heures p. m., London, 7.20 heures p. m., Chatham, 8.55 heures p. m., Détroit, 9.30 heures p. m., le même jour; Chicago, 7.30 heures a. m., le jour suivant.

Express de nuit rapide pour Toronto, Détroit, Chicago et l'Ouest, 10.25 heures p. m., excepté le dimanche; le dimanche, laisse à 8.00 heures p. m. Bureau des billets pour la ville, 137 rue St-Jacques.

Les événements effacent les événements; inscriptions gravées sur d'autres inscriptions, ils font des pages de l'histoire des palimpsestes.

Le pommier, avec ses fleurs carminées, ressemble à un gros bouquet de mariée de village.

Vois-tu: la philosophie entre femmes, c'est gentil, mais c'est comme en amour, il y manque quelque chose.

Il faut bien se mettre dans la tête que toute la vie consiste dans la société de quelques amis et l'oubli des méchants, autant qu'on peut les oublier.

CONSEQUENCES FATALES

Un simple refroidissement peut avoir les plus tristes conséquences, si l'on n'a pas recours au *Baume Rhumal* pour combattre ses effets.



GRATIS Ce splendide buste en bronze 5 1/2 pouces aux personnes qui voudront à 10c. chacun seulement 2 douzaines de magnifiques lectures hebdomadaires, ornées de véritables photographies de sa Sainteté Leon XIII le plus grand souverain qui existe, et le Premier Ministre du Canada, Laurier. Envoyez nous, et nous vous enverrons les bustes par la poste, vendus à 10c. envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons le buste franco par la poste. ART SUPPLY CO., Boite 1, G., Toronto, Ont.

Il existe encore des peuples si arriérés, qu'ils n'ont dans leur langue rien qui corresponde à nos distinctions de nombre par les substantifs, les adjectifs, les verbes, et pas un mot qui signifie deux, ni même un. Tel est le cas des Veddah, qui habitent dans les forêts du centre de Ceylan. Les indigènes de l'Australie et les Fuégiens sont un peu plus avancés. Ils ont des signes du pluriel, et des noms de nombre. Ainsi, chez les Fuégiens, *moti-nam* signifie un, et *uruhu* veut dire à la fois deux et beaucoup. En Australie, *pmi* signifie un, *eureri* signifie deux, *prica* signifie trois et en même temps beaucoup.



Cook's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, efficace. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 5c. The Cook Company, Windsor, Ont.

Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

Soyons doux si nous voulons être regrettés; la hauteur du génie et les qualités supérieures ne sont pleurées que des anges.

Le peuple, par son caractère, transforme l'opposition en révolution.

BILLARDS

THE BRUNSWICK-BALKE COLLENDER CO.
Les manufacturiers les plus en vue de Tables de billard et de "Pool", de matériel et de fournitures de toute sorte. Nos prix sont toujours raisonnables. Importateurs du véritable drap "Ivan Simonis." La célèbre bande rapide "Monarch," la plus fiable et celle qui est préférée par les experts et les joueurs de profession est sur toutes les tables.
Fournitures du jeu de quille, etc. Tables neuves ou de seconde main, grandeur anglaise ou régulière, à des conditions raisonnables. Pour catalogue et liste de prix, écrivez à
THE BRUNSWICK-BALKE COLLENDER CO.
88, Rue King ouest, Toronto.

Le pain domestique est souvent domestique

mais avec une bonne recette, de la bonne fleur, du lait sucré et du bon Soda, il est facile de faire du pain digestible. Le Soda

Dwight's Cow Brand

facilite la digestion du pain, et c'est le meilleur et le plus pur de sodas.
Vendu en paquets seulement. Livre de 50 c. cartes, franco sur demande.



JOHN DWIGHT & CIE
84 Rue Yonge, TORONTO

Le fer à cheval est encore considéré en beaucoup d'endroits et particulièrement en Angleterre, comme un porte-bonheur. C'est ainsi que lord Roberts, commandant en chef des troupes anglaises dans le sud de l'Afrique, ayant reçu un fer à cheval d'un de ses compatriotes, lui écrivit:

"Je garderai votre fer à cheval comme souvenir, avec celui que j'ai ramassé le jour même où j'ai pénétré sur le territoire de l'Etat libre d'Orange, et un autre que j'ai trouvé à Paardeberg, la veille du jour où le général Cronje et ses troupes ont rendu les armes."

Si le maréchal Robert veut faire ramasser tous les fers perdus par les chevaux anglais dans la guerre du Transvaal, il pourra se constituer une jolie collection.



MODES PARISIENNES



TOILETTE DE SORTIE en drap noir léger avec plastron, dessus de manche et partie de la jupe en drap barreauté de noir et de blanc.

La Mode ci-dessus est enseignée à la célèbre Académie de Coupe de Madame ETHIER, 88 rue St-Denis.

LES YEUX

Si diversement beaux, avec l'éclat mouillé de leurs gemmes vivantes, les yeux sont l'éternelle énigme que les multiples curiosités de l'amour cherchent à déchiffrer, depuis qu'il y a sur terre des âmes avides de se pénétrer les unes les autres. Insondables comme la mer, comme le ciel, comme tous les infinis, tristes ou rieurs, clairs ou voilés, il nous attirent, nous aimantent de leurs regards ; ils ont pour nous toutes les séductions de l'inconnu, de l'au-delà. Mystérieux jusqu'en leurs plus parfaites candeurs, vivant d'une vie étrange et silencieuse toute en ombres et en rayons, on rollots et on apparences, ils sont les lacs muets où passent les pensées, qui paraissent et se dérobent : les lacs au fond desquels dorment les souvenirs, et que les désirs, les angoisses troublent parfois de leurs singularités. Lacs de rêves, lacs bleus, lacs sombres, lacs moirés et changeants, décevants et pourtant si limpides : lacs où viennent se perdre et se noyer tant de choses passées, dont vous fûtes les seuls témoins, où trouvent leur dernière tombe tant de visages à jamais disparus, qui se reflétaient en vous seuls ; lacs d'amour, lacs de douceur, bons refuges où le cœur s'apaise et se rafraîchit ; miroirs des amants, qui y contemplent leur passion : lacs de promesses, lacs de félicité, lacs d'oubli, je ferais d'amoureuses enthousiastes litanies sur vous, sur le charme puissant de vos ondes magnétiques. Car vous êtes tous adorables, vous, beaux yeux calmes, beaux yeux sans angoisses, couleur de fleur ou de ciel, si doux et si clairs, vrais reposoirs d'âme, et vous aussi — vous surtout, peut-être — yeux de perfidie, sources troublées dont on ne voit pas le fond, yeux trompeurs et changeants, si lointains que les pensées s'y dessinent à peine : lacs redoutables, toujours inexplorés, lacs de sortilège, où passent les mauvais esquifs de la trahison et du mensonge.

Il y a des yeux discrets, des yeux timides qui nous suivent dans la vie d'un regard attentif et doux, et rayonnent sur toute notre destinée ; souvent gris ou bleus, ils sont tendres et calmes : ce sont des gardiens qui nous veillent, et nous préservent jusqu'à la mort. O le charme subtil des yeux gris, des yeux patients, des yeux soucieux, que les longs cils voilent souvent, qui ont pleuré, qui ont souffert, et que des rêveries mélancoliques font parfois si lointains et si perdus ! Vous ne l'avez point, jeunes filles, cette grave séduction ; vos yeux rieurs, insoucians et clairs reflètent la pureté, mais aussi l'ignorance, ils viennent de s'ouvrir à la lumière et à la vie, le vin capiteux de l'amour n'y a pas encore fait monter ses fumées ; ils n'ont pas de lassitudes, et s'ils rêvent, c'est d'avenir, non de passé ;

Ce qui luit dans les yeux des vierges,
C'est un songe vague et troublant.

SAINTE-MARIE.

L'IMBÉCILE !

M. Lejeune.—Peut-être ne nous connaissons-nous pas depuis assez longtemps pour que je vous embrasse ?

Mlle Pamela.—Certainement, mais c'est tout de même bien regrettable que nous ne nous soyons pas connus plus tôt.

HUM !

La nièce.—La vue de mon mari était très faible avant notre mariage.

La tante.—Je le suppose.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 930.—Ce corsage est la reproduction du genre surplis cher à nos grand'mères, agrémenté d'un collet inflexible et de manches au goût du jour. Les manches se resserrent au poignet et s'évasent à la terminaison grâce à l'épanouissement des plissés qui partent de l'épaule. Le collet et le plastron sont en soie plissée finement et le corsage est en foulard satiné bleu et blanc.

3 verges $\frac{1}{2}$, 36 pouces de largeur, avec $\frac{3}{4}$ de verge pour collet et plastron, suffiront pour personne de taille moyenne.

No 930 est coupé en dimensions de 32 à 42 pouces, mesure de buste.

No 930.—Corsage surplis.

No 931.—Toilette de fillette.



NO. 930 LADIES' SURPLICE WAIST.



NO. 931 GIRLS' DRESS.

No 931.—Un joli modèle, stylish mais demandant assez de soin dans la confection du yoke et de la manche. Il suffit toutefois de soigner particulièrement l'ajustement de ces deux parties. Le corsage ferme à l'arrière. La jupe est ample surtout derrière.

2 verges, 41 pouces de largeur, avec une verge pour le yoke et les manches suffiront pour fillettes de 8 ans.

No 931 est coupé en dimensions pour fillette de 4 à 10 ans.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 23 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 4 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

Cures Weak Men Free

L'Amour et le Bonheur Assurés

Il s'agit de la rapidité avec laquelle un homme peut guérir la faiblesse des organes sexuels, le varicocèle, la débilité, etc., et donner à ces organes leur plein développement et leur vigueur. Il suffit d'envoyer votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149 Edinco Hull, Detroit, Mich., et il vous transmettra, avec plaisir, la recette gratuitement avec tous les renseignements qui permettent à un homme de se soigner facilement chez lui. Voilà certes une offre généreuse, et les extraits de son courrier quotidien qui suivent sont une preuve éloquente.

"Cher Monsieur.—Veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance pour votre récent envoi. J'ai expérimenté d'une façon sérieuse votre médicament et le résultat a été surprenant. Il m'a réellement remis sur pied. Je suis aussi vigoureux que quand j'étais garçonnet et vous ne sauriez croire comme je suis enrobé."

"Cher Monsieur.—Votre médicament a eu d'excellents effets, en un mot ceux que j'espérais avoir. La force et la vigueur me sont revenues et j'ai repris l'embouppement d'autrefois."

"Cher Monsieur.—Votre envoi a été reçu à temps et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de votre recette ainsi que vous l'avez rédigé. Après avoir fait des applications pendant quelques jours je puis vous dire sincèrement que ce remède est un bienfait pour les hommes affaiblis. Chez moi tout s'est amélioré : dimensions, force et vitalité."

Toute la correspondance est strictement confidentielle, les enveloppes employées étant unies. La recette ne coûte rien et le docteur veut que chacun l'ait.

Un fonctionnaire préposé à la perception des impôts à Durham, ville anglaise, vérifiant les comptes de fin de mai, trouva la balance que lui présentaient ses commis exacte à deux sous près. Notez que le compte se soldait par un excédent de recettes de de près de \$100.000.

N'importe, il manquait ces deux sous il fallait les retrouver.

L'impitoyable fonctionnaire fit recommencer le compte pour voir d'où venait l'erreur. Les commis y parvinrent après plusieurs journées et nuits de calculs ; seulement, comme le travail auquel ils avaient été astreints était un travail supplémentaire, il fallut leur verser une indemnité additionnelle de \$300, mais on avait retrouvé les deux sous.

CEST LE MOYEN

Il faut soigner la grippe et la bronchite avec le *Baume Rhumal*. C'est le seul moyen de s'en débarrasser. 99

Le Devoir d'une Mere

Est de s'instruire sur toutes les maladies particulières à son sexe, afin de les prévenir ou de les guérir au plus tôt. Elle doit connaître la conformation et le fonctionnement des organes délicats afin d'être en mesure d'instruire ses filles sur ce sujet important. Ces connaissances peuvent être obtenues en étudiant le dernier livre de Mad. Julia C. Richard,

"LE GUIDE DE LA FEMME."

Il traite de toutes les maladies des femmes et donne les moyens de les prévenir et de les guérir. Une copie sera envoyée gratis sur réception de rocts. pour couvrir les frais de poste.

MAD. JULIA C. RICHARD,

BOITE 996,
MONTREAL.



Une Recette par Semaine

POUR NETTOYER LES GANTS SANS LES MOUILLER

Mettez les gants de façon à être tendus, faites un mélange de terre à foulon séchée et d'alun en poudre, frottez en les gants partout avec une brosse rude ; époussetez-les et saupoudrez-les bien avec du son et du blanc d'Espagne et époussetez ; s'ils ne sont pas extrêmement graissés, ce procédé les rendra tout à fait propres, mais s'ils sont très sales enlevez la graisse avec de la mie de pain grillé et de la poudre d'os brûlé ; passez dessus un morceau de laine trempé dans de la terre à foulon ou de la poudre d'alun. De cette façon on peut les nettoyer sans les mouiller, ce qui vaut le mieux, car l'humidité les rétrécit et les abîme souvent.

Une ambassadrice, qui était encore à Pékin l'an dernier, contait récemment ses impressions dans un salon. Elle disait l'ennui mortel de Pékin, la vie des Européens, leurs rapports avec l'impératrice, les relations du monde officiel.

Une des plus répugnantes corvées, dont elle eût gardé le souvenir, était l'obligation de recevoir Li Hung Chang.

On a dit à Paris, sans discrétion, pour quelles dégoûtantes raisons ce personnage est le voisin le plus incommode. Mais il paraît qu'en outre, la maîtresse de maison était forcée de subir près d'elle un petit instrument dont n'usait que trop fréquemment le très sonore Li, petit vas qui lui servait, au moins, à la fois, de mouchoir et de crachoir.

Certificats de Personnes Connues

A Toussaint & Cie, Québec.

Messieurs,

Que j'ai donc eu de la chance que mon mari vous ait rencontré ! Vous lui avez conseillé d'essayer votre VIN DES CARMES, et quatre bouteilles m'ont entièrement remise, au point que mes amis ne me reconnaissent plus. Je souffrais depuis des années de débilité générale, et j'avais essayé les médecins et toutes les préparations médicinales en vain. Aujourd'hui, je suis parfaitement bien portante, et ma maigreur a disparu. Ce n'est pas cher, \$3, pour se guérir, et mon cas devra populariser votre excellent vin à Lévis où je suis bien connue.

Votre reconnaissante,

MADAME THOM. LEMELIN,
St-David.

N. B.—Madame Lemelin est l'épouse du du contremaître des usines Carrier, Lainé & Cie à Lévis. On remarquera que la maison Toussaint ne publie que des attestations signées de noms parfaitement connus, et non d'étrangers qu'on n'a jamais vus.

Ah ! ce qui est passé est passé ; on a beau retourner en arrière, se remettre à la place que l'on a quittée, on ne retrouve rien de ce qu'on y avait laissé : hommes, idées, circonstances, tout s'est évanoui.

L'homme est placé dans un tableau dont le cadre ne change point, mais dont les personnages sont mobiles.

Vous Trouverez

Ce que vous cherchez depuis longtemps : un remède infallible contre la Toux, la Consommation, la Dyspepsie, Maux de Tête, Constipation, Maladie du Foie, des Rognons, Rhumatisme, et toutes les maladies des femmes et des enfants, dans le "Bulletin des meilleurs remèdes de familles" dans la page 13 du SAMEDI de cette semaine.

Le Chic, la Variété, le Bon Marché

Voilà certes ce que recherchent ceux qui tiennent à être habillés selon la saison et à renouveler leur toilette comme la nature fait de la sienne. . . .

Pour arriver à toujours être bien mis et à ne pas trop grover sa bourse, il faut de toute nécessité se faire habiller chez un tailleur qui peut, à la fois, vous donner la plus grande valeur pour votre argent. Et puis, on aime à ce qu'un habillement soit fait avec la plus grande rapidité : c'est dans la nature humaine.

N. Léveillé, 138¹/₂ RUE SAINT-LAURENT,

A acquis et conservé la renommée sous le rapport de la Variété dans les étoffes qu'il a en mains, du Chic dans la confection et du Bon Marché. Une visite, et vous ne voudrez plus d'autres tailleurs. . . .

Habillements faits à 24 heures d'avis. Tel. des Marchands 182.

Une vieille paysanne va trépasser. Son curé l'exhorte à une bonne fin.

—Du courage ! Je m'en vais à l'église vous chercher le bon Dieu.

—Si ça vous est égal, monsieur le curé, rapportez plutôt la bonne Vierge. Entre femmes, on s'entend mieux.

La bonne de mon ami Félix se plaignait hier d'un léger accès de fièvre. Le docteur est appelé.

—Avant de me prononcer sur votre cas, explique l'homme de la Faculté, dites-moi si votre pays est fiévreux.

—Fiévreux ? nenni, monsieur. Il est caporal dans la ligne.

Préparation merveilleuse !

La Pommade Anti-Dartreuse et Anti-Herpétique d'Esmonin

Est la plus recommandable pour Eczéma dans tous ses caractères, Lupus, Herpes, Lichen, Teigne, Pelade, Cancer, Diphtérie, Croup, Esquinancie, Erysipèle, Scarlatine, Rougeole, Petite Vérole, Fièvres jaunes, Catarrhe du nez, Névralgie, Mal d'yeux, Hémorroïdes, Rhumatismes articulaires, Panaris, Fourchettes, Brûlures, Coupures, Mourtrissures, Engclures, Cors aux pieds. Vrai Médicament de Famille. 50c la boîte, 10c extra par la poste.

CL. ESMONIN, 31 Sth Main St., Fall-River, Mass.

NOUVEAU RESTAURANT GUST. BOURRASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous. 32 Cote St-Lambert

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

Je tâche de me retirer du monde avec ma propre ostime ; dans la solitude, il faut prendre garde au choix que l'on fait de sa compagnie.

L. N. Bétouray. A. Giroux. J. E. Lalonde.

Royal Silver Plate Co

Plaqueurs en Or et en Argent

VIEILLES ARGENTERIES

(De table et d'ornementation)

ARTICLES DE FANTAISIE, ORNEMENTS D'EGLISE,

... Réparés et Argentés

Prix Modérés. Satisfaction Garantie.

Dorure Une Spécialité

40 COTE ST-LAMBERT

Tél. Bell 1387. MONTREAL

SUPPRIMEZ LE LAIT

Dans l'alimentation des petits enfants

Pendant les Chaleurs de l'Été

ET DONNEZ-LEUR

LA PEPTONINE

La seule nourriture inoffensive et qui les exemptera des maladies trop souvent fatales des temps chauds.

25c la grande boîte. Dans les Epiceries et Pharmacies.



Gros : F. COURSOL, 382 Avenue de l'Hotel-de-Ville, Montréal.

UN MONSIEUR POLI



—Prenez donc la peine de vous asseoir !

LA SOURCE ALPESTRE

*Cette eau, qui jaillit fraîche et pure au flanc des monts,
Tu la retrouveras, là-bas, dans la vallée,
Rondant au grand soleil, lente, tiède et troublée,
Sur un lit de limons.*

*C'est ici qu'il faut boire, ici, près de la source !
Je plains qui n'a jamais connu la volupté
De la soif apaisée après la longue course
Par un beau jour d'été !...*

*Ainsi jaillit, pour l'âme lasse, une eau divine...
Oh toi, qui va cherchant partout le vrai bonheur,
Tu ne le trouveras que sur l'opre colline,
Où mourut ton Sauteur !*

R. SAILLÈS.

PRESQUE LE COMBLE

Un jeune poète ayant dit à un de ses amis qu'il allait consulter le médecin Z..., mais qu'il lui demanderait à crédit, parce qu'il n'avait pas d'argent :

Ne t'avise pas de cela, lui répondit son camarade ; car lorsqu'il est malade, et qu'il se consulte lui-même sur ce qu'il doit prendre, il tire une pièce de cent sous d'un de ses gous-ets pour la mettre dans l'autre.

MÉTAMORPHOSE

Le mendiant.—S'il vous plaît, Madame, secourez un pauvre homme sans famille.

Bonne dame.—Sans famille ? Hier, vous aviez dix enfants malades et vous étiez aveugle !

Le mendiant.—Je sais, Madame, mais les enfants sont morts et l'émotion m'a rendu la vue.

BONNE CAMARADE

Emma.—Pourquoi insistes-tu pour que Mlle Latours s'accompagne elle-même ?

Félicie.—Parce qu'elle joue si fort qu'on n'entend presque pas sa voix.

PAS JUSTE

Le père.—Ruiné ! tout ton argent fondu ! Je suppose que tu as parié sur les chevaux rapides ?

Le fils.—Vous ne me rendez pas justice, père. Tous les chevaux sur lesquelles j'ai parié étaient affreusement lents.

LA SITUATION

Philidor.—Dites moi, Marie, ce que votre père voit dans moi pour qu'il me soit hostile.

Marie (essuyant une larme).—Il ne voit rien du tout dans vous. C'est pour cela qu'il objecte.

OUVERTURE D'UN THÉÂTRE

Le Théâtre National Français, dont le public attendait depuis longtemps l'ouverture, nous a conviés le 12 à une séance qui nous donne une idée de ce que sera ce théâtre. On nous a servi un programme où figuraient MM. L. Laballe, Filion, DeLaunay, Curtal, Moran, Mme Nozière, Mlles Rhéa, DuPlessis, Béran-gère et d'autres.

Cette séance initiale a provoqué un enthousiasme général parmi les connaisseurs et nous permet de prédire au Théâtre National Français une carrière brillante et lucrative.

Remarquons en passant que les prix d'entrée ne sont que de 10, 20 et 30 cents.

OPINION DE L'ÉCOLE DE GUERRE DE PÉKING

—Général, nous sommes bien heureux d'être Chinois, parce que la Chine est la première puissance du monde.

—En effet, c'est prouvé puisque le monde entier se met contre nous...

KLONDYKE MUSIC HALL

Les grandes chaleurs de la semaine dernière, loin de ralentir le mouvement du public vers ce théâtre, n'ont fait, réellement, que l'activer, le grossir. On y est si bien et les attractions ont si vite fait oublier les taquineries de la température.

Cette semaine les nouveautés abondent et le succès est plus vif qu'on jamais. Notons parmi les additions au personnel : Golden et Diamond, jongleurs, Rippy, équilibriste, West, chanteur et danseur et Beusly, équilibriste avec barils. Les autres artistes sont tous dans la meilleure verve. On applaudit beaucoup une désopilante comédie qui, à elle seule, vaudrait 25 cts d'entrée. Ce théâtre est décidément en passe de devenir l'un de nos plus attrayants centres d'amusements.

PARC SOHMER

Plus, à droite et à gauche, augmente le nombre des rivaux du Parc Sohmer, plus aussi ses directeurs augmentent le nombre des attractions. De la musique, nous ne dirons rien, vu qu'elle a maintenant une réputation qui s'est étendue bien au loin. Quant à la partie "variétés" du programme, elle est merveilleusement ou gaie ou sensationnelle et, par-dessus tout, originale.

BAIN DE L'ILE

Inutile de dire que les grandes chaleurs ont rendu plus populaire que jamais le bain du club de natation de l'île Ste-Hélène. Et puis l'administration est si parfaite et tout si bien aménagé, que le public se porte de plus en plus vers ce bain, se payant en même temps un joli tour de bateau.

QUESTION D'ÉCONOMIE



Le monsieur.—Permettez-moi de vous dire que vous avez une curieuse façon de protéger vos vêtements.

La dame.—Pardon ! Je protège mon parapluie qui m'a coûté cinq piastres, tandis que mon chapeau ne m'a coûté que vingt-cinq cents.

Dugazon, fort jovial et de corps assez mince, semblait s'être fait une tâche de mystifier son camarade Desessarts, qui était d'une corpulence extraordinaire. Lorsque la ménagerie du roi perdit le seul éléphant qu'elle possédait, Dugazon alla prier Desessarts de l'accompagner chez le ministre pour y jouer un petit proverbe ; il avait besoin d'un compère intelligent. Desessarts y consent et s'informe du costume qu'il doit prendre. En deuil, en grand deuil, répond Dugazon.

On arrive chez le ministre. " Monseigneur, dit Dugazon, la Comédie-Française a été on ne peut plus affligée par la mort du bel éléphant qui faisait l'ornement de la ménagerie royale, et si quelque chose pouvait la consoler, ce serait de fournir à sa Majesté l'occasion de reconnaître les longs services de notre camarade Desessarts ; en un mot, je viens vous demander pour lui la survivance de l'éléphant." Qu'on se figure les éclats de rire des auditeurs, et l'embarras du pauvre Desessarts. Il sort furieux, et le lendemain provoque Dugazon en duel. On se rend au bois de Boulogne, les deux champions mettent l'épée à la main. Mais alors, Dugazon tirant de sa poche un morceau de craie : " Mon cher ami, dit-il, j'éprouve vraiment un scrupule de me mesurer avec toi ; tu me présentes une surface énorme, j'ai trop d'avantage. Laisse-moi égaliser la partie." Sur quoi, traçant avec la craie un rond sur le ventre de Desessarts : " Ecoute, ajoute-t-il, tout ce qui sera hors du rond ne comptera pas."

Les épées furent mises de côté et l'on alla joyeusement déjeuner.

* *

LE PONT AUX ANES

Cette locution vient de la répulsion de l'âne, qui refuse d'avancer sur un Pont de bois dont les planches mal jointes laissent apercevoir le courant. On sait que l'âne a une telle horreur instinctive de l'eau que, suivant la remarque de Plin le Naturaliste, il se précipiterait dans les flammes pour éviter de se mouiller les pieds.

On se sert de cette expression en parlant des Questions qui ne peuvent embarrasser que les ignorants, comme en géométrie le Carré de l'Hypoténuse. Elle désigne les Lieux communs des anciens Recueils de Solutions ou de Thèmes tout faits, qu'on appelait le Pont aux Anes, à cause de l'interrogatif AN qui commençait toutes les Questions énoncées en latin, par jeu de mots : Pont aux An. Rabelais confirme cette explication dans le passage suivant :

" O qui pourra maintenant raconter comment se porta Pantagruel contre les trois cents géants. O ma Muse, ma Calliope, ma Thalie, inspire-moi à cette heure. Restaure-moi mes esprits, car voici le Pont aux Anes de Logipue, voici le trébuchet, voici la difficulté de pouvoir exprimer l'horrible bataille qui fut faite."

Génin, dans ses Récréations philologiques, donne du vieux dicton une origine anecdotique, tirée de la Farce du quinzième siècle intitulée Le Pont aux Anes.



GAGNEZ
 Cette magnifique horloge de montre au cheminée, en vendant seulement cinquante magnifiques pignes de fantaisie à 10c. chacune. Ecrivez-nous et nous vous enverrons les épingles, lorsque vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons franco par la poste, cette magnifique horloge en bronze doré, 5 X 3 pouces, pourvue de mouvements Américains de qualité supérieure, pleinement garantie. C'est un ornement très attrayant et des plus utiles.
 GEM PEN CO., Boite 124 Toronto, Can.

Les Femmes Intelligentes

Qui tiennent à leur teint ne font jamais usage de cosmétiques et de préparations pour embellir la figure.

Les préparations contenant du caustique n'enlèvent jamais la cause du teint jaunâtre, des boutons et de pustules défigurantes.

Abbey's Effervescent Salt

quand on le prend régulièrement et d'après les directions, va directement au siège de la maladie. Il restaure la santé et le teint, en stimulant d'une manière naturelle les organes digestifs. Quand votre estomac, votre foie et vos intestins fonctionnent parfaitement, votre teint ne laisse rien à désirer.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette excellente préparation peut servir sera expédié franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à The Abbey Effervescent Salt Company, Limited, Montréal. . . En vente chez tous les pharmaciens, à 25c et 60c la bouteille.

DUR LABEUR



Damien.—Ma foi ! il n'y a rien comme les gâteaux que fait ma femme pour nourrir les muscles . . .

KLONDYKE MUSIC HALL

Coin rues Ste-Catherine et Montcalm.
 Ls. POIRÉ, prop. D. BLEAU, gérant
 Semaine commençant LUNDI 13 Août '00

PROGRAMME

GOLDEN & DIAMOND..... Jongleurs
 LES SHAWs..... Danseurs
 DELVILLE..... Comique
 DUVERNAY..... Gommeuse
 BLEAU..... Comique
 CARTAL.....
 KIPPY..... Equilibriste-Jongleur
 WEST..... Chanteur et danseur
 HENSLBY..... Equilibriste avec barils

" J'AI PERDU VIRGINIE "

Comédie en un acte - Distribution

Malplaqué..... DELVILLE, Le Commissaire..... BLEAU
 Baloché..... CARTAL, La femme..... DUVERNAY

Représentation tous les jours de 2 h. à 6 h. et de 8 h. à minuit. Changement de programme toutes les semaines.

LIQUEURS ET CIGARS DE CHOIX

ADMISSION - - - 5 Cents.
 Siège de loge, 25c; loge entière, \$1.

Le Surnom de Bien-Aimé a été donné à Louis XV par le Peuple, pendant la maladie qui le surprit à Metz, comme on le voit dans un sermon prêché devant la Reine par l'abbé Jonot, qui en évoque le souvenir dans un autre Sermon, en 1462 : " J'ai été assez heureux, Sire, dans d'autres circonstances, et en devenant l'interprète de la Nation, d'être le premier à donner à Votre Majesté le nom de Bien-Aimé."

Comme historien, Voltaire est assez sujet à caution, et il commet une erreur quand il écrit à Mmo Du Defant, de Fernay, le 7 Septembre 1774 :

" Savez-vous que ce fut ce polisson de Vadé, auteur de quelques Opéras de la Foire, qui, dans un cabaret à la Courtille, donna au feu Roi le titre de Bien-Aimé, et qui en parfuma tous les almanachs et toutes les affiches?"

Voltaire revient à plusieurs reprises sur cette origine.

Il se peut que Vadé, surnommé le *Callot de la Poésie*, ait célébré ce Surnom dans ses vers ; mais on peut en citer de Panard, composés en souvenir de la convalescence de Louis XV, et qui sont le refrain du *vaudeville* des *Folies sincères* :

Vive Louis le Bien-Aimé !

Tout le peuple ainsi l'a nommé.

Ici, les Poètes, comme le Prédicateur, ne semblent avoir été que les interprètes du sentiment populaire qui a créé le Surnom, plus flatteur qu'il ne mérité.

Aux Gens d'Affaires et Aux Messieurs du Clergé

Outre l'escompte régulier que nous donnons pour les achats au comptant sur nos

MEUBLES ET TAPIS

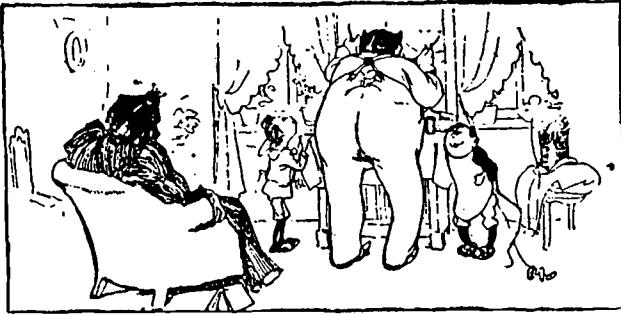
nous donnerons un escompte spécial aux gens d'affaires et aux Messieurs du clergé. Nous paquetons les meubles gratis aux acheteurs en dehors de la ville. Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

NOUVEL ETABLISSEMENT

F. LAPOINTE, 1447-1449 Ste-Catherine,

PRÈS DE LA RUE MONTCALM, MONTRÉAL.

L'ESPRIT D'IMITATION



I

Toto et Fred s'intéressent profondément à la toilette de leur père...



II

...Profitant du sommeil de leur maman, ils s'emparent des cosmétiques et des cirages et...

L'ORAGE PASSÉ

*Le jardin rit. Du fond des pensées allées,
Tous les petits oiseaux chanteurs, en frêle essaim,
Néanmoins s'ébranlent sur le bord du bassin,
Réchauffant leur duret et leur ailes mouillées.*

*Le ruisseau, plus rapide aux gorges des vallées,
Couvre d'épais limon les champs de sarrasin ;
Et, qu'on envoie dans l'air sonore et sain,
Les derniers coups de cloche arrivent... par volées.*

*Vers la glèbe, à nouveau, les laboureurs s'en vont
Et, sous les aulnes — les battoirs et les sarons
Courent le rive et les cancons des lavandières...*

*Au gré de l'air léger se tourne le vanneur,
Tandis que, dans la chambre obscure, entre les lierres,
Pénètre doucement un rayon de bonheur !*

L. FRYSON.

De la Sérénité dans les Afflictions

Lorsque l'âme se répand dans une activité que ne heurte aucun obstacle, lorsque l'intelligence évolue normalement, lorsque l'organisme entier jouit de cet équilibre sain dans lequel toutes les fonctions s'effectuent librement, quoi de plus naturel que la sérénité ?

Cette sérénité n'est qu'un épanouissement animal, elle découle sans effort de la satisfaction béate de l'être, du développement facile de l'individu tout entier. C'est la joie inconsciente qui résulte de l'activité sans contrainte et c'est la force d'expansion dans sa complète indépendance.

Mais qu'une difficulté surgisse, qu'un mur s'oppose à cette dilatation heureuse et voilà l'être froissé, meurtri, souffrant. Que son âme se trouve incomprise, que son intelligence soit inférieure à la tâche imposée, que sa santé s'écroule en un point faible, le voilà vulnérable, atteint.

C'est ici que la force humaine, que l'énergie supérieure peuvent intervenir ; il faut, pour relever l'individu qui s'abat sous le coup reçu, autre chose que ses instincts naturels qui, tout à l'heure, l'épanouissaient ; maintenant, abandonné à lui-même, il fléchirait.

Tel le lion superbe qui, puissant entre tous, secoue sa noble crinière, déploie ses muscles, et rugit majestueusement tant qu'il n'est pas atteint et qui, blessé, fuit dans un antre, courbé et honteux, tel l'être humain, se replie, panse sa blessure, et gémit tristement, oublieux de tout ce qui n'est pas son propre mal.

C'est la lassitude, le découragement d'agir ; et cette défaillance n'épargne aucune âme parce qu'elle est, pour ainsi dire, la conséquence obligée de la contradiction douloureuse entre l'épanouissement des facultés et l'obstacle qui l'entrave.

La vertu vient ici prendre le rôle que la nature seule ne peut remplir.

Il est certain que devant une douleur qui nous atteint, douleur physique, intellectuelle ou morale, nous baïssons la tête ; notre premier mouvement est un accablement inerte, un besoin d'abandonner l'énergie antérieure et de renoncer à la lutte.

C'est alors que le vrai mérite commence ; il faut sourire dans sa souffrance, il faut agir quand on voudrait cesser d'être.

Non seulement la nécessité de continuer à vivre, à agir s'impose, mais encore il faut le faire avec sérénité.

La sérénité, mais c'est la forme la plus héroïque peut-être de la vertu,

puisque'elle demande que l'effort le plus rude soit caché sous un visage calme, puisque'elle demande que les assauts les plus pénibles soient livrés sans un cri, sans un soupir. La sérénité, c'est la résignation douce et sans phrases, c'est le dévouement qui s'ignore, c'est la charité qui se cache.

Pour l'acquiescer, il faut avoir une vertu supérieure, car il y a bien des degrés dans la vertu, et celle qui consiste à souffrir en exhalant mille plaintes, à se dévouer en énumérant tous les sacrifices qu'on s'impose, est d'une qualité vraiment inférieure.

La sérénité du sage s'élève au-dessus de la crispation vilaine due à l'effort ; elle est calme dans les orages, patiente dans les combats.

N'appellez pas sérénité la tranquillité de l'âme qui se trouve dans des conditions si apaisantes qu'elle ne pourrait se révolter sans injustice.

La véritable sérénité, celle qui est, comme la surface unie et limpide, d'une vertu sans égale, témoigne au dehors de la perfection du dedans.

Elle ne s'émeut ni des contradictions, ni des épreuves, ni des souffrances, ni des amères déceptions ; elle plane au-dessus des dissensions ; elle domine le tumulte. C'est un degré difficile à atteindre ; mais le juste qui y parvient se sent, pour ainsi dire, sorti, élevé, au-dessus de la mesquinerie des plaintes humaines, ce ne sont plus les événements qui l'ébranlent, car il les dépasse de toute la vaillance de sa courageuse sérénité. M. R.

VOILÀ LE HIC !

M. Isaacs.—Désolé, Monsieur, mais sans garantie je ne puis prendre ce billet.

Philidor.—Vous plaisantez, moi Philidor, fils de Théophraste Philidor, je n'ai pas besoin de garantie.

M. Isaacs.—Certainement, monsieur, vous n'avez pas besoin de garantie, c'est moi, dis-je, qui en ai besoin !

RIEN QUE CELA

Mlle Fabien.—Je vous donnerai ma réponse dans un mois.

Le jeune Gatien (très amoureux).—Très bien, Mlle Hermantine, très bien, prenez votre temps. Je voudrais seulement savoir si ce sera oui ou non.

ARGUMENT DE TOTO

Le bon monsieur.—Vous ne devriez pas jouer au basse-ball le dimanche, mes petits.

Toto.—On ne joue pas, on pratique pour la partie de demain.

SUR LA GRAND'ROUTE

Trampinel.—Cette femme m'a appelé chien.

Jambard.—C'est cent fois préférable que si elle eut appelé son chien, il me semble.

CHANGEMENT DE ROLES

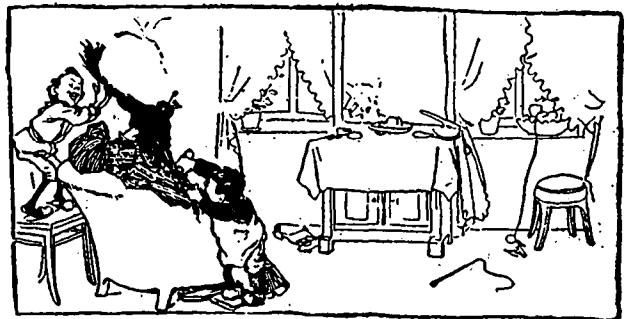
Boff.—Tu as placé ton fils dernièrement dans ton magasin pour lui montrer les affaires. Comment se tire-t-il d'affaires ?

Toff (avec un soupir).—Très bien, c'est lui qui me montre à présent.

LA SÉANCE EST REMISE

Le régisseur (devant le rideau).—Nous protestons énergiquement, mesdames et messieurs, contre l'inqualifiable procédé de la blanchisseuse qui vient de faire arrêter pour une somme de quarante cents, qu'il restait lui devoir, l'acteur qui devait remplir le rôle du roi Crésus.

L'ESPRIT D'IMITATION — (Suite et fin)



III

...se mettent en devoir de donner à la chevelure de leur mère le style adopté par le papa.

IV
Réveil !



A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

Le temps fait pour les hommes ce que l'espace fait pour les monuments : on juge bien des uns et des autres qu'à distance et au point de la perspective ; trop près, on ne les voit pas ; trop loin, on ne les voit plus.

* *

Quand on partage les souffrances du pauvre, on a le sentiment de l'inégalité sociale ; on n'est pas plutôt monté en voiture que l'on méprise les gens à pied.

Moulin à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

colportent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les détails perfectionnements. J. A. GODIN, Fabricant 298 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal Tel. Bell East 1114

... DE ... Montréal à Paris

(VIA LIVERPOOL ET LONDRES)

LE GUIDE DU VOYAGEUR, de M. J. E. Costin, est précisément celui qui se recommande le plus à ceux qui vont se rendre à Paris durant l'Exposition. Il donne les plus minutieux renseignements sur tout. Grâce à ce Guide on s'épargnera beaucoup d'ennuis et de dépenses.

Prix : 25 cts

En vente au BUREAU DU "SAMEDI"
35 rue St-Jacques

—Vous êtes du jury de l'Exposition :

—Oui ; nous avons 375 récompenses pour 400 exposants ; vous ne vous imaginez pas comme il est dur de trouver les 25 qui n'auront qu'une mention honorable.

* *

Une intelligence supérieure n'enfante pas le mal sans douleur, parce que ce n'est pas son fruit naturel et qu'elle ne devait pas le porter.

Trois Ans... en Canada.

Roman Canadien
Illustré.

Prix 25 cts réduit à 10 cts.

EN VENTE AU
Bureau du "SAMEDI"
35 RUE ST-JACQUES.



THE "BEST" LAMPES A GASOLINE

La lumière la plus économique, la plus puissante du monde. Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances. 100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix de lampes en trois mois.



A VENDRE PAR
The Modern Light
2116 Ste-Catherine,
MONTREAL.
Agents demandés.

112 Rue Vitre
Coin St-Laurent

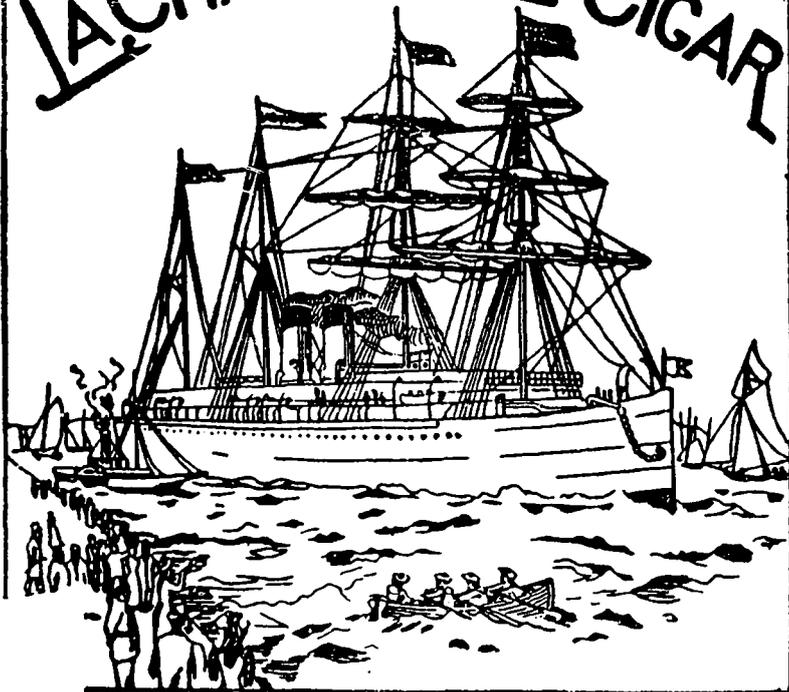
J. S. Dumas
PHOTOGRAPHE
MONTREAL

TROP FRANC



Mlle Laideronne. — A tout prendre, il n'y a rien de beau comme la nature, n'est-ce pas ?
M. Leec. — Pas dans les environs rapprochés, toujours.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DVC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français
EN VENTE : Nouvelle collection de beaux volumes illustrés, à 50 cts le volume. L'Otage, de René Maizeret.
PROCHAINEMENT : L'Aiglon, le chef-d'œuvre d'Edmond Rostand.
Commandes remplies à 3 semaines d'avis.



LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigaro l'Etiquette HADD & PELLETIER

Extra Bon :
LE "LIBERTY" La Crème...
des Cigares à 10c.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

Places d'Eté

Taux pour Touristes à partir de Montréal :

PORTLAND ET RETOUR \$10.50
OLD ORCHARD ET RETOUR \$11.00

SERVICE de MONTREAL, PORTLAND et OLD ORCHARD

Quittent Montréal..... à 8.00 a. m. et 8.45 p. m.
 Arrivent à Portland..... à 5.45 p. m. et 6.40 a. m.
 Arrivent à Old Orchard..... à 6.46 p. m. et 7.34 a. m.
 Quittent Old Orchard..... à 7.45 a. m. et 8.00 p. m.
 Quittent Portland..... à 8.15 a. m. et 8.30 a. m.
 Arrivent à Montréal..... à 6.50 p. m. et 7.20 a. m.

Service de Convois Amélioré entre MONTREAL & OTTAWA

Départ de Montréal	17.45 a. m.	Arr. Ottawa	11.30 a. m.
"	11.00 p. m.	"	11.25 p. m.
"	14.10 p. m.	"	17.35 p. m.
"	17.50 p. m.	"	10.15 p. m.
"	15.50 p. m.	"	10.10 p. m.
à Ottawa	16.10 a. m.	Montréal	19.50 a. m.
"	19.00 a. m.	"	11.30 a. m.
"	14.30 p. m.	"	16.40 p. m.
"	17.09 p. m.	"	10.10 p. m.
"	8.00 a. m.	"	11.00 a. m.

Tous les jours, tous les autres convois circulent tous les jours, excepté le dimanche.

Bureau des Billets de la ville, 137 rue Jacques et à la Gare Bonaventure.

The Ottawa River Navigation Co.

Ligne de Vapeurs pour la Malle Royale

MONTREAL ET OTTAWA

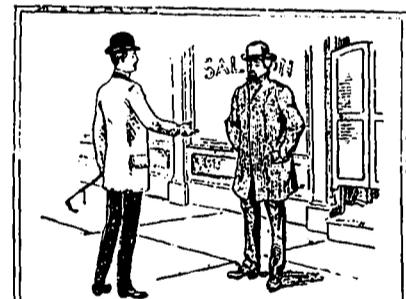
Excursion à CARILLON

Par le vapeur-palais "SOVEREIGN," \$1.00, tous les jours (dimanche excepté). Prenez le train de 8 h a. m. du Grand Tronc pour Lachine.

DESCENTE DES RAPIDES. — Prenez le train de 5 heures p. m. pour Lachine. Voyage aller et retour, 50 cts.

Le ciel fait rarement naitre ensemble l'homme qui veut et l'homme qui peut.

Quand la liberté a disparu, il reste un pays, mais il n'y a plus de patrie.



Pourquoi ne cessez-vous pas de boire ?

Si votre désir pour les liqueurs est plus fort que votre volonté, prenez la "CURE DIXON," elle vous débarrassera de ce terrible désir. Voyez ce qu'elle fait pour les autres, elle fera la même chose pour vous. La guérison est garantie dans tous les cas. Lisez la lettre suivante.

T. R., 8 mai 1900.

J. B. LALIME, Gérant de la Dixon Cure Co, Montréal.

Monsieur, — Ayant suivi le traitement au "Gold Cure" et n'ayant pas été guéri, je me décidai à suivre le traitement de la "Dixon Cure" et j'en suis très satisfait, car depuis 18 mois je n'ai pas eu le goût de prendre un seul verre de boisson. Votre, etc., — S...

Pour plus amples informations, s'adresser à

J. B. LALIME,

Gérant de la Dixon Cure Co.

572 Rue Saint-Denis, Montréal.

— OU AU —

Dr MACKAY, Belmont Retreat, QUEBEC.

Toute communication strictement confidentielle.

On cite en Amérique de jolies femmes qui rehaussent leur beauté de toilettes extraordinaires. L'une d'elles a porté récemment à Chicago une robe garnie de point de Bruxelles, qui valait quelque \$8,000. Cependant, une robe plus belle que celle-ci se fabrique en ce moment, et se fait à Paris. Elle sera toute de métal et de pierreries. La jupe est d'or et d'argent martelés, si délicatement qu'ils sont devenus flexibles et forment un tissu léger. Les bijoux sont disposés de manière à couvrir de rangs de perles, d'étoiles de diamants et de toutes sortes de cercles le cou, les épaules, les bras et les mains. La poitrine sera décorée d'étoiles et de croissants, qui se seront de rubis, de diamants, et d'émeraudes.

A qui est destinée cette toilette ? On ne sait. Vêtra-t-elle de feux une idole américaine, russe ou péruvienne ? Brillera-t-elle sur les épaules menues et noires d'une petite princesse hindoue ? Sous quelles lumières fera-t-elle étinceler ses constellations ? Il semble qu'elle soit le comble des splendeurs de la parure. Cependant, ici encore, l'infériorité des Occidentaux est notoire. Les Japonais, dont le goût est si sobre, restent leurs maîtres en magnificence. Et la princesse Sado, femme du prince héritier, a reçu un trousseau, composé de toilettes parisiennes et de costumes japonais, qui a coûté six millions.

On croit généralement que les avaleurs de sabres sont des prestidigitateurs très habiles, que leurs sabres sont à ressort, et ainsi de suite. C'est une erreur absolue. Les médecins ont étudié le cas de plusieurs de ces saltimbanques : ceux-ci avalent bien réellement les sabres, et des sabres qui, pour être émoussés à la pointe et au tranchant, n'en sont pas moins en pur acier, et sans ressort.

Les lames ont de 40 à 50 centimètres de longueur, et on les choisit bien droites : des baionnettes par exemple. Il faut un an de long et pénible apprentissage pour arriver à s'enfoncer le sabre dans l'œsophage sans se blesser. L'homme se tient bien droit, et son torse ne doit pas subir le moindre déplacement, car la pointe du sabre est en pleine estomac. Il ne peut garder ce sabre pendant plus de quinze secondes, durant lesquelles il retient sa respiration. Il est d'une grande sobriété, car l'usage des boissons alcooliques ferait trembler la main qui enfonce, puis retire la lame.

Après tout, cet exercice est infiniment moins extraordinaire que beaucoup d'opérations chirurgicales que l'on pratique dans l'estomac en introduisant dans celui-ci, tantôt une sonde, tantôt un minuscule appareil photographique, tantôt un jeu de miroirs, tantôt une pince, etc.

Caisse Nationale d'Economie

Nous venons de recevoir le rapport mensuel de la Caisse Nationale d'Economie du 31 juillet 1900 qui a déjà un capital inaliénable, après dix-neuf mois d'opération, de \$16,794 97 et compte déjà 3,918 sociétaires inscrits jusqu'à date. Ces chiffres démontrent le progrès de cette nouvelle société et on plus la confiance illimitée avec laquelle le public a reçu ce genre d'assurance qui a été créé dans un but purement philanthropique.

Les personnes désireuses de s'affilier à cette société peuvent le faire en s'adressant à Arthur Gagnon, Sec. Trés., au Monument National ou aux agents autorisés.

Madame CHARLES MORIN

Guérie de pertes qui l'affaiblissaient beaucoup par les Pilules Rouges de la Cie Chimique Franco-Américaine.

Les pertes trop fréquentes et trop abondantes sont la cause d'une grande faiblesse chez les femmes, elles rendent le teint pâle et terne et ruinent le système. Ces femmes doivent prendre les Pilules Rouges à la dose de deux, trois

Voici ce que dit Madame Morin :

"Je souffrais de pertes continues depuis longtemps lorsque j'ai commencé à prendre les Pilules Rouges. J'étais très faible et même je tenais le lit depuis presque quatre mois, croyant de voir mourir, lorsque je me suis décidée à écrire aux



fois par jour, immédiatement après les repas. Elles doivent aussi éviter de trop marcher, de trop travailler, de lever des objets pesants, et, en un mot, prendre tout le repos possible. C'est important dans leur cas, si elles veulent guérir vite et profiter des grandes vertus curatives des Pilules Rouges. Elles ont guéri Madame Morin et elles vous guériront aussi.

"Médecins spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, au No 274 rue Saint-Denis et de prendre les Pilules Rouges.

"Je pris du mieux rapidement, et je revins après quelques semaines de traitement à la santé. Aujourd'hui, je suis heureuse de pouvoir dire que je suis parfaitement guérie des maux dont je souffrais lorsque j'ai commencé le traitement. Mes pertes sont arrêtées et je suis devenue forte, régulière et courageuse.

"DAME CHARLES MORIN,
 "St-Octave de Métis, P.Q."

Les vraies Pilules Rouges se vendent toujours en boîtes contenant cinquante pilules et ne se vendent jamais au cent ni à 25 cts la boîte ; elles ne sont pas non plus jamais vendues de porte en porte par les colporteurs. Si votre marchand ne les tient pas, elles vous seront expédiées sur réception du prix : 50 cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE



GRATIS

Aux personnes qui voudront seulement que deux douzaines de superbes épingles à ceintures parisiennes à 10c. chacune. Ces épingles sont les plus fashionables qui viennent de France. Ecrivez-nous et nous vous enverrons les épingles aussitôt que vous les aurez vendues ou voyez-nous l'argent et nous vous enverrons cette belle montre franco par la poste. Le boîtier est en nickel poli. Elle est pourvue de mouvements Américains et elle tient exactement le temps : avec du soin elle durera pendant 10 ans. Premium Supply Co., Boite 15, Toronto.

PROPOS DE RUE

— Quel sale temps.
 — Oui, je crois que depuis que la terre tourne c'est la mer qu'est dessus.

Les crises de nerfs qui tournent souvent à l'avantage des jolies femmes, sont presque toujours funestes aux nations.

La moquerie est souvent indigence d'esprit.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....
 (N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

61-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 16.

Tributs Mortuaires...



Si vous voulez avoir ce qu'il y a de plus nouveau en fait de tributs mortuaires, allez à...

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES,

No 1756 RUE STE-CATHERINE (près St-Denis).

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépot général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux États-Unis: G. L. de MARTIGNY, pharmacien Manchester, N. H.

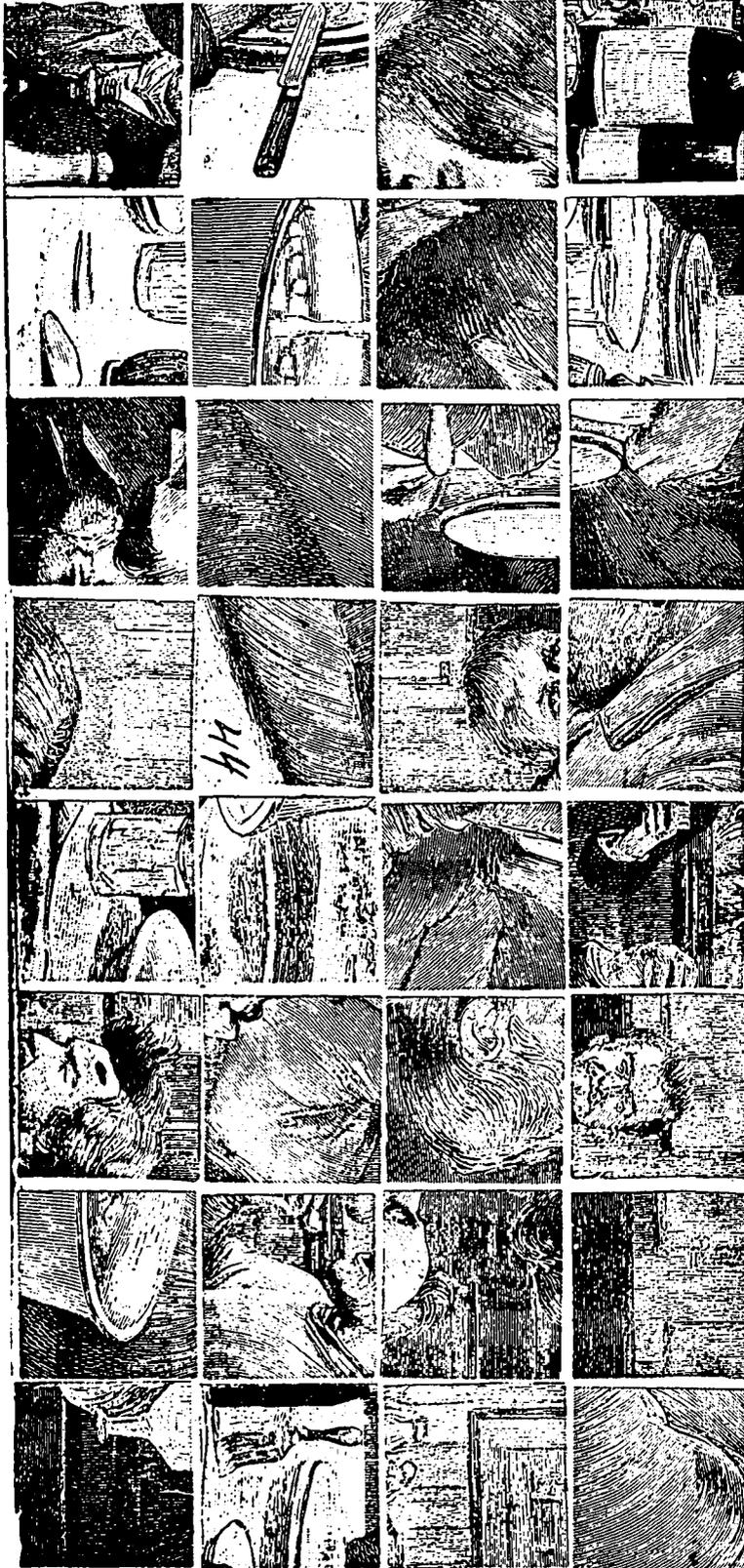
SECRETS



Nous enverrons Gratis un Livre de Secrets à toute Femme Mariée qui nous en fera la demande. Ecrivez de suite.

THE DR. WILSON MEDICAL CO. MONTREAL.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 247



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: DEJEUNER DE CÉLIBATAIRES.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adresses sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participeront au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 22 août, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du Journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

Le mariage n'a été inventé que dans l'intérêt de la femme; s'il n'est pas indissoluble, je vois à peine quel en serait l'objet.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D'CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES
Composées)
De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Le printemps pourrait encore s'appeler Primevère comme autrefois, nous qu'en devenant vieux il a laissé à sa fille, la première fleur dont il se couronne.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'amaigrissement des parties. Envoyé sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui



GRATIS. Aux personnes qui veulent 1 douzaine de paquets contenant chacun 18 pilules en acier de qualité supérieure à 10cts. le paquet. Ecrivez nous et nous vous enverrons les pilules par la poste. Lorsque vous les aurez reçues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons franco par la poste cette superbe épiglotte ornée de 11 magnifiques perles qui entourent un centre en or ajouré et orné d'une magnifique turquoise. TOLEDO PEN CO., Boite 15, Toronto, Can.

Pour Guérir le Rhume en Un Jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

EN CHINE

Le lieutenant. — Est-il dur à démolir, cet arsenal chinois, amiral ?
L'amiral (allemand) — J'avoue que je ne l'aurais pas cru aussi solide ! C'est moi qui l'ai construit !



HOMMES JEUNES OU VIEUX

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

GRATIS

Une boîte de Remèdes valant \$1.00.

Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre qui traite des maladies particulières à l'homme donnant une description des organes spéciaux. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur.

THE QUEEN MEDICINE CO.

Boîte A, 947, Montreal.



Institut d'Optique

... AMERICAIN ...

1856 Rue Sainte-Catherine, Montreal

(Coin rue Cadieux, 2e Porte à l'est.)

Seule maison à Montréal dans la FABRICATION de VERRES "Cristal de Roches, Diamants combinés", et de toutes couleurs, pour Lunettes et Lorgnons, etc., taillés et ajustés à ordre et sur commande exclusivement, selon la FORCE de la VUE, guérissant les maladies d'Yeux, les inflammations de toutes SORTES, donnant l'ÉNERGIE et la VIGUEUR aux NEURTS OPTIQUES et rendant la VUE FORTE pour bien VOIR de LOIN comme de PRÈS.

NOTICE. — Tous nos merveilleux VERRES Optiques, Ophthalmiques, etc., sont importés des plus célèbres manufactures des États-Unis et d'Europe, et confectionnés à l'Institut par nos OPTICIENS SPECIALISTES pour la GUERISON D'YEUX.

Consultations et Examen de la Vue GRATIS.

Ouvert de 8 heures a.m. à 8 heures p.m. Le dimanche de 11 h. p.m. à 4 heures p.m.



2 dames recevront dans les salons privés les malades.

Toutes PRESCRIPTIONS d'OCULISTES seront SOIGNEUSEMENT remplies.

NOTICE. — Nous sollicitons les CAS difficiles, désespérés et déjà abandonnés des Médecins de venir nous voir et d'essayer nos CÉLÈBRES VERRES d'Optiques, etc.

EN GARDE. — Si vous tenez à vos yeux, n'achetez jamais vos Lunettes ou Lorgnons des Pedlers, car les hôpitaux sont remplis de leurs victimes.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 18 AOUT 1900 (1)

LA DAME BLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

FLEUR D'ORCÈSSE

LV -- LES GUICHETS

(Suite.)

Et, cependant, un tremblement nerveux l'agitait irrésistiblement. Il mit tous ses soins à empêcher Chooneur de s'en apercevoir. Il restait, en effet, deux autres guichets à passer.

Risquer d'échouer au port par suite d'une faiblesse dernière?... — Ah ! grondait-il intérieurement, je me ferais tuer plutôt !

En effet, il ne pouvait même plus tenter de s'ouvrir un passage par la force, il avait laissé son couteau à Marcial, au pauvre captif, en vue d'événements qu'il ne pouvait prévoir.

Chooneur ni aucun de ses collègues n'avaient d'arme dont il pût se servir pour s'ouvrir un passage, les geôliers de la Tour de Londres quittant leur armement avant de sortir.

Devant lui, la cohue des gardiens s'écoulait dans le sombre couloir imparfaitement éclairé.

Ils ne tardèrent pas à se présenter devant le second guichet.

— Que la paix soit avec vous, frère Morfard, dit Chooneur au pieux et rigide quaker qui occupait ce poste.

— Merci, mon frère; le Seigneur a dit au peuple de Jérusalem : " Que vos intentions soient pures, et vous ferez votre salut."

— Amen ! répondit le gentilhomme, ces paroles religieuses produisant chez lui, à ce moment, une impression profonde.

Ce mot, l'accent avec lequel il fut prononcé, fut, pour le quaker, la meilleure des garanties.

— Amen ! répéta-t-il.

Et, comme le précédent gardien, il n'éleva aucune difficulté.

— Maintenant, conjectura le gentilhomme français, je crois que je pourrai m'échapper enfin de ces terres d'enfer, où l'on vous sauto avec des prières... comme les morts !

Une intense préoccupation pesait cependant sur lui : l'émotion qui saisit l'être au dernier moment, à la minute suprême.

Son compagnon s'en aperçut.

— Tu ne dis plus rien, camarade. Serais-ce le regret de quitter la forteresse ? Tu n'aurais peut-être envie d'y rester ?...

Henri de Mercourt frémit.

A plusieurs reprises déjà, le vieux porte-clefs, si expérimenté sur toutes les ruses des prisonniers pour reconquérir leur liberté, avait eu de ces phrases ambiguës qui, chaque fois, faisaient passer des frissons dans les moelles du prétendu geôlier.

Henri de Mercourt mesura avec angoisse la distance qui le séparait encore du dernier guichet, celui après lequel il n'aurait plus qu'à compter avec la police de Somerset.

C'est-à-dire à recommencer un combat plus dangereux peut-être, puisque le danger serait partout et inconnu !

— Oui, insista le vieux geôlier en le regardant avec attention, on dirait que tu as quelque chose... mon nouveau camarade... Et le regard que tu viens de jeter sur le guichet...

Il s'arrêta et posa sa main pesante sur l'épaule du gentilhomme.

Par un effort dans la violence tu fis tout, Henri de Mercourt parvint à imposer à son corps le calme le plus complet, et, continuant à marcher, sans affectation :

— Tu as raison, ami Chooneur, dit-il d'une voix dont le halètement semblait de la gravité. Par moment, j'ai des regrets. Le monde au dehors ne me plaît plus. J'apprécie cela surtout après avoir causé avec Morfard, le gardien du second guichet. A ces moments-là, je voudrais m'enfermer dans un couvent. Seulement, je ne suis pas noble et je ne pourrais être que frère lai ; il me faudrait travailler, faire la cuisine pour les autres religieux. C'est ce qui me retient.

Pour le coup, à ces paroles inattendues, toutes les défiances du vieux geôlier tombèrent. Et, pour la seconde fois, éclatant de rire :

— Tu l'as bien dit, c'est ce fou de maître Morfard qui déteint sur toi. Il n'est pas trop de gin que tu m'as invité à aller boire en ta compagnie pour te raconter le moral... On voit que tu es novice !

Ils arrivaient en face du dernier guichet.

— O ma douce étoile d'amour ! pria mentalement Henri de Mercourt, ne m'abandonnez pas !

— Ale et whisky, voilà le mot de passe, dit au gardien le vieux gardien mis définitivement de bonne humeur et prononçant joyeusement des noms de boissons.

— Wine et brandy, ajouta le gentilhomme sur le même ton, en imitant son compagnon.

— Eh ! le père Chooneur est bien disposé ce matin, observa le gardien. Avec des mots de passe semblables, vous irez l'un et l'autre au bout du monde !

En attendant, ils étaient sortis !

Henri de Mercourt promena son regard autour d'eux, chercha le ciel blanchissant, et emplit ses poumons de l'air vif du matin.

Il lui semblait renaître.

Il avait la sensation que doit éprouver un homme enterré vivant et qui se voit enfin exhumé de sa tombe.

— Libre !... libre !... répétait-il en lui-même.

Le geôlier des souterrains l'arracha à son extase.

— C'est le moment d'aller nous aiguiser l'appétit en dégustant le fameux nectar en question, n'est-ce pas, camarade ?

Et nonssant droit devant lui :

— Houp ! en route pour le cabaret à l'enseigne de *La Rose*, où maître Norbert Robby sera aise de servir des filèles serviteurs de la reine.

Ces derniers mots rappelèrent de Mercourt à toute la réalité.

Ce bandit de Robby allait certainement le reconnaître. Il le dénoncerait, amènerait la salle entière, pleine de geôliers, contre lui.

Cette fois, Chooneur mettrait pour vrai sa main sur son épaule, et il ne serait sorti de la Tour de la Tour de Londres que pour y rentrer ; il n'en aurait visité les cachots souterrains que pour être enterré dans l'un d'eux. Il n'était même encore que trop près de cette auberge maudite.

A son tour, il arrêta son compagnon :

— Voyons, mon vieux Chooneur, tiens-tu principalement à boire du bon, du vrai gin ? Du gin comme en dégustent seuls les grands ?

— Fichtre ! Si tu connais un endroit où l'on en trouve ?

— Certainement.

— Et c'est ?...

— Au *Léopard de bronze*, à deux pas. Je n'en bois pas d'autre !

— Tu crois qu'il vaut mieux que celui de *La Rose* ? objecta Chooneur, incrédule et regardant avec obstination du côté du cabaret de Norbert Robby, pour lequel il venait de sentir l'attraction de l'habitude.

— Comment, si je le crois ! J'ai un frère valet d'écurie chez le duc de Yorkshire. Il ne prend pas son gin et son whisky ailleurs qu'au *Léopard de bronze*. C'est celui que boit lord Somerset lorsqu'il vient dîner chez le duc, et il le déclare excellent.

— Allons, fit Chooneur en se résignant, puisqu'il est duc de Somerset lui accorde ses suffrages, un geôlier de St. Séguar ne peut bien en goûter pour une fois.

Et faisant une conversion à droite, il suivit Henri de Mercourt.

Il était temps : Norbert Robby venait d'apparaître sur sa porte, et regardait précisément de leur côté.

LVII -- ARMES PARLANTEES

Un quart d'heure après, deux hommes portant l'uniforme peu enviable des geôliers de la Tour de Londres faisaient leurs entrées dans la salle principale d'un cabaret sur la devanture duquel était peint, en couleur marron, un léopard dévorant un chevalin.

Au-dessous ces mots : *Au léopard de bronze*.

L'un de ces hommes était Chooneur, notre connaissance des souterrains de la vieille prison anglaise ; l'autre, le écote Henri de Mercourt, seigneur de Kervien.

Le premier chercha un angle afin de s'y installer commodément.

Son compagnon examina la disposition de la salle, parut remarquer qu'elle était terriblement délaissée par le jour levé, quo sa position, juste à l'entrée, en facilitait singulièrement l'accès aux indiscrets.

Et, toutes ces constatations rapidement faites :

— Ti donc, ami Chooneur, dit-il, le gentilhomme, comme nous, car des serveurs de St. M. j'este tout presque gentleman, savonner la divine liqueur qui nous attend, dans une salle commune à tout le populaire ! On serait capable de ne pas nous donner le cru de derrière les fagots que je vais commander.

Et désignant une autre salle en retrait, indistinctement plus cachée :

— Suivez-moi, allez. Je connais les écuries !

Le vieux sanglier lit la grimace.

Cependant, puisqu'il avait tant fait que de venir chercher si loin

(1) Commencé dans le numéro 11, page 127.

le "nectar" que lui avait promis son pseudo-collègue, il consentit à se rendre à son oburgations, afin de ne pas manquer le régal annoncé.

— Ici, dit son compagnon, c'est la salle réservée le soir aux gentilhommes et aux bourgeois huppés.

Chooner inspecta l'endroit avec une moue peu enthousiaste.

Le séjour dans ses souterrains étroits et nauséabonds lui faisait, une fois dehors, apprécier les salles vastes, spacieuses, bien éclairées.

Henri de Mercourt aurait bien voulu se séparer de lui dès sa sortie de la prison, où sa compagnie lui avait été si utile pour franchir les guichets. Ne le pouvant pas, au moins tenait-il à prendre ses précautions, craignant qu'il ne se trouvât dans Londres trop de gens intéressés à lui mettre la main au collet, depuis les événements accomplis cette nuit.

La salle dans laquelle ils se trouvaient maintenant offrait, à ce sujet, certaines garanties.

Cachée à la vue des passants circulant dans la rue, elle échappait à la tentation que risquait d'avoir un argousin de Somerset de glisser son œil louche par l'entre-baillement de la porte, afin de voir si quelque gibier de sa chasse ne s'y trouverait point par hasard.

Le faux géôlier frappa du revers de la main le plateau d'une table de chêne, pour appeler l'hôte.

— Holà ! commanda-t-il, du gin, de ton vieux, de celui que tu tiens dans des cruchons de grès. Et vite !

Le cabaretier hésita : la boisson qui lui était commandée était, en effet, celle qu'il servait aux gens de qualité. Il inspectait en même temps le costume de ses consommateurs d'un air peu encouragé.

Enfin, il pensa qu'ils avaient dû dépouiller quelque prisonnier.

Il serait donc payé : il les servit !

— Or ça, dit le pseudo-guichetier remplissant le gobelet de son compagnon, déguste-moi ce breuvage, ami Chooner, et dis-moi si tu as bu son pareil chez Norbert ?

Le vieux gardien des souterrains flaira le liquide en connaisseur. en ingurgita religieusement une lampée, et se recueillit.

— Parfait ! prononça-t-il enfin. Parfait !

Un projet venait de naître dans l'esprit d'Henri de Mercourt.

Si, après sa sortie de la Tour de Londres, il avait subi la compagnie du vieux Chooner parce qu'il ne pouvait faire autrement, il pensait à présent à tirer partie de cette circonstance.

Chooner aimait à boire les liqueurs de haut goût, Chooner résumait en lui tous les défauts des gardiens de prisons ; restait à savoir si la seule qualité qu'on lui attribuait était bien réelle, s'il était incorruptible.

Et le gentilhomme venait de songer à profiter de ce qu'ils étaient là, vis-à-vis, le verre à la main, pour essayer de le griser, et faire à Chooner, ivre, les propositions et les offres qu'il pouvait être dangereux à faire à Chooner à jeun, le gaillard étant peut-être capable d'avertir la police, — afin de toucher une gratification.

— Que je tire lord Mercy et mon fidèle Martial de cette affreuse prison, se disait-il.

Il y avait cependant pour lui un danger terrible à s'attarder ainsi auprès de la Tour de Londres.

Le changement de costume, l'abrutissement absolu dans lequel l'ivresse avait mis Joveler avait empêché jusqu'alors qu'on ne le reconnût.

Mais bientôt, complètement dégrisé, le géôlier prisonnier allait parler, expliquer, — autant qu'il le pouvait, — ce qui s'était passé.

C'est alors que le costume usurpé par le vicomte de Mercourt allait devenir terriblement dangereux.

Le gentilhomme s'en rendit compte. Mais il n'hésita pas.

Il n'avait que cette occasion d'arracher le père d'Ellen à son tombeau, de délivrer le fils de Jean Dacier.

L'amour et la reconnaissance, la soif du devoir accompli s'unirent en lui pour lui faire braver ce nouveau péril.

Et à la cruche de gin bientôt absorbée, une autre s'ajouta encore.

Chooner, la langue épaissie, répétant pour la vingtième fois que le cru que l'on buvait chez le duc de Yorkshire était bien le plus fameux du monde, commençait à tenir des propos incohérents.

Le moment était venu pour son partenaire de sonder le fond de sa conscience. Personne autour d'eux, les cabarets n'étant guère fréquentés à cette heure matinale.

— Ami Chooner, m'est avis qu'il vaut mieux être attablé devant un gobelet d'étain rempli de liqueur finement aromatisée que de faire les cent pas dans les souterrains. Entre nous, n'est-ce pas ton idée à toi aussi ? commença de Mercourt, encouragé par le vide absolu du cabaret.

À ce moment, la porte de la rue grinça légèrement. Le compagnon de Chooner dressa l'oreille.

Mais le bruit se tut.

Chooner, insullissamment ivre ou cherchant une réponse dans son cerveau alourdi, n'avait rien répliqué.

Son compagnon allait recommencer sa question, lorsque, projetée par le jour de la rue, une ombre s'allongea en face de l'entrée.

— Oh ! oh ! pensa le faux géôlier, que signifie ceci ?

La porte extérieure du cabaret, ouverte avec une telle précaution, avec une telle habileté de main surtout, qu'il avait d'abord douté du témoignage de son ouïe, et l'ombre d'un corps allongée maintenant sur le parquet, tout cela comportait une signification pleine de menaces.

La nuit, il aurait conclu à l'intrusion de quelque détrousseur de profession ; mais, à cette heure, si ce n'était pas un malfaiteur, ce ne pouvait être qu'un aigrefin de mylord duc, ainsi qu'on appelait Somerset.

Henri de Mercourt achevait à peine de faire ces réflexions qu'un grand corps, mince et dégingandé, apparut à la place de son ombre, suivi presque aussitôt d'une autre forme humaine ronde et ballot-tante.

Les deux particuliers, afin d'étouffer le bruit de leurs escarpins chargés de ferrailles, marchaient sur le côté de leurs semelles.

À la vue des deux géôliers assis dans la seconde salle, ils retombèrent sur leur aplomb ; mais pas assez vite cependant pour que le gentilhomme ne s'en fût aperçu.

S'il n'était pas normal de voir des gens prendre de telles précautions, il n'était pas non plus ordinaire de rencontrer des gardiens de la Tour de Londres attablés dans les salles retirées, consacrées, d'habitude aux seules personnes de quelque qualité et à la bourse bien garnie.

Aussi les deux nouveaux venus échangèrent-ils un coup d'œil expressif et reportèrent-ils, avec une acuité singulière, leur regard torve sur les deux buveurs.

Chooner, roulant lourdement dans les méandres de son cerveau la question à laquelle il n'avait pas encore répondu, ne s'étant même pas aperçu de leur entrée.

Quant à son compagnon, la main encore posée sur le tour de son gobelet à demi-vidé, il feignait le lourd écrasement de l'homme qui attend un peu de place pour boire encore.

Les deux intrus, après leur première impression, s'aperçurent rapidement de son apparente ivresse et parurent hésiter.

Puis le plus petit, l'individu aux jambes de basset, renifla, eut une grimace de son visage pareille au museau du chien qui flaire.

Et il s'avança.

Son camarade le suivit, et ils s'assirent à deux tables plus loin, en gens policés qui désirent ne gêner personne.

Policés, oh ! oui, ils le paraissaient terriblement à Henri de Mercourt.

L'homme aux jambes courtes, au torse rebondi, appela de sa voix de Fausset, l'hôte enfermé dans sa cuisine, et demanda de la bière pour lui et son compagnon, en gens qui désirent sans doute conserver toutes leurs facultés et l'usage de leurs moyens.

Le faux géôlier avala une gorgée de gin et laissa retomber sa tête trop lourde dans sa main, ce qui eut l'avantage de masquer son visage presque en entier... En même temps les étudiant à travers les interstices de ses doigts, il demanda :

— Qu'est-il donc arrivé que ces deux limiers m'ont l'air d'être ici en expédition ? Est-ce que ce léopard dévorant un chevreuil peint sur l'enseigne serait réellement des armes parlantes, et serais-je tombé dans la gueule du léopard ? Que s'est-il donc passé.

LVIII — UN PEU SYMPATHIQUE SOUVENIR

Tandis que Henri de Mercourt se demandait ce qui motivait la venue des deux argousins présumés au cabaret du *Léopard de bronze*, sa pensée se rapportait à la Tour de Londres.

C'est que des événements importants venaient effectivement de s'y produire. Qu'on en juge : Joveler, ayant fini de cuver son vin, avait été fort surpris de se trouver emprisonné et, qui plus est, emprisonné dans la forteresse même où il exerçait ses fonctions.

On l'a vu, tandis qu'on le traînait, qu'on le transportait plutôt à ce nouveau logis, faire des efforts surhumains pour prononcer quelques paroles, se faire connaître et dénoncer même le faux géôlier qui portait son propre costume.

Une fois tombé sur le grabat de son cachot, la nature avait repris tous ses droits et il avait dormi lourdement.

À son réveil, son intelligence était un peu éclaircie.

Aussi, une véritable stupéfaction, bientôt suivie d'une indignation sincère, s'était emparé de lui.

Il s'était jeté sur la porte de sa cellule, la martelant des pieds et des poings, si bien que le géôlier était arrivé résolu à lui imposer silence avec des moyens coercitifs employés à cet effet.

Mais Joveler avait hurlé son nom et ses qualités.

— Prisonnier, moi ! moi, le géôlier du bastion de la demi-Ronde ?

On avait fini par aller aux informations, des collègues étaient venus reconnaître le pauvre diable, si tant est que le porte-clés méritât ce titre de compassion.

Et il avait bientôt été démontré qu'un des deux conspirateurs dénoncés par Norbert avait profité de l'ivresse du geôlier pour changer de vêtement avec lui, et s'évader, tandis que son complice occupait les agents.

Joveler, mis aussitôt en présence de Martial, reconnu en lui le moins important des deux marins aux générosités desquels il s'était si goulûment laissé prendre.

C'était donc le chef, le plus dangereux des jeux conspirateurs assurément, qui leur avait échappé !

Aussi les ordres les plus énergiques avaient-ils immédiatement été donnés afin de s'emparer, coûte que coûte, de l'homme tout audacieux et assez adroit pour avoir joué de la sorte les émissaires de Sa Majesté.

Et, à cette heure, cinquante des meilleurs limiers du lord-chief de justice battaient Londres dans tous les sens, munis du signallement que Joveler et surtout Robby avaient reconstitué de la façon la plus détaillée.

Ce dernier avait mis un véritable acharnement à exciter les sbires, auxquels il exposait tous les renseignements destinés à faciliter la capture du client qui l'avait pourtant toujours si généreusement payé.

En se dérobant, le prétendu Lionel, c'était, on s'en souvient, le nom adopté par le gentilhomme français, l'empêchait de toucher en le prix de sa trahison : c'était une escroquerie, un vol.

Et le digne frère et émule de l'aubergiste de la Tweed était littéralement enragé et aussi quelque peu inquiet.

Ceci explique l'entrée des alguazils dans la salle commune du *Léopard de bronze*.

Partis en chasse, ils avaient glissé un coup d'œil à l'intérieur, par habitude du métier.

L'un d'eux, poussé par l'instinct, s'était même aventuré plus loin ; l'autre avait suivi.

Et maintenant, ils étaient assis à deux ou trois mètres à peine des deux hommes aux costumes de gardiens de la Tour de Londres, qu'ils trouvaient retirés, d'une façon qui leur paraissait de plus en plus extraordinaire, dans cette salle reculée.

Aussi, dans l'apparente discrétion qui les avait empêchés de se rapprocher d'une manière inconvenante des deux buveurs, s'étaient-ils placés entre eux et la porte.

— Oui, marmonna Chooner, fameux gin, mais les souterrains...

Un hoquet lui coupa la voix. Henri de Mercourt ne releva pas la conversation, se félicitant de n'en avoir pas dit davantage, un mot du vieux porte-clés étant suffisant pour mettre sur la voie les deux hommes qu'il sentait à côté aux écoutes, aux aguets.

A mesure qu'il les étudiait davantage, un souvenir renaissait en lui.

Il lui semblait avoir aperçu déjà quelque part, mais comme dans une brume, ce grand corps dégingandé, surmonté de cette figure blême et osseuse, au nez en bec d'oiseau de proie, aux yeux de bête de nuit.

Tout à coup, il se souvint.

Que le lecteur se rappelle, lors du premier voyage du vicomte de Mercourt de Kervien à Londres, alors qu'il n'était pas contraint de cacher sa personnalité, car il commandait alors, pour le compte du roi de France, le beau galion *Le Saint-Michel*.

Qu'il se reporte en arrière, à ce moment précis.

Depuis que le pavillon fleurdéliné du *Saint-Michel* flotte en face de Londres, le vicomte cherche Ellen Mercy, il la demande à tous les échos, on s'en souvient !

Désespéré, l'âme en deuil, il erre au milieu de la nuit sur les bords désolés de la Tamise, lorsque des bandits, qui le guettent depuis longtemps sans doute, se jettent sur lui afin de l'assassiner.

Le duc de Somerset, qui est au courant de ses démarches, a stipendié ces assassins.

Mais comme toute pierre jetée dans l'eau voit la répercussion de sa chute fatalement prolongée au loin, à l'infini, nous l'avons dit alors : " Ce sont là des événements sur lesquels nous reviendrons plus tard. "

Or, dans l'espèce de squelette aux traits louches et sinistres que le gentilhomme français observait à la dérobée depuis un moment, il venait de reconnaître un des meurtriers lancés sur lui par Somerset.

Dans un jaillissement de feu arraché au choc des lames d'acier, il avait vu luire ces yeux d'orfraie, se dessiner la courbe de ce nez caractéristique, semblable au bec du vautour.

Puis, cette longue taille efflanquée, ces bras ininterminables qui, trompant la parade, permettaient au spadassin de planter son poignard dans le flanc de la victime qui lui avait été destinée, ce poignard dont la pointe avait effleuré Henri de Mercourt, il les reconnaissait bien, malgré l'heure de ténèbres que l'on avait choisie alors pour se débarrasser de lui.

— Oui, je revois la scène, il guidait les autres. Il suffit de l'avoir entrevu une fois pour le reconnaître toujours. Eh bien ! tant mieux,

il sera quelque chose comme mon héraut d'armes avec Somerset : il est assez méprisable pour l'homme à qui je l'enverrai !

Le gentilhomme traqué, comprenant aux premiers regards de ces individus qu'ils l'avaient reconnu ou au moins soupçonné, et qu'il n'aurait pas fait un pas dans la rue sans les avoir à ses trousses ; doutant même qu'ils le laisseraient sortir de cette salle, las de fuir, de lutter dans l'ombre, sans avoir affirmé au moins une fois sa personnalité, s'était révolté à la fin contre la fatalité des événements !

Il voulait que Somerset sût que l'homme contre lequel il avait lancé sa police était le gentilhomme français qu'il avait essayé de faire assassiner, qui retrouverait Ellen malgré ses sbires, ses spadassins et ses geôliers, et qui vengerait lord Mercy !

Henri de Mercourt vida donc son gobelet, dans lequel il n'avait versé qu'un filet de liquide, tandis qu'il remplissait chaque fois celui de son partenaire.

— Dis donc, mon Chooner, persilla-t-il, ne trouves-tu pas déraisonnable que nous buvions, nous, du gin à une couronne le cruchon, tandis que ces messieurs, à côté, s'amertament avec de la petite bière, comme pour nous narguer ?

Un grognement lui répondit : le vieux sanglier n'avait pas du tout l'ivresse commode.

Et puisque son camarade avait l'air de vouloir taquiner ces gens qui montraient leurs peu sympathiques faces, il donna de la voix.

Les deux sbires avaient eu un tremblement de joie : l'homme était ivre, et il venait de se trahir ; les geôliers de la Tour de Londres n'avaient, en effet, pas l'habitude de telles dépenses.

Il était évident, pour eux, que l'homme par lequel Joveler avait été dépoillé de son costume préméditait l'évasion de quelque prisonnier d'importance, et, dans ce but, dépensait sans compter en essayant de dévoyer quelques-uns de gardiens.

On avait interrompu son manège auprès de Joveler : les deux argousins arrivaient juste à temps pour le prendre sur le fait avec un autre.

Ils clignaient de l'œil, se voyant déjà touchant une belle prime.

Mais ils furent absolument déconcertés lorsque le gentilhomme, baissant brusquement sa main, se démasquant tout à fait se tourna vers eux, les apostrophant avec la voix pas très sûre des gens qui ont trop bu :

— Eh ! messieurs les bourgeois, savez-vous que c'est très mal de boire maigrement de la bière comme vous le faites : Or ça, il y a des escabeaux à côté de nous. Vous plaise y siéger ; mon ami et moi-même entendons que vous nous fassiez l'honneur de jouer au poker un flacon de la liqueur réellement estimable qui est sur notre table.

Les deux argousins s'interrogèrent du regard.

La proposition leur convenait assez : il devait être facile, du reste, de gagner avec des gens ivres.

Et, dans le jeu, l'homme dans lequel ils flattaient déjà leur victime, sous l'influence de l'alcool, livrerait peut-être bien des révélations.

Ils bredouillèrent un acquiescement reconnaissant.

Le sbire au corps de chien basait prit place cérémonieusement auprès de Chooner, qui, aussitôt, regarda de travers sa corpulence encombrante.

Son collègue vint s'asseoir auprès du vicomte, prêt à le coiffer de sa longue taille, à planter, sur ses épaules, ses angles, qui cramponnaient comme des griffes.

Décidément, rien ne pouvait ni leur convenir.

Le vicomte Henri de Mercourt fit apporter un nouveau flacon, et la partie commença.

LIX. — DÉFIN

Faisant les honneurs de la table avec l'abandon et l'apparence le plus inconscient, le gentilhomme français prodigua aux nouveaux venus les amabilités excessives des gens qui ont l'alcool gai.

Chooner était maussade, lui souriant : chacun son genre.

Et dans son expansion, il remplit les gobelets jusqu'au bord, le sien comme celui des autres, et tint absolument à trinquer.

L'agent placé à côté de Chooner aspira le fainet pénétrant de la liqueur ; son visage s'empourpra de gourmandise, et, profitant d'une telle aubaine, il vida son verre avec une componction à peine déguisée.

Son collègue lippa à la hâte la moitié de son verre, mais le reposa, dominé par le désir de conserver la proie qu'il sentait sous sa main.

Avec la générosité d'un ivrogne qui ne paie pas, Chooner remplit de nouveau les gobelets, celui du gentilhomme ayant été à peine effleuré.

— A la vôtre, messieurs les bourgeois, toasta derechef le faux geôlier.

A cette seconde tournée, l'œil de l'agent aux jambes de chien basset commença à s'irradier de petites flammes humides.

Quant à son collègue, plus retenu, une légère teinte pourpre piqua seulement le coin de sa joue.

On jouait et naturellement, les deux argousins gagnaient.

Durant ce temps, le grand diable placé à côté d'Henri de Mercourt, détaillait le signalement communiqué par Norberg.

— Bon, pensa-t-il, voici, sous l'oreille droite, la petite cicatrice longue d'un demi-pouce, signalée par Robby, marque de quelque pointe d'épée entrée là. C'est bien notre homme.

Le faux géôlier, d'un coup de coude maladroît, renversa à cet instant son goblet.

Il s'aperçut, en réalité, de l'extrême attention dont il était l'objet de la part de son voisin.

— Pichue pichue ! dit-il.

Et il remplit son verre ainsi que ceux des autres.

Le grand escogriffe se hâta de boire, pensant bien que ce serait la dernière rasade, car il mourra en sourdine, à son camarade, les liens avec lesquels il avait coutume de maîtriser ses clients.

— Alors, ces messieurs sont bien réellement gardes de prison à la Tour de Londres ? demanda-t-il d'un ton sous la gouaillerie duquel se sentait une soude menace.

Le compagnon d'Henri de Mercourt se redressa sous le doute injurieux, à son avis, contenu dans cette question.

Et, tapant lourdement sur son thorax :

— Choisissez, pour vous faire honneur, gardien depuis de quarante ans des cachots souterrains du donjon, s'il vous plaît, mes maîtres !

— Mais, monsieur ?... hésita l'escogriffe en se penchant à demi sur le faux géôlier qu'il dévorait de ses yeux enflammés d'alcool.

Henri de Mercourt tira tranquillement d'une bourse bien garnie une guinée d'or et la posa sur la table, afin que l'hôtelier ne perdît rien.

Les yeux des scribes papillotèrent à la vue de l'or dont il était porteur.

— Je vous dirai qui je suis quand vous aurez fait réponse à cette question, répliqua-t-il alors en reculant légèrement son escabeau. Vous êtes des agents de Somerset, n'est-ce pas ?

— Oui ! Et toi, tu es l'individu qui a pris le costume de Joveler ! s'écria l'escogriffe en faisant siffler sa lanterne.

Mais il n'eut pas le temps de se jeter sur le gentilhomme.

Celui-ci, en posant sa question, avait envoyé la main sur un des cruchons restés sur la table.

Et à peine sa réponse sortait-elle de ses lèvres, que le squelette tout en longueur de l'argousin vacilla, son vilain nez d'oiseau de proie écrasé, son crâne à demi ouvert sous la cruche de grès lancée en plein dans son visage, à toute volée, comme un projectile.

Le bandit eut un hurlement de rage et de douleur ; il tira son poignard.

Un coup d'escabeau, lui arrivant en pleine poitrine, lui fit faire ouf !

Il sortit qu'il manquait sur ses longues jambes, son poignard lui échappa, et il tomba en arrière en criant à l'aide.

Son collègue, accourant les bienheureux effets de l'alcool, se souleva comme un logue, pour se jeter sur le gentilhomme.

Mais Chooner n'avait pas compris grand-chose à ce qui venait de se passer si rapidement. Nous l'avons dit : il n'avait pas l'ivresse pacifique.

Comprenant seulement que ces deux civils après l'avoir nargué leur uniforme, s'attaquaient au corps des géôliers de la Tour de Londres, il planta ses grosses pattes sur l'argousin.

— Lâchez-moi ! hurlait l'autre. Service du lord-chief.

Chooner, étourdi par ce mot magique, détendit ses doigts.

L'argousin sauta alors sur la table avec une agilité dont on l'aurait cru incapable.

Mais le gentilhomme avait eu le temps de s'emparer du poignard du blessé.

— Arrière ! gronda-t-il, ou malheur à toi !

— La porte ! siffla le grand escogriffe en se redressant péniblement.

Et les deux sbires se serrèrent contre la porte afin de l'empêcher de fuir, les lanternes à l'air, l'un d'eux le poignard au poing.

Quant à Chooner, comprenant tardivement, dans son cerveau un peu dégrisé par ce brusque dénouement, de quel côté étaient les représentants de l'autorité, il se rapprocha instinctivement de leur côté.

Le gentilhomme français se trouva alors seul, au milieu de la salle, les trois hommes rangés vis-à-vis de lui contre la porte.

— Ah ! vous êtes les agents de Somerset ! lança sa voix stridente. Et vous voulez avoir qui je suis ?

— Eh bien ! écoute, toi qui viens de marquer au visage pour ta vie. Je suis le vicomte Henri de Mercourt de Kervien celui que, sur l'ordre du même Somerset, tu tentas, avec quelques acolytes de ton espèce, d'assassiner une nuit aux bords la Tamise.

L'œil ensanglanté du bandit se distendit.

— Tandis que tu étudiais mes signalement, le tien me revenait, et je t'ai marqué pour te reconnaître encore mieux désormais.

— Et maintenant, lumière de potence, allez porter mon défi à votre maître, allez dire à mylord duc, comme vous l'appellez, allez dire à Somerset le bandit que moi, Henri de Mercourt, gentilhomme français, je lui crache mon mépris au visage, et qu'un jour vengeur viendra où nous nous retrouverons face à face !

Les trois hommes, absolument dégrisés, se tassèrent contre la porte, croyant qu'il allait essayer de faire par là.

Mais le gentilhomme eut un rire de dédain, et lança à leurs pieds le poignard qui les avait fait reculer.

— A lui ! hurla l'escogriffe en essayant le sang qui l'aveuglait.

Et les trois partirent en courant, les mois tendus.

Mais de Mercourt sauta légèrement sur une table, et, de là, sur l'ontablement de la fenêtre placé derrière lui.

Les argousins n'avaient pas songé à cette issue : un cri de rage leur échappa. Un éclat de rire leur répondit, et celui dont ils avaient cru si facilement avoir raison disparaître, tandis que l'agent aux jambes torses s'élançait vers la porte le poignard à la main.

LX. — L'HABIT FAIT LE MOINE

A travers les ruelles étroites et sombres, le gentilhomme disparut. Et, une demi-heure après, Henri de Mercourt arriva à la porte d'un frippier.

Ces industriels ayant toujours en la spécialité d'habiter des issues à peu près désertes, il put s'assurer facilement que nul ne l'apercevait au dehors.

Il entra vivement.

Il était donc parvenu à dépitier l'agent de Somerset sorti du *Leopard de bronze* à sa poursuite.

Il ne manquait pas de géôliers de la Tour de Londres par les rues de cette forteresse. Et l'argousin, lancé par les passants, qu'il interrogeait, dans trois ou quatre directions différentes, n'avait pas tardé à revenir bredouille et rejoindre son camarade sur les facès peu intéressants duquel le cabaretier était occupé à poser des compresses.

Mais cet habit de porte-clés devenait réellement par trop périlleux.

Soul, désarmé, pour lutter contre un personnage investi d'une puissance quasi-souveraine, traqué par les créateurs de cet homme, la partie était trop rude pour qu'Henri de Mercourt différât de prendre la première précaution qui s'imposait.

De là sa visite chez ce brocanteur.

Sans s'arrêter dans sa boutique, il entra dans l'arrière-magasin.

Le marchand avait d'abord fait le geste de s'opposer à cette intrusion dans son domicile privé, mais l'uniforme des géôliers de Sa Majesté la reine Elisabeth était de ceux que l'on avait appris à craindre.

L'homme suivit dans son visiteur dans la cuisine, où un angle de laquelle ce dernier s'était arrêté.

— Que désirez-vous donc ? interrogea-t-il d'un ton d'humour.

— Te faire gagner quelques demi-couronnes.

Le visage du frippier s'éclaira alors.

— Voyons, n'as-tu pas dans tes défroques quelque habit à ma taille ?

— Un habit de gentilhomme ?

— Tu te moques, je crois ! De ce que les portes-clés de Sa Majesté la reine ne sont point gentilhommes, il ne s'en suit pas qu'ils ne soient dignes de l'être.

Et, jetant un coup d'œil sur quelques hardes suspendues dans un cabinet voisin :

— Tiens, voici un vêtement qui me conviendra parfaitement.

— C'est celui d'un déchargé de bateaux : il est presque neuf.

— Il fera très bien mon affaire : on n'en pas chercher là-dessous master Honburry, futur sergent porte-clés de mylord duc.

Et, se penchant vers le marchand :

— Car si je viens acheter ce costume chez vous, honnête bourgeois que vous deviendrez un jour en l'honneur, s'est parce que je sais que vous êtes un homme discret, et que ce qui se passe ici ne sera pas répété ailleurs.

Le frippier eut un geste de protestation.

— Voici ce que vous ; j'en lave aujourd'hui la femme d'un des prévôts de la geôle, une farouche dans les beaux grâces de laquelle je me suis insinué.

Un citadin venait de passer devant la boutique.

Henri de Mercourt jeta au dehors un regard inquiet et poussa la porte de communication.

— Et vous comprenez, ajouta-t-il, que si le prévôt savait que c'est à moi qu'il doit la mésaventure qui va lui arriver, je serais cassé

aux gages. Et il ne manquerait pas d'en être instruit si l'on m'apercevait aujourd'hui autour de sa demeure, avec mon costume qui serait une dénonciation.

Le brocanteur eut un sourire largement approbatif : il comprenait cela.

—Je vais donc revêtir cet habit de portefaix, si modeste qu'il soit, vous laissez le mien que je viendrai vous reprendre dans quelques jours. Mais pas même une allusion à personne, si vous tenez à faire de bonnes affaires, car on n'a pas qu'une connaissance dans la ville de Londres, vous savez ?

Le marchand jura ses grands dieux qu'il ne soufflerait pas un mot à âme qui vive de cette substitution, prévoyant une série de jolis bénéfices avec le gaillard que lui paraissait être ce nouveau client.

Ayant de nouveau vanté la qualité, l'état de conservation de la défroque qui lui cédait il la lui fit payer trois fois sa valeur, en bon juif anglais et en vrai brocanteur qu'il était.

Le gentilhomme passa alors dans le cabinet où se trouvait le costume sur lequel il avait jeté son dévolu, et commença à se dévêtir.

Ce fut avec un véritable soulagement qu'il se vit débarrassé du costume "emprunté" au porte-clés Joveler durant son sommeil, à l'issue du festin de Balthazar terminé si tragiquement.

Certes, l'habit qu'il venait de revêtir en échange n'était guère brillant.

Mais, au moins, il n'avait pas vu les larmes des infortunés, des innocents enchaînés dans le fond des geôles.

Cependant, une fois travesti, transformé de la sorte, Henri de Mercourt dit au fripier :

—Ainsi que je vous l'ai dit, je viendrai vous reprendre cet uniforme.

Et avec une gaieté forcée :

—Je viendrai le reprendre, à l'issue de notre lune de miel. Il ne faut donc pas qu'on le voie ; cela arriverait aux oreilles du prévôt, il pourrait soupçonner la vérité, et vous perdriez ma pratique, puisqu'il me ferait révoquer de mon état de geôlier.

Le revendeur fit la grimace : un chaland qui payait si largement, sans trop marchander !

—Je vais le porter dans ma chambre, dans l'armoire de ma femme, se hâta-t-il de déclarer. Attendez-moi un instant.

Il s'éclipsa et revint trois minutes après, allégé du costume, en déclarant qu'il se trouvait en tel lieu de sûreté que serait bien malin qui le découvrirait.

C'était ce que désirait Henri de Mercourt. Les agents de lord Somerset ignoraient ainsi son nouveau déguisement.

De plus, il lui resterait la possibilité, assez scabreuse, il est vrai, de venir reprendre cette affreuse livrée le jour où cela deviendrait nécessaire.

Il jeta une guinée sur la table.

—Diable, je n'ai pas de monnaie pour vous rendre, fit le marchand, en se grattant l'oreille.

—Gardez tout, répliqua le gentilhomme du ton d'un homme qui fait un énorme sacrifice. Le reste sera pour la place occupée par mon costume au fond de l'armoire de votre chère dame.

Le brocanteur se confondit en remerciements.

Certainement, protestait-il, pour un client aussi généreux, il conserverait cet uniforme autant de temps qu'il le voudrait.

—Maintenant, reprit Henri de Mercourt, votre maison, comme celle de tout brocanteur qui se respecte, doit avoir une double issue ?

Son interlocuteur s'inclina.

En effet, les marchandises qu'il achetait n'étaient pas toujours de provenance avouable.

Et plus d'un parmi ceux qui venaient, à la brume, lui proposer un bijou ou un paquet de hardes, dénichés Dieu sait comment, aimaient fort à dépister la curiosité indiscreète des archers du guet égarés parfois dans les environs, et de sortir les mains vides, mais la poche pleine, par une autre porte que celle où les avait vus entrer.

—Venez avec moi, dit-il.

Il ouvrit la porte de sa cuisine, lui fit traverser une petite cour.

—Ce couloir-ci, dit-il, conduit à une impasse qui donne derrière l'ancienne église des moines récollets ; cette autre porte donne sur le corridor d'une maison voisine ; vous n'aurez qu'à le suivre, et vous vous trouverez sur les bords de la Tamise.

—Merci, répondit le gentilhomme.

Et choisissant cette seconde issue, il longea le corridor tortueux et obscur qui venait de lui être désigné.

Un instant après, il débouchait sur le bord du fleuve au milieu des travailleurs auxquels son costume le faisait ressembler, en se disant :

—On a beau dire : l'habit fait souvent le moine.

Quelques hommes étaient étendus au soleil, devant le large flauve boueux roulant ses flots épais sur les quais primitifs, ombreux de ce qui devait être la puissante cité d'échange et de négoce : Londres !

Henri de Mercourt jeta sur tout ce qu'il voyait un regard attentif et alla s'asseoir sur un mat couché à terre.

Là, il se mit à songer.

Il avait réussi à échapper aux argousins chargés de se saisir de lui.

Quelques jours s'écouleraient sans doute encore avant qu'ils eussent découvert sa nouvelle identité.

Il lui restait donc à bien employer ces quelques jours.

En effet quelles tâches n'avait-il pas à remplir !

Délivrer Martial, le fidèle écuyer dont l'abnégation lui permettait de respirer, à cette heure, l'air pur du dehors, lui apparaissait comme un devoir sacré.

Henri de Mercourt n'avait consenti à le laisser seul avec les argousins ligués contre lui que parce que Martial le lui avait démontré, sa liberté était indispensable à la délivrance future de Martial lui-même.

—Mais, comment faire pour aller le chercher dans cette affreuse bastille ? se dit-il.

Et un mot, un nom plutôt jaillit à son esprit :

—Somerset ! . . .

Somerset, le tout-puissant ministre, le criminel favori d'Élisabeth, l'homme auquel le gentilhomme avait envoyé son défilé incensé,

—Oui, Somerset qui, à cette minute même, apprend l'onde de la bouche de ses argousins et assassins potentés que je suis revenu à Londres, que je me suis introduit dans l'incantation, en fermées, emmurées, ses victimes, et que j'ai vu lord Mercy . . .

Approcher Somerset, se trouver seul à seul avec lui, et appuyer la pointe d'un poignard sur sa poitrine.

Lui arracher ainsi l'ordre d'élargissement de Martial, celui sur ce de lord Mercy . . . lui arracher le secret de la retraite ou de la captivité d'Ellen, ah ! oui voilà le but, le moyen ! . . .

Délivrer les prisonniers, retrouver celle qu'il aimait toujours et toujours davantage !

—Ellen . . . murmura Henri de Mercourt, Ellen, où êtes-vous ?

Il eût fallu que son esprit, pareil aux oiseaux migrateurs, pût franchir les espaces, et, passant la frontière, se transporter vers le Nord de la verte et poétique Écosse.

Là, il l'eût retrouvé.

Que ne pouvait-il, emporté par une inspiration soudaine, se remettre en route, pèlerin éternel, et venir repaquer sa tête et son corps fatigué par la marche, sous les ombres sombres du manoir de Claymore ?

Que ne le pouvait-il, aimant fidèle et vigile, alla d'écarter d'elle, et aussi de Marie d'Avenel, les dangers qui les menaçaient !

Elles qui se trouvaient seules encore dans l'antique demeure édifiée jadis par les seigneurs d'Avenel . . .

Seules avec Halbert l'ancien et vieux chasseur ; avec Mysie, sa compagne paisible, et Tabbie qui sauva, protégea, éleva la frêle enfance de Marguerite . . .

Marguerite dont Henri de Mercourt ne connaît pas, ne peut pas heureusement deviner l'existence . . . car ce serait pour lui le dernier coup . . . un coup mortel !

Elles sont seules dans le manoir isolé, Walter d'Avenel n'étant point revenu encore.

Au dehors le vaillant highlander à qui son malice, en déloignant, a confié la garde des alentours du château veille sur leur repos et entoure leur résidence écartée de sa protection, durant les heures de la longue nuit.

A son côté, sa forte et large épée scameille, toujours prête à jaillir du fourreau.

Des dogues énormes et aux bajoues pendantes restant à nu leurs crocs redoutables, l'aident à exercer sa faction, couchés durant le jour et détachés la nuit.

Mais il est nécessaire que cette surveillance se fasse sans relâche, sans défaillance, car fréquemment des bruits étranges ont attiré son attention sous le bois.

Les dogues ont grondé souvent d'une façon inquiète, en se tournant vers certains points de la forêt.

L'Écossais, alors, les a lancés dans ces directions, s'avançant en même temps que son épée joue bien dans le gaine de fer.

S'enfonçant lui-même sous les arbres, il n'a point de personne.

Mais, le lendemain, à ces mêmes places, il apercevait des traces visibles de pas.

La première fois, il avait posé son large pied sur l'empreinte

relevée, pensant que ce pouvait être des marques laissées par lui-même, dans sa faction, la veille.

Mais, maintenant il les reconnaissait.

Et en les relevant, chaque fois que les mêmes bruits inquiétants s'étaient fait entendre, durant la nuit, autour du manoir, il murmurait maintenant :

—L'ennemi !...

Oui, il avait raison : c'était bien l'ennemi.

A plusieurs reprises, il constata même que d'autres empreintes différentes s'ajoutaient parfois à celles qu'il avait appris à trop bien reconnaître.

Le rôdeur nocturne se faisait donc accompagner par d'autres individus dans ses desseins évidemment mal intentionnés.

Certaines nuits, il avait même semblé à l'Écossais que l'on rôdait sourdement autour de lui.

On aurait dit que les sinistres coureurs tâchaient de l'approcher sans être vus.

Un moment, il n'en put plus douter, ils cherchaient à le frapper par derrière.

En effet ; alors le highlander faisait face aussitôt, la main sur son épée. . .

Les bruits cessaient.

Et s'il avançait, c'était bientôt un froissement de branches dans une retraite rapide.

Aussi l'Écossais portait-il maintenant, en plus de son épée une paire de pistolets soigneusement chargés.

Plus d'une fois, il en saisit la crosse, prêt à faire feu dans la direction où il entendait fuir cet insaisissable, cet invisible ennemi.

Mais il se ravisait.

—Tirer, faire feu, se disait-il, ce serait réveiller, ce serait troubler ma maîtresse.

Et il se contentait de chercher des yeux l'adversaire trop lâche pour l'affronter en face.

Il ajoutait :

—Lady d'Avenel, dans la mélancolie où la plonge l'absence de son mari, a besoin de calme. Lui apprendre qu'un danger la menace ne ferait qu'ajouter à ses maux.

Et il ne parla à personne de ce qu'il avait observé.

Halbert, l'ancien chasseur, eût été certes un compagnon précieux dans cette occurrence.

Eh bien ! il ferait appel à son aide le jour où ce serait absolument indispensable.

Mais jusqu'à ce moment, il se tairait, car le brave serviteur confierait peut-être ses alarmes à Mysie ou à Tibbie et la châtelaine ne tarderait pas à être instruite de ce qui se passait.

La tranquillité qui était nécessaire à Marie d'Avenel serait alors détruite pour elle comme pour lady Ellen... l'amie la sœur de sa noble maîtresse.

—Sans mes dogues, pensait le highlander, je ne pourrais lutter contre ces mystérieux ennemis qui cherchent à me frapper dans le dos. Mais tant que les braves bêtes donneront de la voix, je ferai luire la pointe de ma claymore, regrettant de n'avoir pas réussi encore à lui faire un fourreau de leur corps !

Cependant, le matin venu, il disait à Halbert :

—A vous de veiller maintenant. Et faites-le bien, car le pays est troublé. Moi, je vais prendre le sommeil nécessaire pour le faire plus attentivement encore, la nuit venue.

Dans la pleine clarté du jour, Marie d'Avenel descendait le perron, s'en allait rêver sous le bois, ne se doutant pas de la signification des foulées de l'herbe ou de la mousse qu'elle rencontrait.

Elle ne savait pas qu'un misérable et ses complices avaient guetté là une défaillance de son garde fidèle pour perpétrer leurs projets, hostiles, inavouables, sans doute, puisqu'ils se cachaient.

Appuyée sur le bras d'Ellen ou seule, elle venait songer, rêver à Walter d'Avenel, à son époux, pour elle toujours l'amant, le fiancé des premières, des jeunes années.

Elle venait y relire le message qu'il lui avait envoyé dès son retour au lieu de leur naissance, et celui encore qu'elle avait reçu de lui lors de son départ de Glendearg avec sa petite armée, afin de voler au secours de Marie Stuart.

Depuis lors, aucune autre missive ne lui était parvenue.

Et, pour vivre de cette vie de l'âme qui, pour elle, était tout, elle n'avait plus que le souvenir.

Le souvenir ? . . .

La pensée incessante de l'époux exposé aux hasards de la guerre. Et une autre éternelle, ancrée dans les replis les secrets de son cœur, toujours vivante, malgré tout, comme ces flammes qui, dans certaines régions, brûlent sans cause apparente au-dessus des terres, et que rien ne peut éteindre.

La pensée de l'enfant.

Le petit être inconsciemment héroïque, et atteignant du premier coup à l'apogée de l'amour filial, si frêle et si jeune encore, son Julien chéri, parti avec Christie de Clinthill afin d'arracher son père aux soudards de Somerset et qui, hélas ! ne revint pas.

—Julien ! Julien ! Que ne t'ai-je auprès de moi pour me consoler !

Ses lèvres, qui, jamais, ne traduisent que les sentiments de son cœur, prononcent ces paroles, tandis qu'elle chemine sous les sapins dont les feuillages sombres, agités lentement par les longues haletées du vent, font entendre, au-dessus de sa tête, leur plainte en harmonie avec la mélancolique rêverie de son âme.

Son fils ?

Mère idéale !

Mère sublime !

Mère martyrisée !

La fatalité inlassable semble réellement s'appesantir sur elle, sur les siens.

En effet, récemment, Walter d'Avenel était au bord de la Tweed ; quelques heures de galop de son cheval l'auraient amené jusqu'au bord de la mer.

Et là il aurait vu une barque fortement grée, partie des côtes de Bretagne, abordant les eaux écossaises.

Et sur l'avant de cette barque, il aurait aperçu un adolescent, ravissant et déjà viril, debout, frémissant, l'œil emplí de clartés, d'enthousiasme et de foi.

Et il aurait entendu sa jeune voix lancer, aux échos de la rive voisine, ce cri qui l'eût fait tressaillir :

—Terre de ma patrie, salut ! Salut à toi !

Et cet adolescent, cet enfant, grandi à cette heure par l'ardeur, le courage instinctif d'une race au sang qui jamais ne mentait, c'était son fils.

C'était Julien !

Julien sur la terre d'Écosse !

Et il ne l'avait point su !

A cette heure encore, Marie d'Avenel erre, méditative, sous les arbres touffus entourant le manoir.

Son âme de mère inconsolée cherche, dans les limbes du ciel, ce qui, lui ont dit les prêtres, subsiste de son enfant.

Et il est à Édimbourg !

Il est dans la capitale de l'Écosse, aux portes de laquelle s'élève le manoir de Claymore.

Il lui suffirait de tendre ses bras, pour le presser sur son sein.

Mais elle ne sait pas, elle non plus !

Hélas !

Serait-il donc vrai que nous naissons avec notre fardeau de souffrances, d'expiations ?

Expier ? Quoi donc ? lorsqu'on est la vertu, l'honneur, la sainteté humaine comme l'était Marie.

Et l'épouse Walter d'Avenel, l'âme insatisfaite, et pas encore résignée à son deuil en dépit des années écoulées, cherche l'ombre des bois pour appeler, invoquer le cher être disparu, pour le revoir en quelque sorte dans le silence de la nature et l'infini de tout.

Durant ce temps, fier et beau, ayant sur ses traits l'admirable et souriante candeur des intelligences que rien de pervers n'a encore effleuré, ni défloré, un jeune homme (ce nom est presque trop matériel pour lui), l'ivresse dans les yeux, foule le sol de la vieille capitale écossaise.

Et se tournant parfois vers un colosse qui l'accompagne, qui le couve d'un regard d'admiration émue vers Jock, le bon et terrible matelot, sa bouche aux roses prononce :

—Je touche enfin du pied la terre de mes aïeux, là où vivent, respirent les auteurs de mes jours.

Et soudain, attristé :

—Là où, du moins, ils vécurent, chers inconnus dont je viens chercher les caresses ou la tombe !

Destinée abominable, atroce et implacable. Ici, le fils, là la mère, le père, ailleurs !

Que sera l'avenir ?

LXI. — L'HOMME DU PEUPLE

Laissons le temps accomplir son œuvre inéluctable.

Le deuil, le sang, les larmes, tout cela est, hélas ! manqué d'un signe fatal à chaque page de la vie.

Nul n'y peut rien changer.

Revenons à Londres où, environné de multiples dangers, un homme réfléchit, se recueille, avant de commencer une lutte hasardeuse, lutte inégale, étant donné son isolement contre celui qui incarne toutes les forces d'un État.

Le vicomte Henri de Mercourt, assis sur un mât au bord du fleuve, songeait au défi qu'il venait d'adresser au duc de Somerset, au favori de la reine.

—J'ai peut-être eu tort, se disait-il. En le prévenant du nom de

l'ennemi contre lequel il avait à se défendre, j'ai détruit la moitié, sinon les trois quarts de mes chances. Sa situation auprès de la reine, sa dignité de lord-chief de justice, les gardes innombrables qui l'entourent le rendent invulnérable. Tandis que moi, je suis seul, environné de la troupe invisible de ses espions. Que l'un d'eux s'arrête seulement une minute devant moi, qu'il me regarde, et ma perte est certaine.

Le gentilhomme demeura un moment méditatif, soucieux.

Mais, relevant brusquement la tête :

—Qu'importe, en définitive ? Entreprendre quelque chose contre lui sans lui crier de se défendre, c'eût été une félonie, quoiqu'il ait essayé jadis de me faire assassiner !

Il promena avec assurance son regard sur la foule mélangée qui se trouvait autour de lui.

—Quelques-uns des individus méprisables qu'il emploie pour ses lâches besognes circulent sans doute au milieu de ce populaire, l'œil au guet, l'oreille aux écoutes, afin d'aller lui répéter ce qu'ils auront surpris. Et grâce à leur délation, un infortuné de plus ira peut-être grossir le nombre des damnés de ses prisons. Qu'ils me dévisagent ; je ne les crains pas ! La justice de Dieu est pour moi !

Il se remit debout :

—Mais, dans un duel, la parade est permise. Somerset a toutes les armes ; moi, rien : ce serait folie !

Le gentilhomme parcourut les ruelles voisines du port, jusqu'à ce qu'un plat à barbe, suspendu à la devanture d'une échoppe, lui eût indiqué le réduit d'un barbier.

Il entra après s'être assuré que l'étroite boutique était vide.

Il préférât, en effet, n'avoir aucun témoin, indiscret peut-être, de la transformation qu'il allait faire opérer sur lui.

—Tous ces cheveux me gênent pour mon travail, prétextait-il en s'asseyant sur un escabeau, coupez-les-moi donc.

—C'est dommage, observa le perruquier, ils sont très bien entretenus pour ceux d'un homme du port.

Henri de Mercourt resta silencieux, sentant toute la portée de ces paroles.

Il avait été si bien inspiré en se décidant à sacrifier sa chevelure.

Sans cela, les espions de Somerset, habitués à tout scruter, n'auraient pas tardé à faire la même remarque que le barbier.

Et de là à suspecter la sincérité de son costume d'homme du peuple, il n'y avait qu'un pas.

Cependant, quand il sentit le froid des ciseaux, quand les boucles épaisses de sa chevelure tombèrent autour de lui et sur ses genoux, il ressentit une impression réellement douloureuse.

Il venait de se dégrader en quelque sorte de sa qualité de gentilhomme, en renonçant volontairement à un ornement qui faisait, en quelque sorte, partie obligatoire de la tenue des gens de noblesse.

—Il le faut ! murmura-t-il intérieurement. Pour Martial, pour Ellen !

Mais il évoqua ce dernier nom avec hésitation.

La fille de lord Mercy ne mépriserait-elle pas l'homme qui avait ainsi abandonné le premier attribut de son rang ?

Henri de Mercourt appuya son poing fermé contre sa poitrine.

—Dans ce cas, son dédain fera ce que n'ont pu faire l'absence ni les voyages : il me guérira peut-être de mon amour !

Le perruquier achevait son ouvrage.

Quand ce fut terminé, le gentilhomme se considéra dans une glace.

—Comme cela me change ! pensa-t-il.

Les torsades de ses cheveux jonchaient le sol autour de lui et pouvaient attirer l'attention, des sacrifices dans le genre de celui que venait de s'imposer le Français n'étant guère fréquents.

Il les écarter, les écrasa du pied, les mélangeant aux débris de toute sorte qui encombraient un des coins de la boutique.

—Au diable, cette toison. Elle ne me tiendra plus aussi chaud, et ne m'avenglera plus désormais.

Henri de Mercourt trouva pourtant qu'il était encore trop reconnaissable.

Il ordonna de passer le rasoir sur sa face.

Lorsque, ceci terminé, il se regarda de nouveau dans le miroir deux fois large comme la main que lui désignait le barbier, et qui constituait à peu près le maximum de l'art de la miroiterie, à cette époque, le gentilhomme fut frappé de la transformation opérée en lui.

Sa tête apparaissait, vigoureuse et mâle, toute en énergie, nue et ferme.

—C'est bien là la physionomie qui convient à l'homme du peuple, pensa-t-il, l'homme du peuple dont les gens de noblesse ne font peut-être pas assez de cas !

Il retourna sur le quai et se mêla aux autres travailleurs.

Un voilier était arrivé le matin des îles Canaries, et son subrécargue venait de descendre à terre afin d'engager des portefaix pour le déchargement du navire.

Le gentilhomme déguisé se présenta.

—Toi, le tondu, fit le subrécargue, tu dois être solide, je te retiens.

Un instant après, celui en qui l'on n'eût que très difficilement

reconnu le seigneur de Kervien, aidait à transporter à terre des espèces de grandes mannes tressées en alfa par les Barbarosques, et pleines des fruits dorés produits par les orangiers de ces contrées heureuses.

De la sorte, si quelques-uns des agents secrets de Somerset se trouvaient par là, ils ne feraient probablement pas attention à lui.

—Eh ! le Tondu, dit un de ses compagnons de labour qui avait entendu l'appellation du subrécargue, pourquoi donc as-tu fait passer le ciseau sur la tête ?

—Parce que j'avais trop chaud. Si vous aviez ce que c'est comode, ainsi, vous autres ?

—En effet, ce n'est pas la longueur de tes mèches qui doit t'embarrasser. On pourra essayer. Seulement ce sont les belles filles des tavernes qui ne nous trouveraient plus à leur gré.

—Les filles des tavernes sont toujours les amies de ceux qui ont de l'argent dans la bourse.

—C'est ma foi vrai.

—Et comme étant moins gêné, l'on travaille mieux, on n'en est que plus à même de leur payer les colifichets qui nous font bien venir auprès d'elles.

—Par saint Georges ! le Tondu raisonne comme un pasteur éduqué ; il faut que j'essaie, dit l'un. Je gagnerai peut-être ainsi le collier de verroterie que Basty la Rousse me réclame.

—J'en suis aussi ! déclara un autre.

Un troisième approuva de même.

Le soir, plusieurs des portefaix, bons moutons de Panurgo, charriaient les oranges, la tête presque aussi rase que les Barbarosques qui les avaient cultivées.

Dès cet instant, Henri de Mercourt cessait d'être dissemblable aux autres. Sa journée de travail était achevée.

Il toucha son salaire, qu'il serra ostensiblement et presque avaricieusement dans sa bourse, et alla, dans une espèce de *Sea home*, prendre la nourriture dont il avait grand besoin.

—Morbleu ! se disait-il, je suis réellement affamé. Et je crois que si mes bandits se présentaient à présent devant moi, je les dévorerais tout vivants, ce qui serait, en somme, le meilleur moyen d'en débarrasser l'humanité.

La nuit était venue, son repas était achevé ; il s'enfonça dans la cité.

Un marchand de ferrailles et d'armes devant lequel il passa fermait sa boutique.

—Eh ! l'écorcheur, lui dit-il, auriez-vous par hasard une vieille et solide lame bien emmanchée avec laquelle je puisse couper les cordages ?

—Je vais fermer, grommela le bourgeois. Si cependant...

Le gentilhomme inventoria rapidement son établi.

Son œil s'arrêta sur un poignard grossier à la lame large de deux doigts, tranchante sur un côté, longue de cinq ou six pouces, grossièrement et fortement emmanchée.

À côté était un fourreau de cuir.

—Mon Dieu, hasarda-t-il, pour ne pas vous faire retarder votre dîner, voici qui pourrait bien faire, à la nécessité, mon affaire, quoique ce ne soit pas bien ce qu'il me faut. Coupe-t-elle bien ? car les cordages sont résistants !

En même temps, il essayait la solidité de l'arme.

—Le tranchant est effilé autant qu'un rasoir, et l'outil solidement rivé, fit le marchand. C'est un valet d'abattoir qui me l'a vendu.

—Va donc pour l'outil de boucher, reprit l'homme du peuple, c'est-à-dire celui qui semblait tel.

Et à part lui :

—C'est bien l'arme qui convient pour un Somerset, une brute !

Il paya le coutelas avec son salaire de la journée, le cacha sous sa casaque et s'éloigna.

Il se dirigeait vers le palais du lord-chief de justice.

Au débouché de la ruelle qu'il suivait, il aperçut, au bout d'une rue transversale, la sombre perspective de la Tour de Londres.

Un léger frisson courut alors sur sa peau.

—Mon pauvre Martial ! fit-il.

En même temps, la figure hypocrite du cabaretier qui les avait livrés reparut devant son esprit.

La curiosité intense de savoir ce qui se passait autour de cette auberge de malédiction le saisit.

Il stationna un moment à l'angle des deux voies.

L'auberge de la Rose qui se trouvait vers le bout de cette rue l'attirait.

Mais il hésitait ; si on le reconnaissait ?...

—Allons donc, comment devinerait-on en moi Lionel le Matelot ? Je ne me reconnais point moi-même. Puis, si je rencontre ce misérable de Norberg Robby, Martial sera bientôt vengé. La main qui frappera ce traître sera en ce moment celle d'un justicier.

Et il s'avança, attentif, mais résolu.

Arrivé à quelque distance, Henri de Mercourt aperçut deux geôliers de la Tour de Londres qui rentraient chez eux après boire,

CHOCOLAT HÉRELLE

{ Par demi-livres et quarts.
Déjeuner, Napolitains.

— Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes.
LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.

Une lanterne se balançait à quelques pas : il s'arrangea pour les croiser audacieusement sous sa lumière.

Il les reconnut pour les avoir vus plusieurs fois attablés : mais eux passèrent à côté de lui sans lui accorder d'autre attention qu'à celle du premier passant venu.

Le gentilhomme français leur donna le temps de faire quelques pas, puis regarda de leur côté.

— Ils ne se détournent même pas, dit-il. Mon visage ne leur a rien rappelé. Et cependant l'épreuve était téméraire. Je puis donc marcher vers mon œuvre.

Il se mit en route.

Il se trouva bientôt devant l'entrée du cabaret de la Rose.

L'angle d'un des carreaux de couleur manquait : il regarda par là ce qui se passait dans la salle... Norberg Robby pérorait.

— Ce prétendu Lionel est un conspirateur écossais, criait-il en enflant la voix pour se donner de l'importance. On en a la preuve. Il a réussi à s'introduire dans la Tour de Londres et à s'aboucher avec lord Mercy, l'ancien lord-chief de justice disgracié pour cause de trahison, et que, pour ma part, je croyais mort, mais qui n'en vaut guère mieux, étant donné le joli boudoir où il est enfermé.

Il souligna ces mots d'un rire bas et cruel. Le visage collé à la vitre, Henri de Mercourt retenait son haleine, demeurait immobile, s'applaudissait de l'inspiration à laquelle il avait obéi.

Quelques observations échangées à mi-voix entre les consommateurs, avaient suivi. Le cabaretier reprit :

— Son compagnon est en lieux sûrs. Quant à celui qui se faisait appeler Lionel, les agents qui ont manqué le prendre ce matin ont fait certaines remarques qui le feront un moment ou l'autre tomber sous leurs griffes.

— Lesquelles ? demanda un buveur.

Henri de Mercourt tendit toutes ses facultés pour saisir la réponse car elle lui apprendrait peut-être le point faible de son déguisement. Mais l'aubergiste regarda son interlocuteur en dessous, l'air soupçonneux.

Ça c'est mon secret, riposta-t-il. Il y a assez de gens qui risquent d'avoir la langue trop longue.

Et promenant un regard triomphant sur l'assistance pour lancer sa péroraison, se faisait gloire de sa félonie :

— Grâce à moi, l'un des deux ennemis de Sa Gracieuse Majesté est hors d'état de nuire, vu qu'il a la moitié des os en bouillie. Quant à l'autre, c'est moi-même, messieurs les geôliers de la noble Tour, qui le remettrai un de ces matins, entre vos mains, mort ou vif... mais plutôt mort que vif.

— A moins que tu n'aies payé auparavant, par ton sang, la dette de ton infamie, misérable traître ! clama une voix de tonnerre.

A cet accent, à cet avertissement, le frère du cabaretier du Gué de la Mort verdit affreusement.

— Lui !... bégaya-t-il... Lui !...

C'était en effet le gentilhomme qui, ne pouvant retenir longtemps son indignation, venait de lancer le cri de sa colère et de sa menace à l'être abject qui se vantait aussi cyniquement du mal qu'il avait accompli, et accompli pour de l'argent !

Dans la salle, chacun s'était dressé, regardant autour de soi.

— A te revoir, Norberg Robby ! A te revoir, et plutôt mort que vif !

La voix jeta encore, stridente, ces paroles terribles, répétant celles mêmes que venait de prononcer l'aubergiste.

Le gremlin se secoua alors, la peur, lui donnant du courage ; et puis il se voyait entouré de monde.

— Sas à lui ! hurla-t-il.

Et saisissant un énorme couperet à fendre les os, bon à trancher les têtes, il s'élança vers la porte. Mais il n'y avait plus personne.

Celui dont il n'avait que trop reconnu la voix avait disparu.

LXII. — LA GRANDE NUIT

Henri de Mercourt, après avoir lancé, pareilles à un glas de mort, ces menaçantes paroles au traître Norberg Robby, s'était jeté dans la ruelle qui avait vu le brave Martial venir s'abîmer sur le pavé au moment où il espérait échapper à ceux qui l'enserraient.

Sa main torturait le manche de son poignard, son "outil de boucher".

Avec quelle joie farouche il l'aurait plongé dans la poitrine du hideux aubergiste, avec quel sombre consentement il eût accompli cette vengeance, cet acte de justice à l'endroit même où était venu tomber le fils de Jean Dacler.

Au moment où il quittait cette ruelle, il entendit les pas de ceux qui s'étaient jetés hors de la salle avec Norberg Robby.

Et il continua à s'éloigner, tandis que, ne pouvant le retrouver, les buveurs rentraient s'asseoir devant leurs verres, se demandant à

voix basse, les uns aux autres, où il avait bien pu passer pour avoir disparu aussi vite.

Certainement, il avait dû trouver un abri dans une maison voisine.

Et inquiets, ils se disaient qu'il fallait que cette conspiration fût bien fortement organisée pour avoir établi ses quartiers aux portes mêmes de la Tour de Londres, comme pour en donner l'assaut au premier signal.

Quant à Robby, il était positivement livide, convaincu, lui aussi, que le fugitif était caché dans les environs, et s'attendant à recevoir, un moment ou l'autre, le châtiment de tous ses méfaits.

Durant ce temps, Henri de Mercourt continuait à s'éloigner.

Contournant la Tour de Londres, il se dirigea vers le palais du lord-chief de justice.

Somerset avait certainement été avisé par ses agents qu'il eût à se garder.

Son ennemi l'avait localement prévenu : il pouvait donc l'attaquer.

Où plutôt, et c'était là l'ingrate besogne du conspirateur qu'il était devenu, il allait le guetter, l'attendre, se dissimulant, éventant les pièges, les chausse-trapes, les espions.

Car la partie n'était pas égale.

Et cette lutte ingrate, cette faction, cette attente continuerait jusqu'au jour où Somerset se trouverait, sans escorte !

Et où, bondissant devant lui, le poignard levé, il lui crierait :

— Me voici !

Le gentilhomme français, après avoir acquis la certitude que, parmi les rares passants qu'il rencontrait, bourgeois inoffensifs ou argousins pourvoyeurs de geôles, nul ne faisait réellement attention à lui, arriva auprès du palais dans lequel lord Mercy avait autrefois abrité la véritable justice, et où, aujourd'hui, son vil successeur faisait régner tous les vices grâce auxquels il s'était élevé.

Un archer était de garde à la porte, Henri de Mercourt s'approcha de lui.

— Je voudrais présenter un placet à mylord-duc, prétextait-il.

Le factionnaire le toisa avec un rire de hautaine pitié.

Est-ce qu'il s'imaginait que la populace approchait ainsi du "premier" après la reine.

L'homme au costume de porteur de fardeaux insista en remettant au soldat une pièce de menue monnaie.

L'autre, alors, daigna expliquer brièvement que jamais le lord-chief de justice n'accordait d'audience après le soleil couché.

— Mais si je dois revenir, comment saurais-je que mylord-duc est à son palais, sans avoir à m'adresser à mes serviteurs qui me rudoleraient sans doute ?

— Tu vois cet officier au costume galonné au pied de l'escalier. Tant que mylord-duc est dans le palais, il se tient là, de garde. Il ne quitte ce poste que lorsque Son Honneur est sorti.

L'homme au placet se retira. Il venait d'apprendre ce qu'il voulait.

Il s'éloigna, tournant le dos à la sentinelle, sans laisser voir l'attention avec laquelle il considérait les lieux environnants.

L'Angleterre avait déjà embrassé le protestantisme : mais de nombreux vestiges de la religion catholique subsistaient encore.

Presque vis-à-vis, existait un ancien oratoire dédié à la Vierge. La statue manquait depuis longtemps : la balustrade de pierre qui l'entourait était descendue en partie.

Le gentilhomme, après s'être suffisamment éloigné pour qu'on ne regardait de son côté et se glissa à l'intérieur de la balustrade.

Là, confondu avec les végétations qui avaient poussé entre les interstices des dalles crevassées, il était impossible de l'apercevoir.

Près d'une heure s'écoula.

Un bruit d'épées, de sabots de chevaux s'éleva sous la voûte du palais. L'individu blotti dans les ruines de l'oratoire avança la tête.

Quelques cavaliers se rangèrent au dehors.

Puis des valets avec des torches s'alignèrent au pied de l'escalier aux larges marches de marbre.

Un écuyer tenait un cheval richement harnaché.

Un personnage en costume somptueux se mit lentement en selle et sortit, suivi d'autres cavaliers.

A la lueur des flambeaux, l'homme blotti dans l'oratoire le reconnut.

— Somerset parti, l'officier de garde au bas du grand escalier s'était retiré. Le favori de la reine était presque gardé comme un roi.

Quittant alors sa retraite avec les mêmes précautions qu'il avait prises pour s'y blottir, le Français, hâtant le pas, se mit à suivre le cortège.

Un quart d'heure après, Somerset entra au palais royal.

Son escorte y pénétrait avec lui et allait se ranger dans la cour d'honneur.

— Le ministre vient rendre visite à sa souveraine ; se dit le gentilhomme. Mais son escorte l'attend : ce n'est pas aujourd'hui que nous nous trouverons face à face.

Il s'éloigna alors rapidement, se dirigeant vers un des faubourgs.

La ville était devenue absolument déserte.

Il atteignit un site désolé.

Au-dessus d'un mur éboulé par places, passaient de sombres verdure et par intervalles des croix blanches étendaient leurs bras désolés dans la nuit. C'était le cimetière Saint-James.

Ici la nuit équivoque, menaçante de la Cité : là la nuit profonde et douce où reposaient les morts : la grande nuit !

Le gentilhomme s'orienta, puis se mit à longer le mur.

Arrivé à un endroit où existait un saut de loup à demi comblé par l'action des pluies, il se rapprocha de la muraille.

Il ne tarda pas à atteindre une brèche, à l'endroit où le fossé longéait le mur de si près qu'il y avait à peine la place de poser les pieds sur le peu de terre retenu par les pierres d'assises.

Henri de Mercourt s'accrocha aux saillies de la brèche, et s'aminçant parvint à s'y hisser.

Il chercha alors, de la main, une branche d'arbre, qu'il savait sans doute étendue vers le mur.

Et l'ayant trouvée, il s'y accrocha, se laissant glisser à l'intérieur.

Lorsqu'il eut touché terre, il tâta le sol de ses pieds afin de chercher un sentier qu'il savait exister. Et l'ayant trouvé, il s'enfonça dans le cimetière.

L'endroit était sauvage, abandonné depuis longtemps.

D'énormes végétations saillaient d'entre les pierres crevées : des débris de colonnes, de croix jonchaient le sol.

Henri de Mercourt atteignit un mausolée autrefois luxueux et maintenant ruiné.

— Me voici au tombeau de Wilder, le favori auquel l'aïeule de cette Elisabeth qui règne aujourd'hui fit des obèques si magnifiques, et que deux ans après elle devait oublier dans les bras d'un autre. Que reste-t-il maintenant de toute cette gloire ? Ce qu'il restera un jour de Somerset, quelques débris de marbre abandonnés !

Retirant quelques pierres enfoncées sous un des blocs qui soutenaient la masse principale du monument, il parvint à grand-peine à soulever ce bloc lui-même et mit à nu une excavation.

Henri de Mercourt y plongea la main et en retira deux sacs qui tintèrent faiblement.

— Voici donc l'or que j'avais partagé entre Martial et moi, à notre départ de France, de Bretagne. Merci d'avoir veillé sur lui, âme des trépassés à qui nous l'avions confié. Mais seul, ainsi que je le suis à présent, exposé à tant d'imprévu, il faut que je sois prêt à tous événements. Et je n'aurais peut-être plus le temps de venir reprendre plus tard ce trésor qui peut me devenir si utile pour attaquer, ou, hélas ! pour me défendre.

Il introduisit ce petit trésor dans les compartiments d'une large ceinture de cuir qui entouraient ses reins.

Puis, se confiant aux âmes des morts qui avaient veillé sur le dépôt qu'il avait laissé là, il s'assit sur le soubassement d'un tombeau, appuya sa tête sur le pied d'une urne funéraire, et ferma les yeux pour dormir, la main droite appuyée sur le manche de son poignard.

Il était plus en sûreté dans la funèbre nécropole que dans une des auberges louches de Londres : le champ du repos éternel était réellement pour lui un champ d'asile. Et un instant après, le songe berçant son âme, ses lèvres inconsciemment murmuraient le nom aimé d'Ellen, au milieu de la nuit profonde et des tombeaux.

LXIII — UN SOMERE VISITEUR

Henri de Mercourt avait été réveillé par les oiseaux pépant au-dessus de lui, dans les branches frissonnantes.

Il se secoua pour chasser le froid qui l'avait envahi, et se dirigea vers la brèche par laquelle il était entré.

Personne n'était visible aux environs : il se laissa glisser dans le fossé d'où il sortit un instant après.

Il passa la journée à errer dans la campagne ; là où s'agitent moins les intrigues des hommes, les limiers de police viendraient moins le relancer.

Et, en face de la nature, il s'abandonna plus librement au souvenir si lointain et cependant si frais, toujours jeune et toujours vivace.

Il emplît son âme de nouvelles forces pour la conquérir, et venger en même temps, délivrer son écuyer et lord Mercy : frapper d'une main, sauver de l'autre.

Le soir venu, il alla reprendre son poste d'observation dans l'oratoire en ruine.

Ainsi que la veille, il vit apparaître Somerset ; mais la même escorte l'entourait.

— Tu aurais donc peur, misérable duc ? songeait le gentilhomme.

Il s'attacha encore au pas de son escorte.

La cavalcade silencieuse contourna les sombres murailles de la Tour de Londres.

Une poignante anxiété oppressait le gentilhomme français.

Elle ne fit que s'accroître lorsqu'il vit le cortège se diriger vers l'entrée de la Tour.

La sentinelle, en apercevant une troupe armée, poussa un cri d'appel, et un officier sortit de la forteresse.

— Le lord-chief de justice ! lança celui qui commandait l'escorte.

A ce titre redouté, la large porte s'ouvrit toute grande et ses battants lourdement ferrés vinrent battre les piliers de côté.

Lord Somerset prononça un mot.

Les premiers cavaliers de sa garde s'enfoncèrent sous le large porche : il le franchit aussi, puis les lourds vantaux se refermèrent.

— Où va-t-il ? se demanda avec angoisse Henri de Mercourt. Qu'est-ce donc qui l'amène dans ce fatal repaire ?

Et il demeura dans l'ombre, passant par toutes les suppositions, pensant à ceux dont les noms lui étaient chers à des titres différents et que contenait cette énorme prison toujours debout.

Ce qu'était venu faire lord Somerset ?

Le voici :

Entré sous la voûte de la sombre demeure, il poussa jusqu'à la large cour où nous avons vu déboucher, quelques jours auparavant, Henri de Mercourt lui-même après avoir réussi à franchir les trois guichets.

Arrivé au milieu, le lord-chief s'arrêta et attendit.

Dès son apparition, un soldat avait couru prévenir le gouverneur. Celui-ci vint à la hâte recevoir son puissant visiteur.

Somerset descendit alors de cheval, tandis que le chef de la massive forteresse, grande comme une ville, accumulait les protestations de dévouement et de respect, s'interrogeant lui-même avec appréhension sur les motifs de cette visite nocturne et inattendue.

Le favori d'Élisabeth-la-Cruelle n'avait en effet prévu personne de sa venue.

Où se trouve le marin arrêté l'avant dernière nuit à l'hôtellerie de la Rose ? questionna-t-il d'un ton bref.

— C'est pour cet homme que Votre Honneur... ?

Lord Somerset ne répondait pas, il interrogeait :

— Où l'avez-vous mis ?

— Monseigneur, il a été enfermé, dans le trou du donjon, dès son arrivée. Ce prisonnier est blessé, il est vrai, mais je l'y ai laissé, car une accusation de conspiration pèse sur lui.

— Vous avez eu raison.

Et d'un ton implacable :

— Pas de pitié, pour les conspirateurs !

Point de pitié, en effet, parce que les conspirateurs trahés sous le règne d'Élisabeth ne menaçaient pas la reine, mais lui-même ; parce que tout conspirateur était ou devenait un ennemi personnel.

Et le prisonnier dont il s'informait revêtait certes ce caractère d'hostilité personnelle pour laquelle il s'était montré toujours implacable.

Ses argousins lui avaient rapporté les terribles paroles de provocation du fantastique seigneur de Kervien.

Et il était évident que celui-ci ne s'attaquait pas au pouvoir dont Somerset était investi, mais à l'homme lui-même.

Aucun sans doute n'était possible. Il devait être puissant !

— Monseigneur, lui avait dit l'argousin, c'est ce Français maudit que vous nous aviez chargé de faire disparaître autrefois, l'ancien capitaine du galion à la fleur de lis, et qui nous a échappé, vous savez comment. Voyez de quelle façon il m'a arrangé !

En même temps, il lui montrait son visage couvert de langes ensanglantés.

— Henri de Mercourt, l'ancien commandant du *Saint-Michel*, avait murmuré le grand juge du moment. Il a donc des appuis bien sûrs qu'il ose rentrer en Angleterre et venir me braver en face ?

Apprenant alors que son second avait été arrêté, il brûlait de l'interroger lui-même.

Mais il avait à s'acquitter de son métier de favori.

Élisabeth l'attendait ce soir-là afin d'oublier en sa compagnie, durant quelques heures, les soucis de l'État.

Il savait qu'elle ne lui eût pas pardonné un oubli.

Reine altière autant que captieuse, elle l'en aurait aussitôt châtié par une disgrâce, si même sa rancune n'était pas allée plus loin.

C'est pourquoi, la veille du jour où il se rendait à la Tour de Londres, Henri de Mercourt l'avait vu se diriger vers le palais royal, sombre, taciturne, se faisant entourer d'une garde plus nombreuse que d'habitude, l'esprit troublé par les menaces du gentilhomme breton.

Mais Élisabeth lui ayant laissé sa liberté, le lendemain, il se hâtait d'accourir.

Et, irrité d'avoir dû différer de vingt-quatre heures, le soin de sa vengeance, de sa défense personnelle, la voix brève, le sourcil contracté, il avait répondu aux politesses obséquieuses du gouverneur de la prison d'État en lui demandant, le geste impérieux, ce qu'il avait fait du prisonnier qu'il brûlait de voir.

— Conduisez-moi vers lui, ordonna-t-il quand il eut appris en quelle partie de la citadelle il était reclus.

Une vive agitation se répandait dans la forteresse en apprenant sa venue !

Les geôliers s'abordaient en chuchotant, se demandant les uns aux autres quelle raison pouvait amener le lord-chief de justice à une telle heure et entouré d'une escorte aussi imposante que celle dont ils voyaient, immobiles, les chevaux rangés dans la cour.

Sur l'ordre du gouverneur quatre gardiens s'avancèrent porteurs de torches.

— Si monseigneur veut avoir la bonté de venir avec moi, je vais avoir l'honneur de le guider.

— Marchons !

Somerset prononça ce mot d'un ton saccadé de commandement.

Et ayant fait signe à l'officier, placé à la tête de son escorte, de l'attendre, il s'avança entre les porteurs de flambeaux, la main gauche sur la poignée de son épée, la droite appuyée sur la garde de son poignard, la poitrine protégée par la cotte de mailles cachée sous son pourpoint de velours broché d'or.

La flamme des torches, agitée par le vent, jetait de brusques lueurs sur les meurtrières grillées et ferrées, sur les créneaux noirs par le temps : étrange contraste !

Dans leurs cellules, les captifs, tenus en haleine par les va-et-vient anxieux des gardes, par les brusques clartés, se demandaient si ce n'était pas une révolution, si ce n'était pas l'aurore empourprée d'une nouvel état de choses, et celle de leur délivrance.

Mais le cortège s'enfonça dans la galerie qui conduisait à la cour du donjon.

Martial Dacier, étendu sur son grabat, dévoré par la fièvre, aperçut lui aussi les reflets inaccoutumés de ces clartés.

Mais que lui importait ce qui se passait autour de lui, captif accablé par le mal ?

Somerset et ses guides s'engagèrent sous le porche où nous avons vu Henri de Mercourt, revêtu du costume de geôlier, attendant.

Leurs pas résonnèrent bruyamment sur les dalles sonores, et cependant leur écho, même affaibli, ne fut seulement pas perçu par les malheureux cloîtrés dans les souterrains.

Et, emmuré dans son sépulcre, lord Mercy ne sut point que l'homme qui s'était fait son bourreau, après avoir été celui de sa fille, était aussi près de lui !

En dépit de sa souffrance, Martial remarqua pourtant à la fin le mouvement inusité qui avait eu lieu dans la prison.

Le fruit autoritaire des éperons de Somerset, celui prolué par la marche de ses compagnons vint frapper son oreille.

— Que peut signifier cela ? se demanda-t-il.

Le cortège s'arrêta, et la porte de son cachot s'ouvrit brusquement.

Les paupières du Breton battirent sous l'éblouissement causé par la flamme ardente des torches.

Et il aperçut un seigneur richement vêtu, des geôliers, des gardes : toute une vision de cauchemar ou de rêve. Quoi ?

— C'est bien l'homme arrêté à l'auberge de Norberg Rabby ? questionna le grand seigneur, c'est-à-dire Somerset.

— C'est lui-même, monseigneur.

Martial avait entendu : il fixa celui qui venait de parler et dont le costume somptueux et sombre indiquait une haute dignité.

Mais ne connaissant point Londres, la Ville-Noire, il ne put mettre aucun nom sur son visage.

Seulement il vit la cruauté empreinte sur ses traits, la fausseté de son regard.

Il comprit que ce visiteur ne pouvait avoir que des projets hostiles à son maître et il affermit son âme.

— Que l'on aille à la recherche du chef des agents qui ont capturé cet homme, ordonna encore celui que Martial ne cessait de dévisager.

Et se tournant vers le gouverneur debout à côté et tête nue, tandis que lui restait couvert :

— Entrons.

Son geste écarta les geôliers, et l'accent hautain :

— Que l'on s'éloigne.

Il passa.

Le gouverneur de la citadelle, ayant enlevé la torche d'un des gardiens, entra ensuite, et referma la porte derrière lui.

On entendit, dans le corridor sonore, les pas des geôliers, qui, troublés par la façon dont l'ordre leur avait été donné, allaient attendre à l'écart qu'on les rappelât.

— Cet homme que je ne connais pas et dont l'aspect m'inspire une répulsion instinctive est donc bien puissant, se dit le prisonnier, puisque chacun tremble devant lui !

Somerset !

On assure qu'Élisabeth, elle-même, parfois, avait peur de lui, elle qui faisait tomber des têtes !

Si Martial avait pu lire dans le cerveau de cet homme, il aurait tremblé, lui aussi !

Le noir visiteur dont Martial ignorait la qualité s'avança jusqu'auprès du grabat où il gisait, enchaîné.

Et là, laissant à son regard toute son acuité venimeuse, il le fixa longuement.

L'œil du duc de Somerset, contraint à exprimer des caresses douces et menteuses lorsqu'il se trouvait en présence de la reine, dévoilait maintenant tous les instincts pervers et haineux de l'homme.

Martial tourna sa tête endolorie, et son regard ferme soutint celui du duc.

Une crispation de colère contracta les lèvres du favori.

Cet homme, brisé, délabré par le mal, n'avait donc pas peur ?

Il ne savait donc pas qu'il était en son pouvoir ? qu'il n'avait qu'un mot à prononcer, un signe à faire, et qu'aussitôt la hache ou le poignard en aurait fait un cadavre ?

Eh bien ! il l'apprendrait sous peu !

Ses lèvres blêmes s'entr'ouvrirent et ses paroles en sortirent :

— Alors, tu connais Henri de Mercourt ?

Et ses prunelles, plus avivées, plongèrent dans celles du captif.

A cette brusque question, à cette affirmation plutôt ardente, irritée, portée directement, comme un coup de stylet, les paupières de Martial surpris battirent.

Mais sa bouche demeura close.

— Eh bien ! reprit Somerset en se penchant vers le blessé, le sourcil contracté, ne m'as-tu pas entendu ?

— Oui, je t'ai entendu.

— Pourquoi, dans ce cas, ne me réponds-tu point ?

— Je ne t'ai pas compris.

Le visage du chef de la justice anglaise s'emprourpra de s'entendre, à deux reprises différentes, tutoyer.

Pourtant, dominant sa colère, il réitéra sa question.

Mais, cette fois encore, les lèvres du Breton demeurèrent fermées.

— Parleras-tu, enfin ? siffla Somerset.

Et sa main, s'abattant sur le poignet du prisonnier, y incrusta ses ongles.

Les narines du Breton se dilatèrent sous un coup de révolte ; un souffle rauque et bref souleva sa poitrine.

Et, d'un mouvement violent, il arracha sa main au noble duc.

— Ah ! tu te rebelles !

L'accent du duc de Somerset siffla comme une lanterne.

Il prit instinctivement son poignard et le tira à demi.

Martial se souvint alors du large couteau qu'avait réussi à lui glisser son maître et qu'il avait caché dans son matelas.

Il fit un mouvement imperceptible et attendit, l'œil dardé sur son agresseur.

Le gouverneur de la Tour de Londres, effaré de voir un prisonnier opposer une telle résistance, s'était rapproché, prêt à aider son digne maître à avoir raison d'un malheureux blessé.

Somerset laissa retomber son poignard dans sa gaine, et écarta son subordonné.

— C'est donc que tu refuses de me répondre ? reprit-il en maîtrisant sa colère. Sais-tu ce qu'il en coûte de me résister, de me désobéir ?...

— Comment le saurais-je ?... Je ne te connais pas !

Le favori d'Élisabeth désigna son compagnon.

— Ce gentilhomme est le gouverneur de la Tour de Londres, et il s'incline devant moi.

— Moi, je ne m'incline que devant Dieu ! riposta le Breton.

Somerset mordit, jusqu'au sang, ses lèvres blêmes.

— Prends garde encore une fois ! Ne laisse pas ma mansuétude.

Un mutisme dédaigneux fut la réponse de Martial.

— Écoute, reprit son interlocuteur, dominé malgré son irritation par cette énergie, écoute, avant que je ne donne l'ordre de châtier ta révolte. Tu ne veux pas parler de crainte de compromettre ton compagnon du cabaret de la Rose, n'est-ce pas ?...

— Quand cela serait ?

— Ta réponse est un aveu. Eh bien ! tu n'as plus rien à cacher, Henri de Mercourt a pris soin lui-même de me faire prévenir de sa présence à Londres.

— Tu mens !

Mais Somerset, avec une fausse émotion :

— C'est un rebelle, mais c'est un brave, tu vas comprendre.

En même temps, il guettait la réponse du prisonnier.

Oublieux de la fièvre, des cuisantes douleurs qui le torturaient, le captif attachait, sur celui qui venait de lui parler ainsi, un regard lumineux, scrutateur, un de ces regards dans lesquels la pensée plonge jusqu'au fond de l'âme.

— Mon maître n'avait sur lui aucun papier de nature à le faire connaître, pensa-t-il. Comment ce courtisan, ce chef des geôliers

haut gradés, aurait-il seulement pu avoir le soupçon que l'un des hôtes de l'auberge de la Rose est le possesseur du château de Kervien ?

Et connaissant les habitudes chevaleresques de son maître :

—Résolu à frapper son ennemi, se dit-il alors, lui aurait-il fait porter un défi ?

C'était du reste assez dans les mœurs du temps.

—Si tu es aussi instruit que cela, duc de Somerset, reprit-il, pourquoi m'interroges-tu ?

Le lord-chief de justice fit un brusque mouvement.

—Qui t'a dit mon nom ?

—Toi !...

Une sérénité joyeuse brillait sur son visage.

A partir de ce moment, il savait à qui il avait affaire.

A son tour, la phrase du ministre était un aveu.

Martial venait d'apprendre ainsi qu'il avait devant lui l'ennemi mortel de son maître : il se trouvait fort !

—Eh bien ! reprit le lord-chief d'un accent concentré, puisque tu sais qui je suis, tu n'ignores pas que je puis te contraindre à parler. Il y a, dans cette prison, certains outils pour dérouiller des langues plus solidement verrouillées que la tienne !

Le Breton haussa les épaules.

Somerset essayait de lui faire peur avec la torture.

Comme si les tourments qu'il lui ferait infliger dépasseraient ceux auxquels il était soumis à cette heure, sans songer à se plaindre, calmé par la fièvre, sa chair, ses os mordus par la douleur, ainsi que par des chiens affamés, enragés.

—Mais je suis l'ennemi des moyens violents, reprit l'ami de la reine. Il y a un proverbe de ton pays qui dit : L'on prend davantage de mouches avec du miel qu'avec du fiel... Car tu es Français, n'est-ce pas ?

Même silence !...

L'interrogateur fit quelques pas dans l'étroit cachot.

Ce mutisme obstiné l'irritait effroyablement.

Quoi ! voir se courber toutes les têtes, voir céder toutes les volontés devant la sienne, et se heurter à cette force d'inertie chez un captif voué au bourreau, à la torture ?

—Soit, dit-il encore, garde le silence sur ton origine : elle m'importe peu. Mais réfléchis : la prison dans laquelle tu te trouves n'est rien. Il y a, dans cette forteresse, des cachots mille fois plus effroyables. Interroge là-dessus mon compagnon, et il pourra t'édifier, mieux que moi-même.

"Tu es blessé d'une façon sérieuse et tu souffres ; la fièvre brûle ta peau ; mais les souffrances que tu endures ne sont rien à côté de celle que je déchaînerai contre toi.

—La torture ? tu m'en as déjà menacé !

—La torture est bonne pour les sots. Tu es intelligent puisque ce Marcourt t'a associé à sa besogne. Je suis riche : les trésors que la reine met à ma disposition sont considérables. Parle, quel prix mets-tu à tes révélations ? Tu sera libre et riche. Parle, tandis qu'il est encore temps !

Un rire de mépris secoua la poitrine de celui qu'il voulait tenter.

—Tu me crois donc pareil à toi, Somerset, pour me proposer de me vendre ?

La main du lord se leva sur lui, menaçante.

—Prends garde ! rugit Martial. Je suis enchaîné qu'à demi. Prends garde, lord-chief, que ma main ne te fasse sentir, à toi, le poids de justice, celles que tu mérites.

Le gouverneur voulu abattre son bras blessé : le Breton se débarrassa de lui, l'envoyant contre le mur, dressé sur son séant, sa jambe cassée gisant inerte, et, malgré cela, menaçant et terrible.

—Écrasez-le de chaînes ! hurla lord Somerset. Les chaînes, la torture.

Son compagnon se précipita vers la porte, appela les geôliers, toujours avides de sinistres besognes.

—Les fers les plus pesants à cet homme ! rugit le lord en leur désignant le blessé. Le chevalet, les coins de fer, pour la jambe qui reste valide ! Les bracelets à vis qui font éclater les poignets !

Les geôliers, rendus plus ardents par la colère du maître, traînèrent, avec un bruit affreux, les chaînes restées gisantes au pied du mur et enserrèrent les membres dans les carcans de fer.

Martial les laissa faire.

Du reste, comment eût-il pu se défendre ?

Mais son regard, aigu comme une lame, rivé sur son persécuteur, le défiait encore !

Dans l'escalier, résonnait le martellement lourd des ustensiles de torture que l'on était allé chercher dans la salle où se donnait habituellement la "question".

Leur bruit sinistre se rapprochait rapidement.

Enfin parut le valet du bourreau chargé de coins, de pinces, de tenailles hideuses où adhéraient encore du sang séché et parfois des cheveux.

Des geôliers empressés à complaire au maître le suivaient, s'étant offerts d'eux-même à se charger du reste.

De leur nombre était, naturellement, Joveler.

L'abject parasite, désireux de se faire pardonner d'avoir servi de complice inconscient à la téméraire équipée du faux Lionel, se montrait le plus zélé à venir aider au supplice de l'infortuné dont il avait si souvent partagé la table.

A cette vue, un rictus d'amère colère, de sombre indignation crispait la bouche de Martial.

Et le désignant de son doigt tendu :

—Joveler ! Du sang à boire au lieu d'alcool, c'est bien là ta place. On a raison de le dire : tel maître tel valet, oui, valet, de bourreau !

Le lâche gredin courba la tête.

—Chien ! siffla-t-il.

A qui s'adressait cette insulte ?

Le bourreau approcha son chevalet du lit de Martial.

—Par quelle jambe faut-il commencer, milord ? interrogea-t-il. Par celle qui est cassé ou par l'autre ?

A cette question, une oppression comprima la poitrine des geôliers endurcis pourtant au spectacle de ses pratiques barbares.

De la sueur pointa à la racine des cheveux de Martial.

—L'autre ! marmonna Somerset.

Le tourmenteur voulut alors attirer le pied du patient à lui. Mais le Breton l'écarta avec autorité, et froid, pâle, mais les lèvres serrées, fermées l'un contre l'autre, comme la pierre d'un tombeau, il plaça de lui-même sa jambe valide dans l'atroce appareil.

Un murmure d'admiration et d'involontaire pitié s'éleva alors.

Ce fut comme un soufflet pour son persécuteur !

—Qu'on lui mette en même temps un bracelet. Sa main droite a tenu le poignard qui a tué, ou mis à mal plusieurs de nos bons serviteurs...

Le Breton pâlit un peu plus et avança le bras droit.

Le bourreau y assujétit l'anneau d'airain dont les vis intérieures, serrées graduellement, obligeaient le bras à s'ouvrir, pareil à un fruit trop mûr ; les os à craquer, à éclater !

—Allez ! ordonna le lord-chief de justice.

Un premier coup de pince fit rentrer les vis dans la chair : un premier coup de masse vint forcer les coins de fer du chevalet emprisonnant la jambe.

Les dents du Breton se joignirent dans une contraction violente, et les os de ses mâchoires saillirent sous la peau des joues.

Un rire muet, effrayant, passa sur les lèvres de Somerset en même temps que ses yeux luisaient avec une expression de bête féroce déchaînée.

La souffrance, la torture de son prisonnier lui réjouissait le cœur.

Il aimait cela.

De plus, c'était un ennemi : félicité double.

Il fit un nouveau signe au bourreau, au tourmenteur.

—Ah ! tu me braves, avait-il pensé. Tu me résistes !

Les vis serrées de nouveau augmentèrent la pression du bracelet : il y eut un craquement ; du sang jaillit et vint frapper Somerset en plein visage.

Le favori d'Élisabeth blêmit sous cette couche pourpre.

C'était un homme sans scrupules, mais il avait la superstition de la plupart des criminels.

Le sang de sa victime, inondant son visage, n'était-ce pas un présage ?

Il sortit son mouchoir de dentelles, un mouchoir sur le coin duquel la main de l'orgueilleuse reine avait brodé son chiffre, et s'essuya.

Les lèvres de Martial avaient blanchi.

Il les ouvrit cependant, et fixant encore son persécuteur, dominant pour un moment l'atroce douleur qui le déchiquetait.

—Mon sang retombera ainsi sur toi, misérable duc, prononça-t-il.

Un ricanement d'aliéné en fureur lui répondit.

En ce cas, le sang prisonnier aurait coulé avec tellement d'abondance que celui-ci ne serait plus qu'un cadavre, au moment de cette expiation !

—Serre ! hurla-t-il au bourreau, serre plus fort ! que les os se fendent !

L'homme de torture tendit ses muscles : il y eut une nouvelle lutte ; puis de la chair en bouillie coula.

Alors la bouche fermée du Breton se rouvrit, et un rauquement inarticulé, inhumain, en sortit.

Alors aussi, sur la face de Somerset encore marbrée çà et là de stigmates sanglants, une effroyable joie se peignit.

Il vagissait, il râlait, ce Français qui avait osé lui tenir tête.

Le lord de haute justice, le chef des bourreaux, le considéra un instant, savourant sa victoire.

—Desserre ! ordonna-t-il.

Le tourmenteur dégacha les vis qui broyaient le poignet de la victime, fit glisser un peu au dehors les coins qui crevaient sa jambe.

Martial respira longuement, ferma ses yeux injectés.

Un sarcasme siffla sur les lèvres du duc.

—Eh bien ! l'invincible, dit-il ensuite, vas-tu parler maintenant ?

Le fils de l'intendant de Kervien ne répondit pas.

—Prends garde, reprit son persécuteur. Ceci n'est que jeu d'enfant auprès de ce qui va suivre. Bourreau, apprends-lui que tu vas réduire ses os en miettes, que ses membres vont devenir une patée dont tes chiens eux-mêmes ne voudraient pas.

C'est vrai, monseigneur, appuya humblement cet homme. J'ai jeté à mon dogue, Wilton, la jambe du dernier patient resté dans le chevalet : il a refusé d'y toucher, tellement la viande était noire.

Martial entendit ces paroles, et ses paupières qu'il eut la force de rouvrir, laissèrent voir ses yeux levés vers le ciel dans un appel à la miséricorde d'en haut.

Quelque veine crovée dans le spasme de son précédent martyr faisait mousser, au coin de sa bouche, un peu d'écume sanguinolente.

Somerset reprit :

—Parle donc, parle-moi de Henri de Mercourt, dis-moi tout ce que tu sais, si tu ne veux pas que les chiens refusent de lécher ton sang. Livre-moi ton maître !

Une grimace douloureuse crispa la figure du Breton, ses lèvres remuèrent.

Somerset crut qu'il allait parler, son rire venimeux s'accrut, mais un jet de salive rouge partit d'entre ces lèvres qu'il croyait prêtes à s'ouvrir pour la délation et vint éclabousser son front !

Un grondement de fureur et de menace effrayant sortit de la poitrine du lâche courtisan.

Il tira son poignard dont la lame brilla.

Mais quoi, tuer cet individu, de cette façon ? le débarrasser de la vie, de la souffrance ?

Est-ce que cela le vengerait de l'insulte que nul même, parmi les plus grands, n'avait jamais osé ?

La mort soit, mais avec des raffinements jusqu'alors inconnus.

Et de sa main encore armée, désignant le prisonnier :

—Recommence, bourreau ! achève, redouble ! Tenaille, déchiquète ! La mort à petites doses. Les vis, les coins, les pinces, le fer rouge, le plomb fondu !

Il s'arrêta, exténué, effrayant même les hommes de prison qui l'en touraient.

Les tourmenteurs, les geôliers, Joveler en tête, pressés de complaire à leur terrible maître, se hâtèrent afin d'accomplir, d'accroître l'horrible besogne.

Le plancher résonna sous les outils de tortures charriés, prêts à se suivre, à se succéder dans l'épouvantable progression.

Et les vis recommencèrent à tourner en grinçant, la masse pesante se remit à battre les coins de fer, tandis que les jambières de chêne craquaient et les chairs, les os, les articulations aussi.

En même temps la couronne, cercle de métal serré progressivement, oubliée par Somerset, se préparait à faire se déboîter, sous sa pression, les os du crâne.

Sous cet assaut de toutes les persécutions, de tous les supplices de l'enfer, une chevrotante clameur, râle de la créature plus forte que la volonté, sortait de la gorge du malheureux.

Mais tout à coup tout s'arrêta, sa voix tarit dans son gosier.

L'infortuné martyr, épuisé par sa blessure, par son énorme perte de sang, n'avait pu résister plus longtemps au déchainement du mal.

Il venait de s'évanouir.

Somerset vomit un blasphème.

Ses tourmenteurs s'étaient arrêtés, tournés vers lui.

Il n'y avait plus de plaisir pour eux à torturer une chair morte.

—Le gibier de potence ! gronda le favori de la reine. Ça n'a pas plus de résistance qu'une femelle.

Son oeil sombre était attaché sur Martial, guettant un retour de la vie afin d'assouvir sa colère.

Mais la secousse avait été trop forte : le Breton avait l'air d'un mort.

—Allons, on reprendra l'interrogatoire plus tard, murmura Somerset.

Il ajouta :

Et aussi la petite fête.

Il observa une minute le médecin de la prison en train de faire respirer à Martial les flacons qui devaient le rappeler à la vie, et le tourmenteur occupé à détacher ses sinistres instruments des membres du blessé.

De la chair y était collée par plaques, soudée par le sang.

Cette vue ne l'émut point ; le captif n'avait pas souffert aussi longtemps qu'il l'aurait voulu, qu'il avait compté.

Somerset attendit un moment que les soins du médecin eussent rappelé Martial à la vie.

Il ne pouvait se résoudre à abandonner sa proie ; les tenailles rouges n'avaient pas fonctionné encore, le plomb en fusion dans la chaudière dont un geôlier attisait le feu n'avait pas encore coulé dans les plaies de sa chair. Le favori d'Élisabeth n'était pas rasé.

Mais l'épreuve avait réellement été trop forte, étant donnée la blessure encore trop récente de la victime.

Et son âme, envolée, semblait se refuser à revenir animer son corps martyrisé.

Le chien est capable d'en crever ! gronda le lord, le cruel lord-chief, ainsi qu'on commençait à le surnommer.

Et il sortit

Le gouverneur de la forteresse le suivit, obséquieux et tremblant.

Il avait vu qu'il avait tout à redouter avec un tel maître.

Au bas de l'escalier, ils trouvèrent tous les officiers, tout le personnel de la prison réunis afin de s'incliner devant le redoutable duc.

Somerset ne daigna même pas répondre à leur salut.

Il promena sur eux son oeil sanglant.

—Où est le chef des sbires ? questionna-t-il d'une voix rauque. Qu'il paraisse !

Un homme fendit la foule des courtisans que le favori trouvait, même dans ce lieu maudit, et s'avança humblement.

—Ah ! c'est toi qui as laissé échapper le complice du prisonnier que l'on vient de torturer.

Le policier courba la tête.

—Altesse, ce n'était pas un homme, mais un démon.

—Tois-toi ! menaça Somerset. Et trouve cet homme, sinon, j'en fais serment, je te fais jeter dans le cachot qui lui est destiné.

Et il s'éloigna, le sourcil contracté, les traits sombres, passant au milieu de tous les fronts inclinés sans seulement les regarder.

Le gouverneur de la forteresse l'accompagnait sans oser lui adresser la parole.

Somerset arriva dans la première cour où l'attendait son escorte, toujours immobile.

—Monseigneur, hasarda le gouverneur, Votre Altesse peut-être certaine que, malgré la torture qui lui a été infligée, le prisonnier sera traité avec la plus extrême sévérité.

—Je pense bien qu'on ne va pas le dorloter, siffla Somerset.

Il mit la main sur la bride de son cheval que tenait son écuyer.

Il se retourna :

—Mais ne le tuez pas, cependant. Il faut qu'il vive, il faut qu'il parle.

Le sinistre favori se mit lentement en selle.

Et immobile et le front sombre.

Henri de Mercourt a osé venir me braver, me rappeler l'ombre d'Ellen, essayer de la venger peut être. Il faut qu'il meure. Mais avec les raffinements de souffrance dans lesquels je fais périr mes ennemis.

Il salua à peine, d'un mot, le gouverneur.

—En avant ! ordonna-t-il au chef de son escorte.

Il rendit la main à son cheval ; la grande porte s'ouvrit à deux battants.

Et il s'enfonça sous la voûte dans laquelle les fers des chevaux sonnaient lugubrement.

Caché derrière une borne, invisible, un homme assista à sa sortie.

C'était Henri de Mercourt, celui dont Somerset avait ordonné qu'on s'emparât en proférant une menace qui avait fait pâlir le chef des policiers.

A la lueur des flambeaux, le gentilhomme français distingua la rude physionomie du duc, son regard où se lisaient les plus noirs sentiments.

—Oh ! murmura-t-il avec un pressentiment douloureux, ce bandit titré a une expression de crime, de haine insuffisamment satisfaite. Il est resté bien longtemps dans la prison. Il faut que je sache d'où il vient... ce qui s'est passé derrière ces murs affreux.

L'escorte encadrait le lord-chief qui venait de reprendre le chemin par lequel il était venu.

Il allait rentrer dans son palais où une garde nombreuse le protégeait.

Il y avait donc folie à espérer parvenir jusqu'à lui, à compter l'atteindre ce jour-là.

D'autre part, persister à le suivre risquait inutilement de donner l'éveil.

Henri de Mercourt demeura blotti dans l'ombre qui le masquait.

Il était donc résolu à ne pas quitter les environs de cette noire prison où le plus affreux cachot était prêt pour lui et où les tourments qui venaient d'être infligés à son malheureux écuyer n'indiquaient que trop clairement ceux qui l'attendaient.

Qu'importait tout, il ne bougerait point de là !

Il verrait bien sortir quelque porte-clef, quelque bas employé de la prison, quelque sbire même qu'il interrogerait, au risque de se faire découvrir.

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émouvant qui porte ce titre va sirapiement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts achetés à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

MARCHE DU TRANSVAAL

D. VARADY.

PIANO.

ff

ff

fp *p*

p *pp* *ppp* Finé

pp

First system of musical notation, featuring a grand staff with treble and bass clefs. The music consists of several measures with various notes, rests, and dynamic markings.

Second system of musical notation, including a section labeled "TRIO". It features first and second endings (1^a, 2^a) and a dynamic instruction "à la répétition de p à f".

Third system of musical notation, continuing the piece with various rhythmic patterns and dynamics.

Fourth system of musical notation, showing further development of the musical themes.

Fifth system of musical notation, featuring a dynamic marking of *ff* (fortissimo) and a crescendo leading to it.

Sixth system of musical notation, concluding the piece with first and second endings and the instruction "à la répétition ff jusqu'à la fin".

A Monsieur ISMAEL RIZO

LA ROSÉE

VALSE

de J. SANCHO

Arrangée pour Piano par
N. RÈBORA

INTROD. *Lento*

f

p

VALSE
N^o 1

p dolce

rall. *molto* *a Tempo*

p

1^a 2^a

Detailed description: The musical score is written for piano in G major and 3/4 time. It begins with an introduction marked 'Lento' and 'f' (forte). The first system shows the right hand with a melodic line and the left hand with a rhythmic accompaniment. The second system continues the introduction, marked 'p' (piano). The third system is the start of the waltz, marked 'Tempo di Valse' and 'p dolce'. The fourth system includes tempo markings 'rall.' (ritardando), 'molto', and 'a Tempo', along with a 'p' (piano) dynamic. The fifth system continues the waltz. The sixth system shows the first and second endings, labeled '1^a' and '2^a'.

con grazia

First system of musical notation, piano and treble clefs. Dynamics: *f*, *p*, *f*.

Second system of musical notation, piano and treble clefs. First ending bracket labeled *1^a*, second ending bracket labeled *2^a*. Dynamics: *f*.

2^e

Third system of musical notation, piano and treble clefs. Dynamics: *p*.

Fourth system of musical notation, piano and treble clefs. Dynamics: *f*.

Fifth system of musical notation, piano and treble clefs. First ending bracket labeled *1^a*, second ending bracket labeled *2^a* with *rull.* below it. Dynamics: *p*.

a Tempo

ff grandioso

Sixth system of musical notation, piano and treble clefs. Dynamics: *p*, *p*.